STUDIA ROMANICA
Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth
nominatae

Redigit T. GORILOVICS

SERIES LITTERARIA
FASC. X.

JEAN-RICHARD BLOCH

KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN
1984

STUDIA ROMANICA
Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth
nominatae

Redigit T. GORLOVICS

SERIES LITTERARIA
FASC. X.

JEAN-RICHARD BLOCH

KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN
1984

ISSN 0418—4572 ISBN 963 471333 5

84. 42318 Petőfi Nyomda, Kecskemét
Felelős Kiadó: Dr. Csikai Gyula

Il y a des centaines dont la seule approche déclenche une espèce de mobilisation générale mettant en effervescence toutes les instances de la consécration littéraire. Celui de Jean-Richard Bloch, on s'en doutait un peu, ne sera point de ceux-là. Les mécanismes de la gloire organisée étant ce qu'ils sont, on en ferait son deuil, si au moins l'oeuvre, en ce qu'elle a de meilleur et de plus vivant, était accessible, en permettant à un plus large public de la juger sur pièces. Sans doute Jean Albertini et les Éditions sociales ont-ils eu l'heureuse idée de mettre sous les yeux des lecteurs, en complément substantiel d'*Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?* (1981), un choix de textes, deux cents grandes pages, qui contient entre autres *Lévy* et *Naissance d'une Cité*; Gallimard a réédité, la même année, *La Nuit kurde*; enfin, tout récemment, on a vu sortir un "*Jean-Richard Bloch*" *Homme...et homme de lettres*, un coffret de deux cassettes réalisées par *Organon-Images* (Production IFOREP) et dont le réalisateur, Jacques Cassard a conçu le montage de telle sorte qu'il puisse donner "une petite idée" de l'extraordinaire *diversité* de l'oeuvre. Le silence est donc rompu et les fidèles de l'écrivain ont tout lieu de s'en réjouir. Pas trop, cependant, puisque ce n'est tout au plus qu'un début dont l'impact est forcément limité et qui appelle de ce fait des prolongements concrets, susceptibles de le transformer en un véritable processus de redécouverte. À côté du romancier et du dramaturge, le „reporter" d'*A la découverte du monde connu*, l'auteur des *Essais pour mieux comprendre mon temps*, le journaliste des *Commentaires d'Europe* attendent d'être enfin reconnus pour ce qu'ils sont dans leur diversité même: les interprètes ou les messagers du même témoin attentif, passionné et à bien des égards représentatif d'un demi-siècle d'histoire contemporaine, d'une histoire dont le souvenir tantôt exaltant, tantôt amer ou décevant ne cesse de hanter les consciences et de nourrir nos débats.

Les moyens dont nous disposons sont modestes, notre contribution à ce centenaire le sera également. Elle n'en témoignera pas moins, j'espère, d'un effort loyal que nous serions tout heureux de voir partagé par beaucoup d'autres.

Ce cahier s'ouvre sur un article de Jean Albertini dont le rôle de pionnier dans le domaine des études relatives à Bloch n'est plus à démontrer, depuis la parution de son livre, qui est une première tentative de synthèse. Par une coïncidence qui n'est pas tout à fait l'effet d'un hasard, il se trouve qu'il a porté son regard sur l'amitié de Jean-Richard Bloch et de Roger Martin du Gard, telle qu'elle s'exprime à travers leur correspondance, et que son étude (complétée du reste par un inédit de R. M. G.) constitue par là même comme un pont qui relie le présent fascicule à celui de l'année dernière, consacré à l'auteur des *Thibault*. Franciska Skutta, maître-assistant à la Faculté des Lettres de Debrecen, a soumis à l'analyse comparée, envisagée du point de vue des techniques narratives, deux romans de facture aussi différente que ... *et Cie* et *La Nuit kurde*, ce qui représente une direction de recherche jusqu'à présent inexplorée. Enfin, le troisième volet de cet ensemble est constitué par la publication partielle d'une correspondance inédite entre Jean-Richard Bloch et son ami André Monglond, l'un des grands explorateurs de l'histoire du romantisme en France.

L'édition de cette correspondance m'a posé des problèmes que je préfère exposer dans la notice qui l'introduit. Je me dois, en revanche, d'exprimer ici même ma vive gratitude à la fois à Mme Claude Bloch et à M. Paul Viallaneix, non seulement pour m'avoir accordé respectivement leur autorisation à la publier, mais aussi pour l'accueil qu'ils m'ont réservé et pour tout ce qu'ils ont fait pour m'aider dans mon travail. Je tiens également à remercier vivement Mlle Annie Angremy, conservateur au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, de s'être si obligeamment mise à ma disposition quand j'ai entrepris mes recherches.

Tivadar Gorilovics

Jean Albertini:

Sur la correspondance de Roger MARTIN DU GARD et
Jean-Richard BLOCH et un inédit de Roger MARTIN DU GARD

“Ek tón diapherontón kallistén harmonian”
(A partir des différences, la plus belle harmonie...)
Héraclite

La correspondance entre Roger Martin du Gard et Jean-Richard Bloch¹ s'étend de 1909 à 1946, soit trente-sept années, et seule, la mort de J. R. B. l'a interrompue, en même temps que leur amitié, qui datait de 1902—1903. “*Le 15 octobre 1957, dix mois avant sa mort*”, dit Marguerite J. R. B., dans la présentation qui précède la publication des premières lettres échangées, R. M. G. lui proposa dans une lettre très chaleureuse, de lui confier les “*lettres de Jean*”, pour les “*intercaler, à leur date, dans les lettres qu’ [elle a] de [lui]*” et en disposer “*comme et quand bon lui semblerait*”. Grâce à l’hospitalité d’*Europe*, que dirigeait alors Pierre Abraham, frère cadet de Jean-Richard et ami aussi de R. M. G.,² ce document a pu être livré au public entre septembre 63 et mars-avril 65, sur douze livraisons de la revue, du n° 413 au n° 431—32. Ce morcellement a gêné son retentissement, sans doute, et le gênera de plus en plus, à mesure que les années passeront, que les collections de la revue se disperseront. Mais au train où allaient déjà alors et où vont de plus en plus les choses de l’édition en France, comment ne pas se féliciter tout de même de l’initiative de Marguerite J. R. B. et de Pierre Abraham ? Car maintenant, même cette parution morcelée ne serait plus possible. Avec les volumes de la correspondance Gide—R. M. G. et Jacques Copeau—R. M. G., cette publication constitue le troisième ensemble à peu près complet³ où il soit permis au lecteur d’avoir sous les yeux en même temps les messages des deux amis. J. R. B. tenait beaucoup, si l’on venait à publier ses

¹ Que nous désignerons ci-dessous dorénavant par leurs initiales, pour gagner de la place.

² Voici en quels termes celui-ci parle de lui, dans sa lettre de reprise de contact, après la tragédie, le 10 mars 1945: “*Je n’ai jamais été complètement sans nouvelles, grâce à ton frère Pierre, mon compatriote niçois, auprès de qui j’ai toujours trouvé le plus cordial accueil . . .*” On sait que Pierre Abraham tenait à Nice alors une librairie qui fut un des centres de la Résistance dans la région. Voir *Les Trois Frères*, pp. 259—292 et 304—310.

³ Si l’on excepte les quelques lettres de Jean Schlumberger — R. M. G. de 1915, publiées dans *Le Figaro littéraire* du 17—23 juin 1965 et les appendices des deux premiers volumes de la *Correspondance générale* de R. M. G. qui nous livrent les lettres de Ferdinand Verdier à R. M. G., et permettent indirectement la reconstitution de leurs échanges, jusqu’ici pour la période de 1909 à 1918.

lettres, à ce qu'elles ne le soient pas sans "celles qui les [avaient] provoquées ou y [avaient] répondu. Une correspondance est une conversation; il est inadmissible qu'on joue, en la lisant, aux propos interrompus". C'est ce qu'il écrivait en 1916 à son épouse avant de monter en ligne dans le secteur de Verdun, épisode dont il réchappa de justesse. Et l'on peut penser que c'était aussi la pensée de R. M. G., lorsqu'il confiait les lettres de Jean à Marguerite J. R. B.

Cette correspondance a été très utile aux chercheurs, aussi bien pour la connaissance de la vie et de l'oeuvre de J. R. B. que de celle de R. M. G.⁴ Mais elle est loin d'avoir épuisé encore toute la richesse de documentation qu'elle peut fournir à la recherche, et elle constitue, par elle-même, un si beau document humain qu'il vaut la peine d'essayer de la présenter pour elle-même aux esprits curieux de culture et d'humanité.

Elle comporte en tout 213 messages, parmi lesquels 208 seulement sont publiés. 120 sont de R. M. G., 88 de J. R. B. Cinq lettres de Jean-Richard se trouvent encore dans le fonds R. M. G. à la Bibliothèque Nationale et n'étaient pas accessibles au moment de la publication : une, la première de l'échange, en 1909, une d'avril 1913, et trois de l'hiver et du printemps 1927. Un document important lié à cette correspondance est resté inédit aussi : c'est la note jointe par R. M. G. à sa lettre du 19 juin 1929 où, reprenant des passages de la lettre de J. R. B. du 16 juin 29, il y répondait par des commentaires et de nouvelles questions qui jettent une lumière décisive sur la "crise" de la genèse de la suite des Thibault, après *La Mort du Père*, de 1929 à 1933. C'est ce document que nous sommes en mesure de publier en annexe à cet article.

Ce qui frappe d'emblée le lecteur lorsqu'il a terminé la lecture de ce long dialogue épistolaire, c'est l'originalité de la relation amicale entre les deux écrivains. "On s'écrit peu, on ne se voit jamais, mais on se sait amis. J'y pense chaque fois que je te lis", écrivait R. M. G. à J. R. B., le 8 avril 1935⁵. En effet, rien de commun entre leur amitié et celle de R. M. G. avec les gens de la N. R. F. : Gide, Copeau, Schlumberger. Je ne dis pas qu'elle est plus importante, je dis qu'elle est très différente. Tout d'abord, elle a été scellée dix ans plus tôt, et dans des circonstances et lieux sans rapport avec l'activité littéraire : une chambrée de caserne à Rouen, où tous deux sont réunis par le hasard de la conscription et des particularités d'incorporation des étudiants, malgré leur différence d'âge, pendant une année au "peloton des dispensés". C'est là aussi

⁴ A titre d'exemples, à René Garguilo, dans son étude fondamentale : *La Genèse des Thibault* (Éd. Klincksieck, 1974) ou à moi-même, pour le volume : *Avez-vous lu J. R. Bloch ?* (Éd. Sociales, 1981). Si l'on consulte l'index du livre de R. Garguilo, l'on verra qu'il y est fait 90 références à des lettres de J. R. B. (pour un ensemble qui représente un peu plus de 200 pages), alors qu'il n'en est fait que 110 aux lettres de Gide, qui font partie d'un ensemble de plus de 1200 pages. Les références les plus nombreuses, ensuite, dans l'ordre décroissant, ne dépassent pas le nombre de 45 (J. Schlumberger). On voit par là la densité documentaire exceptionnelle de l'échange.

⁵ *Europe*, n° 427—428, p. 249.

que R. M. G. fait la connaissance de Marcel de Coppet, son ami et futur gendre, et de quelques autres. R. M. G. a alors 22—23 ans et J. R. B. 18—19 ans, d'où le tutoiement qui n'existe pas avec Gide et autres. Les liens entre tous ces jeunes gens sont restés solides par la suite, mais c'est entre J. R. B. et R. M. G. que les échanges intellectuels et affectifs ont été les plus denses, malgré et sans doute à cause des grandes différences de personnalités.

“On se voit peu...”. En effet, la correspondance ne permet pas de déceler, en trente-sept années, plus de quatre entrevues sûres entre eux, dont voici les dates : 6 février 1913, 20 février 1927, avril 1929, fin juin 1929. Il faut y ajouter des rencontres probables en janvier 1911 et sans doute plusieurs fin mai 1913, novembre 1923 et en 1921, année pendant laquelle aucune lettre ne fut échangée, lors des passages de R. M. G. à Paris, durant les mois d'hiver, entre deux périodes de retraite laborieuse à Clermont de l'Oise. Les deux amis se sont vus de loin aussi, le 9 janvier 1927, à une conférence de la fille de Léon Tolstoï, Tatiana. Ils ont pu parler quelques heures en 1946, au témoignage de Marguerite Bloch. On voit que c'est vraiment peu, et notamment il est sûr que de 1929 à 1946, soit dix-sept ans sur les trente-sept, il ne se sont pas rencontrés.

En 1909, la reprise de contact permanent s'est produite entre eux après un intervalle de six ans pendant lequel on ne sait rien de leurs relations, mais qui a été, pour les deux, occupé par la poursuite, après l'armée, de rudes études, l'école des Chartes pour l'un (diplôme fin 1906), et pour l'autre, l'agrégation d'histoire et géographie (1907), le mariage (respectivement 19 février 1906 et août 1907), la naissance de leur premier enfant (22 juillet 1907 et 20 août 1909) qui devait rester unique pour R. M. G., les premiers essais littéraires, et, pour J. R. B., les premiers postes de professeur. Cette reprise de relations suivies se fait à partir de la lecture par J. R. B., à qui R. M. G. en avait sans doute envoyé un exemplaire, de *Devenir!* publié à compte d'auteur chez Ollendorff, et de l'envoi, en retour, un an plus tard, à R. M. G., des premiers numéros de *l'Effort* par J. R. B.

Si l'on essaie de mesurer la densité formelle de l'échange à partir du nombre des messages, on s'aperçoit que, de 1909 au 2 août 1914, on en compte 65, douze pendant la première guerre mondiale, 116 de 1919 à 1933, et seulement dix-huit de 1934 à 1947, avec une interruption totale, et pour cause, de 1941 à 1944, mais aussi en 1938—39, et un seul message de J. R. B. (sur une carte interzone), en 1940, le 1^{er} décembre.

Quant à sa densité de communication, du fait même des caractéristiques de l'échange, elle est extrêmement riche, tellement qu'il est difficile de l'analyser en termes exclusivement intellectuels : car c'est l'amitié — une amitié profonde, et dans laquelle ne vient interférer, pour la parasiter, aucun élément d'intérêt matériel, de rivalité littéraire, de passion idéologique ou affective — qui lui donne sa vibration vivante. L'estime réciproque et l'enrichissement par les

différences s'approfondit entre eux au fil des ans, sauf peut-être dans la toute dernière période, nous y reviendrons.

Pour tenter de rendre compte de manière organisée des éléments de cet échange, nous les classerons sous trois rubriques : celle des services mutuels ou rendus à des tiers, celle des renseignements biographiques, affectifs et psychologiques donnés à l'ami, celle des informations concernant la genèse des oeuvres, ce qu'on pourrait appeler leur conscience créatrice, l'influence qu'ils ont pu avoir l'un sur l'autre et les domaines très précis dans lesquels elle a pu s'exercer.

*

* *

La première rubrique de notre analyse sera brève, et pour cause : R. M. G. et J. R. B. n'ont rien à se demander pour eux-mêmes, sinon des renseignements techniques, parfois, sur l'édition, par exemple, mais il faut noter cependant qu'ils s'écrivent parfois au sujet de services à rendre à des tiers. Ainsi, R. M. G. recommande-t-il, en 1913, Ferdinand Verdier⁶ à J. R. B., pour qu'il parle de lui dans *l'Effort*, et à sa mort, en avril 1931, c'est J. R. B. qui anime l'organisation d'un "groupement d'amis" pour venir en aide de manière permanente à sa veuve et à ses enfants, pour une somme de six à huit mille francs par an : R. M. G., pour sa part, immobilisé par sa convalescence à Sauveterre, à la suite du terrible accident d'automobile où ils ont failli, son épouse et lui, laisser la vie, le 1^{er} janvier 1931, s'y engage pour 1.000 F par an, ce qui ne manque pas de générosité, en l'état déjà amenuisé de ses revenus. On pourrait aussi noter diverses interventions de R. M. G. auprès de J. R. B., en sa qualité d'éditeur, puisqu'il est directeur de la collection littéraire chez Rieder, en faveur d'écrivains que l'on pourrait appeler de la littérature de témoignage populaire, tels que Joseph Voisin (lettre du 2 octobre 1933⁷). De même, il prie J. R. B. de transmettre à la direction d'*Europe* sa désapprobation de ce qu'il considère comme une mesquinerie à l'égard de Gide, dans le numéro du soixantième anniversaire de R. Rolland. A propos de ce dernier, il faut noter aussi la belle lettre de R. M. G., du 2 mai 1912, où, développant à son ami les raisons pour lesquelles il ne se sent pas en mesure de prendre part à un cahier de *l'Effort* consacré à Rolland, il lui

⁶ Autre "dispensé" de Rouen, en 1902—1903, réformé au bout de six mois, professeur de lettres dans un collège et romancier. R. M. G. lui écrivait, le 26 février 1913 : "*Bloch est un garçon de grande valeur, duquel j'attends beaucoup. Je ne sais si tu connais la courageuse revue qu'il a fondée tout seul, avec un culot et une confiance splendide (...). Bref, je le suis de très près et j'ai pour lui une estime et une affection très sincères, comme étant, autour de moi, le plus riche, le plus crâne et le plus vivant de notre génération...*" (R. M. G., *Correspondance Générale*, NRF, 1980, Tome I, p. 289).

⁷ *Europe*, n° 427—428, p. 240, et pour Gide, lettre du 20 février et réponse du 25 février 1926, qui permet à J. R. B. de préciser son rôle dans la revue, à ce moment-là. *Europe*, n° 419—420, pp. 201—203.

expose — et c'est le texte où il l'exprime le mieux, à ma connaissance — ce qu'il doit à l'auteur du *Buisson ardent*⁸.

Les renseignements biographiques sont assez nombreux, dans cette correspondance, mais on peut les trouver aussi ailleurs. Ce qui est plus rare et précieux, sans doute, c'est la manière dont, en véritables amis, J. R. B. et R. M. G. se font part mutuellement de leur humeur, de leurs problèmes personnels, de leur tonus ou de leur difficulté à créer. Ces notations sont légion. Sont-elles absolument sincères ? La question, sur ce point, est toujours la même. L'image que l'on donne, parfois même de manière à demi-consciente et volontaire, de soi-même à autrui est toujours une représentation. Elle vaut, dans le cas précis, par l'absence de tout motif d'insincérité entre eux. Bien entendu, cette sincérité ne va pas jusqu'à la confiance éventuelle : on peut penser que ni l'un ni l'autre n'avait rien à cacher à l'ami, mais on ne peut en être certain.

Leurs destinées, certes, ont été assez différentes : entrés tous deux dans la vie avec une situation de fortune assez confortable pour pouvoir penser se consacrer exclusivement à leur oeuvre, la guerre a beaucoup plus durement touché, dans sa chair, J. R. B. que R. M. G. Le fait qu'il y ait quatre enfants d'un côté (et même cinq, pendant une courte période), et une fille seulement de l'autre, a contribué à accentuer aussi la différence, de même que la nature différente des placements en capital qui constituaient le fondement des deux patrimoines. Si R. M. G. a connu une période difficile dans la première partie des années 30, après son accident, et à la suite de la crise économique, puisque jusqu'au prix Nobel, fin 1937, il n'a dû qu'à la confiance et à la générosité de Gaston Gallimard de pouvoir continuer son oeuvre sans être contraint de se livrer à une occupation rémunératrice régulière, J. R. B., lui, a dû, dès 1920, accepter nombre de tâches alimentaires, de plus en plus astreignantes, jusqu'à ce que d'autres motifs — l'engagement antifasciste total — le contraignent à abandonner presque complètement, faute de temps et de disponibilité mentale et nerveuse, la production littéraire. Ces questions trouvent de multiples échos, le plus souvent diffus et épars, dans leur échange.

Pour J. R. B., notamment, ce sont des cris, souvent. On a nettement l'impression que la différence de tempérament des deux amis se traduit par une affectivité beaucoup plus inquiète, voire anxieuse, de la part de J. R. B., à l'égard de R. M. G., que l'inverse. Un mot anodin de R. M. G. peut être interprété en mauvaise part par J. R. B., et il faut ensuite que R. M. G. rassure son ami et dissipe la nuée qui s'est formée dans sa conscience sur la positivité absolue du jugement qu'il porte sur sa personne et sur son affection⁹. Pourtant R. M. G. aurait des motifs d'en vouloir à J. R. B., parfois : ainsi, en 1914, où

⁸ *Europe*, n° 414, pp. 59—60.

⁹ On remarque les mêmes problèmes dans la correspondance entre J. R. B. et Romain Rolland.

l'article annoncé par J. R. B. à R. M. G. sur *Jean Barois*, dans *l'Effort libre*,¹⁰ n'a jamais paru, jusqu'en juillet 1914, date de l'interruption de publication, sans que l'on parvienne même à être sûr que cet article ait jamais été écrit. On pourrait faire la même remarque, beaucoup plus tard, après la lettre de R. M. G. du 19 juin 1929, où l'auteur des *Thibault*, en pleine crise quant à la suite à donner à son oeuvre, prie très instamment J. R. B. de lui préciser quelques points des critiques, si importantes à ses yeux pour essayer d'y voir plus clair, qu'il lui avait exprimées dans sa lettre du 14 juin. Le 17 décembre 1930, J. R. B. lui écrit: "... le paquet de lettres "à répondre" occupe deux grosses liasses et s'enfle chaque jour sans que j'y puisse rien. J'ai devant moi, depuis dix-huit mois, un questionnaire que tu m'envoyais. Le soin même que je voulais apporter à te satisfaire a reculé de jour en jour, puis de semaine en mois, l'heure où je m'y mettrais. Cela s'est imbriqué avec des décisions très graves que j'ai dû prendre, un double changement de plan, matériel et [aucun mot ne colle pour le second terme], de toute ma vie. Tu vois le résultat..."¹¹ R. M. G. répond très gentiment sans plus parler de son questionnaire.

Pendant la guerre de 1914, les deux amis ne sont manifestement pas à l'unisson dans leur jugement sur ce qui se passe. Bien entendu, dans des échanges soumis à la censure, alors que tous deux sont sous les armes, rien ne peut être dit en clair. Mais ce qu'on sait par ailleurs montre R. M. G. beaucoup plus proche des positions de R. Rolland que J. R. B.¹²: "*Il y a certainement un grand fossé entre nous: la guerre. Tant qu'elle est là, entre nous, impossible d'échanger autre chose qu'un bon geste affectueux et lointain. Fais que nous puissions nous retrouver un jour, j'espère qu'alors nous pourrons nous retrouver et nous comprendre. Je pense souvent à toi avec admiration, surprise, mélancolie, angoisse...*" écrit R. M. G. le 28 août 1916¹³. A quoi J. R. B. répond avec une dureté de dignité blessée qu'il faudrait pouvoir mettre le lecteur en mesure d'apprécier par une très longue citation, tant le cri jaillit en un verbe d'une fulgurante beauté. Et R. M. G., avec calme, avec aussi, peut-être, le droit implicite que lui confère sa situation d'aîné de quatre ans, en pesant ses mots: "...*Je savais tout ça. Je ne retire ni l'admiration, ni la mélancolie. Je n'ai plus quinze ans. [...] Ton attitude est légitime, elle est très belle et elle te va très bien. Je souhaite de toute ma vieille et sincère affection des temps de paix, qu'elle ne te coûte pas l'existence [...]. Je le souhaite pour ta femme et tes enfants [...], pour toute la confiance que j'ai en ton oeuvre et aussi pour tes amis, dont je suis. Bonne chance, mon vieux. Et ne doute pas de mon amitié.*" (6 septembre 1916)¹⁴. Ensuite, l'échange s'interrompt plus

¹⁰ Lettre du 28 décembre 1913 (de Florence). *Europe*, n° 414, pp. 77—78.

¹¹ *Europe*, n° 425, p. 61.

¹² Voir à ce sujet: *Avez-vous lu J. R. Bloch?*, op. cit., pp. 52—55, et *Deux lettres inédites de M. Martinet et J. R. Bloch*, *Europe*, n° 650—651, juin-juillet 1983, pp. 160 à 172.

¹³ *Europe*, n° 415—416, pp. 95—96.

¹⁴ *Europe*, n° 415—416, pp. 96—97.

de dix-huit mois, et reprend par une carte postale de R. M. G. (16 mars 1918). Nouveau malentendu fin 1919, à propos du *Dernier Empereur*¹⁵, J. R. B. ayant mal pris les remarques, tout amicales, mais sévères, de R. M. G. sur la trop grande rapidité d'écriture de l'oeuvre. A nouveau, R. M. G. apaise, explique, rassure. Même situation en 1923 — les échanges restant assez rares, pendant toute cette période, même s'il faut tenir compte du fait que les deux amis se sont vus plusieurs fois, en 1921, et que R. M. G., en pleine écriture du début des *Thibault* s'isole le plus possible. J. R. B. prend en mauvaise part un jugement, que R. M. G. voulait cordial, sur le bulletin mensuel des Éditions Rieder *L'Archer*, que J. R. B. avait rédigé, sans doute, en sa qualité de directeur littéraire de ces éditions: "*Je souris un peu en recevant tes félicitations pour L'Archer conçu comme symbole et expression de mon activité littéraire. Mais nous en sommes là. Mes blessures en m'obligeant à trois années de travail silencieux et inactuel, — l'évolution de tes goûts que tes lettres de 1919 proclamaient, ont creusé le fossé. J'ai assez d'estime pour toi, de confiance dans ta sincérité pour attendre avec une patience philosophique le moment où il se comblera, où, mis en face de mes derniers ouvrages, tu leur rendras ta sympathie perdue. Au reste, ma vie est de moins en moins celle d'un professionnel. Je travaille avec plus d'activité que jamais. Mais de la formule "homme de lettres", le terme homme prend une croissance infiniment plus rapide que le mot lettres. Cordialement à toi*"¹⁶

R. M. G. répond, toujours calme et rassurant, ne comprenant pas le malentendu: "... *Je ne t'ai jamais caché ce que je pensais, rends-moi cette justice. J'ai cette prétention d'être assez franc avec les amis. Mais tu as voulu voir des sous-entendus, lire entre les lignes de mes lettres, que sais-je? Est-ce parce que je n'ai pas trouvé le D. E. au point en 1919, que tu parles si amèrement de "sympathie perdue"? Je t'affirme que cela ne veut rien dire pour moi [...]. Il n'y a aucun «fossé» à combler. Je me sens pour toi les sentiments de toujours. Et fais-moi bien vite l'honneur de croire que si je pensais différemment, je ne protesterais pas aussi fougueusement de ma fidèle affection pour toi...*" Et J. R. B., apaisé: "... *J'avoue que j'étais en peine, — sur de fausses apparences, il faut croire. Et puisque tu le demandes, je le crois volontiers. J'ai un peu la maladie de la fidélité et la manie de la constance. Je ne te demande d'ailleurs qu'une seule chose: c'est de ne jamais oublier que tu peux compter sur moi. Connais-moi assez pour savoir le prix et le poids de cette parole. A toi*"¹⁷

L'on saisit assez bien dans cet échange, je crois, le mécanisme du malentendu, mécanisme en grande partie inconscient, sans doute, pour ce qui concerne J. R. B. Le sentiment obsessif qu'il doit avoir de la diminution de ses

¹⁵ Pièce de théâtre de J. R. B. Voir à ce sujet *Avez-vous lu J. R. B.?*, op. cit., pp. 208—210.

¹⁶ Lettre du 6 mars 1923. *Europe*, n° 415—416, p. 116.

¹⁷ Lettre du 10 mars 1923. *Europe* n° 415—146, p. 117.

possibilités créatrices, non point au sens de ses capacités, mais pour ce qui concerne les terribles secousses physiques et nerveuses subies pendant la guerre et les obligations croissantes de tâches alimentaires auxquelles il est confronté, et qui jouent tellement contre son oeuvre à venir, jointes aux particularités de sa nature, curieux de tout comme il l'est, d'une exigence de renouvellement esthétique presque malade, tout cela lui fait comprendre totalement à contre-sens les deux courtes phrases de R. M. G. : " *J'ai lu ton Archer dernier. Plein d'excellentes pages...*", parce qu'il a l'obscur regret que les "excellentes pages" de ce prospectus symbolisent tant d'obstacles devant les pages qu'il voudrait écrire, alors qu'il sait son ami au calme, en pleine création (et, certes, au niveau conscient, il ne fait que s'en réjouir totalement).

Cette distorsion entre le sort "littéraire" des deux amis ne va que s'amplifier dans le quart de siècle qui leur reste à vivre en même temps : le succès des *Thibault*, le prix Nobel, vont asseoir définitivement la postérité de R. M. G., alors que J. R. B., de plus en plus plongé dans le siècle et ses malheurs, arc-bouté dans sa tentative d'agir pour conjurer la catastrophe, puis pour que force reste à l'homme, dans le combat contre les monstres, réalise, lui, toujours plus, *volens-nolens*, ce qu'il disait en 1923 à son ami, à propos des croissances respectives du terme *homme* et du mot *lettres* dans sa vie. A partir des années 30, s'instaurera de plus en plus, entre eux, mais en filigrane presque uniquement, le débat entre l'oeuvre et l'action immédiate et quotidienne, ce dilemme que l'un aura tranché dans un sens et l'autre dans le sens opposé. Bien entendu, il est absurde d'imaginer une dichotomie dans l'estime que R. M. G. porte à J. R. B. Ce qu'il lui exprime, au sujet de son oeuvre, de tout à fait positif (nous y reviendrons) est absolument sincère. Mais on sent qu'il a aussi une admiration presque mêlée d'envie pour l'homme J. R. B., pour ses qualités de "fonceur", d'homme d'action, en même temps que de pensée, pour la rectitude de sa vie et la conformité absolue de son action avec sa réflexion. Le jugement qu'il exprimait déjà à F. Verdier, en 1913, et dont la suite de la vie de J. R. B. n'a fait que mieux exprimer la vérité, il le lui exprime, en d'autres termes, bien entendu, jusqu'à la fin, et pour cause. On le sent presque "complexé", comme on dirait maintenant, devant la différence de leurs destins : les sympathies à gauche de R. M. G. trouvent dans la pensée de J. R. B. un aliment et une caution (beaucoup plus que dans l'action de Gide sur laquelle il paraît être toujours resté assez sceptique). Il le suivra toujours¹⁸, mais jusqu'au bord seulement de certaines prises de parti, et dans le strict anonymat, sans que cela se traduise en action, même sous la forme d'une signature sous un manifeste

¹⁸ Et il accepte volontiers, bien qu'on le sente très légèrement réticent, comme toujours lorsqu'il est question de le mettre en avant, publiquement, que J. R. B. lui dédie son volume d'essais *Destin du siècle*, au début de 1931, immédiatement après son très grave accident d'automobile, et que leurs noms soient ainsi mêlés sur la première page de ce livre : „*A R. M. G., dont la constante sympathie pour ces «déliérations intérieures» m'a donné le goût de les réunir*”.

ou une protestation, — et Dieu sait si l'époque fut fertile en initiatives de ce genre —, et *a fortiori* pendant la période de l'occupation et de la Résistance. C'est l'oeuvre, et elle seule, qui témoigne et témoignera, sur le fond, dans et pour les temps futurs¹⁹. Je n'analyserai pas ici, puisque René Garguilo l'a déjà fait excellemment²⁰, le petit incident significatif de 1935 (lettre de R. M. G. du 19 janvier 1935) : rappelons simplement que R. M. G. indique, très brièvement, discrètement, et comme incidemment, à son ami qu'il a "*un tout petit peu regretté la publicité qu'(il avait) donnée au conseil de l'ami communiste qui voulait faire de Jacques Thibault un militant*" (fait rapporté dans un *Commentaire d'Europe* en novembre 34, écrit pendant son séjour en U. R. S. S.), après lui avoir indiqué qu'il n'est toujours pas totalement convaincu que la solution communiste aux maux du capitalisme est la bonne et que "l'insistance" des communistes à forcer la main des gens qui leur manifestent de la sympathie le "rétracte", "convulse automatiquement, invinciblement". Ce message restera sans réponse, de même qu'un autre du 8 avril et il faut attendre le 30 décembre de cette année 35 pour que J. R. B. envoie un mot de vœux à son ami, qui fait allusion à l'incident : "*Je n'ai pas l'impression que tu sois revenu du mouvement d'humeur — un peu sec — que t'avait causé un de mes Commentaires d'Europe écrit d'U. R. S. S. A tout hasard, sache que ma pensée te reste fidèle, mon amitié toujours aussi proche . . .*" A quoi R. M. G., selon la procédure que nous connaissons bien déjà, répond le 6 janvier de Nice : "*Mais non, mon très cher ami, ne recommence pas, je t'en conjure, à refaire (au sujet de nous, de nos rapports) de la super, de l'hypersensibilité amicale!! D'abord tu exagères considérablement la teneur en âcreté du petit mouvement d'humeur que j'ai pu laisser échapper [. . .] ensuite, tu déménages complètement quand tu te laisses aller à penser que ce "mouvement d'humeur" pourrait avoir altéré en quoi que ce soit, fût-ce même pendant une demi-journée, une vieille, paisible, enracinée amitié qui est la nôtre depuis trente et quelques années ! C'est exactement absurde et désobligeant ! [. . .] Tu n'en sens pas la sécurité [d'une pareille amitié]. Six mois de silence te font aussitôt demander : «sommes-nous brouillés ? » Mais non, mais non ! J'ai mille défauts et plus encore de travers; mais je suis sûr; et je suis fidèle. Enfonce-toi ça dans la tête une bonne fois pour toutes . . .*"²¹ Enfin, l'on ne saurait en terminer sur ce point sans signaler, parce qu'elles ne concernent pas seulement la biographie de J.R.B., ni l'histoire de l'amitié de deux écrivains, mais parce qu'elles contiennent des informations qui concernent l'histoire elle-même, et une belle page de l'histoire de la lutte antifasciste des intellectuels français, les lettres où J.R.B., le 21 octobre 1937, le 6 décembre de la même année,

¹⁹ Et l'on en trouve encore le témoignage dans la publication par André Daspre du texte inachevé du *Lieutenant-Colonel de Maumort*, Pléiade, Gallimard, 1983, et de l'essentiel de ses papiers préparatoires, dont l'analyse est si importante pour l'histoire des idées de ce siècle.

²⁰ *La Genèse des Thibault*, *op. cit.*, pp. 521—22 et 524—535.

²¹ *Europe*, n° 429—430, pp. 354—355.

indique à son ami des faits (par ailleurs inédits) à propos de la naissance et de la vie du grand quotidien *Ce Soir* dont il assurait la co-direction avec Aragon, sur la sollicitation de ce dernier²².

*
* *

Il n'est que temps maintenant d'aborder le second grand volet de cette étude, celui sans doute que le lecteur attend surtout : l'analyse des renseignements que nous fournit cette correspondance sur la genèse des oeuvres, la critique mutuelle à laquelle ils se sont livrés et l'influence qu'ils ont pu exercer l'un sur l'autre. Ici, l'échange a été très différent de chaque côté, et il illustre peut-être mieux encore que ce qui précède comment deux natures aussi différentes pouvaient être unies d'amitié profonde et l'être du fait même de ces différences.

Comme indications que l'on ne pourrait trouver ailleurs, sur la genèse de leurs propres oeuvres, venant de chacun des créateurs, je ne vois guère à signaler que les précisions fournies par J. R. B. à son ami sur une pièce à laquelle il travaille (lettre du 8 mai 1911)²³, “. . . une aventure de phalériste nietzschéen en plein Pacifique . . .” qui ne peut être que la première ébauche d'une oeuvre qui ne sera représentée que plus de vingt-six ans plus tard : *Naissance d'une cité*.

Dans la période qui précède 1914, l'échange ne peut s'exercer que dans un sens pour la raison que, à part *Devenir!* publié à compte d'auteur en 1908, rappelons-le, et dont J. R. B. ne dit rien à son ami, sinon qu'il l'a lu, et *L'Une de nous* en 1910, R. M. G. n'a rien mis de sa production sous les yeux de J. R. B. avant fin avril 1913, un fragment de *S'Affranchir*, qui va devenir *Jean Barois* pour sa publication à la fin de 1913. A ce propos, il faut dire cependant que c'est dans *l'Effort libre* daté de mai 1913 (10ème, 11ème et 12ème cahiers) que les lecteurs ont pu prendre pour la première fois connaissance en préoriginale sous le titre *Réactions*, d'un “fragment de S'Affranchir”, roman “épisodique” de R. M. G. Les pages sont détachées, dit la note de présentation, du 12ème épisode intitulé “l'Age critique”²⁴. Le “mot” par lequel J. R. B. a accusé réception du fragment publié dans *l'Effort* n'a pas été retrouvé jusqu'ici; mais on

²² Faute de place, je dois renvoyer le lecteur à *Avez-vous lu J. R. B.?*, pp. 123—126, et à *La Guerre et la Paix dans les lettres françaises (1929—1939)*, *Actes du Colloque de Meudon et Reims*, Presses Universitaires de Reims, 1983 : *Une aventure politique d'intellectuels: Ce Soir*, pp. 124 à 132. Avec les lettres encore inédites de J. R. B. à Romain Rolland et les textes d'Aragon dans *L'Oeuvre Poétique*, ces lettres sont les seuls témoignages connus sur la naissance et la vie du journal de 1937 à 1939. Elles se trouvent dans *Europe*, n° 429—430, pp. 357—359.

²³ *Europe*, n° 413, p. 19. Pour la pièce, voir *Avez-vous lu J. R. B.? op. cit.*, pp. 212 à 273.

²⁴ Ce fragment figure aux pages 413—438 de l'édition Folio de *Jean Barois*, avec quelques variantes.

peut en juger par ces lignes de réponse de R. M. G. : “*Je retourne ton mot en tous sens. C’est le premier témoignage extérieur, la première impression que fait, hors de moi, cet effort solitaire de trois ans! Tu penses . . .*” (lettre du 2 mai 1913)²⁵. Au-delà de l’émotion, et de la valeur affective de cet échange, on ne peut lui donner de valeur cognitive. En revanche, nombre de lettres de R. M. G., pendant cette période, sont des appréciations critiques très détaillées et approfondies d’œuvres de Jean-Richard, de toutes ses œuvres, jouée (*L’Inquiète*) ou publiées (ses nouvelles). Ces jugements sont sans aucune complaisance, parfois très sévères, pour *L’Inquiète* ou certaines nouvelles (*Le Vieux des Routes*, *L’Irruption de nouveaux dieux*), mais très lucidement enthousiastes pour *Comment on fait une section d’infanterie*, *L’Interview de Robert Dax*, ou *Lévy* : est particulièrement remarquable la lettre de R. M. G. du 1^{er} novembre 1911 à propos de *Une section d’infanterie*, où il se livre à une analyse interne de l’écriture de l’œuvre, en professionnel ; il faut lire cette lettre et la réponse de J. R. B. du 24 novembre pour mesurer à quel point les deux amis peuvent être en communication profonde sur ce qui constitue les fondements créateurs de la nouvelle.²⁶

Après la guerre, R. M. G., de la même manière, réfléchira avec profondeur pour son ami sur les faiblesses du *Dernier Empereur*²⁷. Nous avons déjà fait allusion à la partie de cet échange qui se produit en 1919, lors de la première écriture de la pièce. Curieusement, presque sept ans après, lisant la pièce remaniée dans plusieurs livraisons d’*Europe*, puis dans l’édition de la N. R. F., il la juge beaucoup plus positivement²⁸, pour retrouver ses réticences après avoir assisté à une représentation, le 20 février 1927, et jugé qu’elle est plutôt faite pour être lue que vue²⁹. A propos de *Sibylla*, premier volume d’un ensemble qui resta inachevé du fait des événements, et dont le caractère novateur lui fut très sensible (“*il faudrait être bien partial pour résister à la joie de se sentir enveloppé de richesses, porté par un sujet si neuf, si vrai, touché par la flamme qui anime tous ces êtres que tu as vraiment créés et qui vivent pour toujours*”), R. M. G. fait à son ami une série de remarques très pertinentes à propos de la manière dont, dans ce livre, il “*abuse un peu de sa puissance, s’enivre un peu de sa force. [...]. Le livre est conduit comme une auto de course non comme une auto de promenade et on sent la main crispée sur le volant...*”³⁰

²⁵ *Europe*, n° 414, p. 70.

²⁶ *Europe*, n° 413, pp. 30—37.

²⁷ Voir la note n° 15. Les lettres en question sont dans *Europe*, n° 415—416, pp. 103—

²⁸ *Europe*, n° 421—422, p. 253.

²⁹ Lettre du 21 février 1927, *Europe*, n° 421—422, pp. 258—259.

³⁰ Lettre du 28 décembre 1932, *Europe*, n° 426, p. 109.

Pour *...et Cie* et *La Nuit kurde*, l'absence de toute réserve de sa part et les termes chaleureux et décisifs dans lesquels il s'exprime à propos de ces livres³¹ me paraissent, à un demi-siècle et plus de distance, tout à fait conformes à leur valeur, même si la manière dont la postérité, pour l'heure, les a ratifiés(!) ne leur correspond pas, mais ce serait peut-être l'occasion de se demander précisément de quoi est faite la postérité, ce qui la constitue, par quelles instances éditoriales, critiques, universitaires, médiatiques, elle passe et de mesurer, à partir de cet exemple précis, l'influence des facteurs politiques et idéologiques sur ces instances.

Dans le sens inverse, on ne rencontre pas du tout la même attention précise et "technique", de la part de J. R. B., aux oeuvres de son ami, sauf dans un cas. On a vu que, pour *Jean Barois*, l'arrivée de la guerre avait définitivement ruiné l'espoir d'un avis publiquement exprimé par J. R. B., sur le livre, dans *l'Effort libre*. A mesure que paraissent les premiers volumes des *Thibault* et que J. R. B. les reçoit, il en remercie R. M. G. et lui en fait compliments: il lui promet des développements plus circonstanciés, qui ne viennent pas: ainsi, le 13 mars 1924, donc après les trois premiers volumes: "*Il y a longtemps que je rumine une lettre pour toi, en dépit de la résolution où je suis de ne pas te troubler de mon opinion en cours d'oeuvre. Mais la lecture de tes derniers volumes a agi sur moi d'une façon que je ne voulais pas te laisser ignorer. Ce sera pour la prochaine fois, bientôt*". R. M. G. lui rappelle sa promesse le 15 juin, mais, le 17, J. R. B. lui répond: "*...J'aurais eu plaisir à y faire honneur (à sa promesse. J. A.), [...] plaisir de toute façon. Mais je sors à peine d'une de ces terribles épreuves physiques comme chaque année, depuis la guerre, m'en réserve une*"³². Et rien ne suit. En 1925, même scénario: J. R. B. dit qu'il a relu les volumes des *Thibault* pendant qu'il achevait *la Nuit Kurde*, l'été et l'automne 24: "*Aussitôt après, Paris, le pain quotidien, le formidable labeur arriéré, l'usine à manuscrits de la Place St Sulpice*"³³ [...] *Et pourtant que de choses j'avais, j'ai à te dire de ces beaux et forts bouquins. Ils ont été remuer des choses si enterrées en moi-même, une si vieille atmosphère de notre passé commun, formant entre nous, presque inconnue de toi et de moi, une sorte de complicité, celle de Devenir et de l'Une de nous, mais ressuscitée à l'époque de la maîtrise et de la maturité. Je dois m'arrêter...*"³⁴ En septembre 1927, R. M. G. rappelle encore à J. R. B. sa promesse, lui demandant quelles sont les "réserves graves" qu'il fait aux *Thibault*. A quoi J. R. B. répond qu'il ne s'agit que de "*légères critiques dont une conversation fera vite le tour*" (lettre du 3 octobre 1927), ajoutant qu'une de ses filles fait des *Thibault* son livre de chevet, avec *Jean-Christophe* et Tolstoï. Après la *Consultation* et la

³¹ Voir *Avez-vous lu J. R. B.?*, op. cit., p. 42, pour *... et Cie* et *Europe*, n° 417—418, pp. 230—231.

³² *Europe*, n° 417—418, p. 227.

³³ Les Éditions Rieder avaient leur siège à cette adresse.

³⁴ Lettre du 1^{er} juin 1925, *Europe*, n° 417—418, pp. 232—233.

Sorellina, en 1928, puis *La Mort du Père*, au début de 1929, toujours la même réponse: “Pardonne-moi de n’avoir pu te satisfaire encore”, ce qui indique que, même lorsqu’ils se sont vus, ils n’ont pu aborder le problème. Et puis, le 14 juin 1929, une longue lettre où, reprenant tous les volumes parus jusqu’alors, il avance ce jugement: “En dépit d’un foisonnement de détails très fortement surveillé, dominé par ta vigilance, mais toujours heureux et juste, en dépit d’une construction rigoureuse, d’une probité d’art splendide, l’intérêt d’ensemble menace de faiblir. Je crois en avoir trouvé la cause. Elle réside, me semble-t-il, dans ton plan”. Et de citer, à l’appui de cette affirmation, le ralentissement de l’action, les trois derniers volumes équivalant à trois chapitres des premiers. “Ton grand navire n’avance plus qu’au ralenti. Au lieu d’étudier sa route à la jumelle, tu t’es mis à la loupe, presque au microscope. Et cela juste au moment [...] où nous attendions du capitaine des manoeuvres promptes et des décisions audacieuses ...”. R. M. G. répond: “...Tu ne peux savoir à quel point ces pages sont venues à moi au bon moment. Une ondée bienfaisante sur un champ où la graine se séchait au soleil [...] Toute une partie de mon malaise actuel s’oriente plus nettement grâce à toi. Je considère cette lettre comme un événement de grande importance pour moi [...]. Cette secousse violente m’est un bienfait sans prix...” Le 19: “Depuis trois jours ta lettre ne me quitte pas. Je la sais par coeur. J’y polarise tout mon tourment actuel. Tu as mis un doigt sûr au centre du mal. Ne t’en tiens pas là...” Et c’est à la suite de ces affirmations qu’il indique que sur les feuilles jointes à sa lettre, il a consigné pour J. R. B. “quelques questions et quelques réponses-pro-domo... Cela t’amènera sûrement à pousser plus loin ton thermocautère...”³⁵. Nous sommes en mesure de publier en annexe de cet article, le texte des feuilles en question, que Marguerite J. R. Bloch ignorait encore au moment où la correspondance fut publiée, et au moment où René Garguilo en a eu besoin, en 1967. Elle les a sans doute retrouvées plus tard et me les a communiquées avec le reste de la correspondance³⁶. Nous renvoyons le lecteur, pour mesurer l’importance de l’ensemble de cette intervention critique de J. R. B. sur la genèse de *L’Été 1914* et de l’*Épilogue*, au remarquable commentaire que René Garguilo en a donné dans sa thèse (pages 461—471). Curieusement, J. R. B., pris dans le maelström de l’activité politique, et, dès janvier 1937, par le lancement de *Ce Soir*, dont le premier numéro sortit le 1^{er} mars 1937, ne pourra lire *L’Été 1914* que presque un an après sa sortie, en décembre 1937, à la faveur de quelques semaines de repos, à Saint-Jean-Cap-Ferrat d’où il écrit à son ami pour le féliciter du prix Nobel, le 6, juste avant son départ pour Stockholm, le 10. C’est dans cette lettre qu’il lui dit, contribution à leur dialogue fondamental sur la pensée et l’action, et der-

³⁵ Tout cet échange se trouve dans *Europe*, n° 423—424, pp. 245—247.

³⁶ J’étais loin de me douter, du reste, avant d’avoir lu la thèse de René Garguilo, que ces notes étaient restées inédites et inutilisées: c’est en accord avec André Daspre, René Garguilo et Tivadar Gorilovics que j’ai pensé les annexer à cet article. Et je remercie très sincèrement M. Daniel de Coppet, et la famille Bloch, de m’avoir autorisé à les mettre sous les yeux des lecteurs.

nière pensée envoyée à l'ami, avant le déclenchement de la tourmente: *“Tu touchais là [dans une lettre précédente] au grand thème de la coexistence du scepticisme et de l'action, de la prudence critique et de l'adhésion. Ce thème fait le tourment de beaucoup d'intellectuels. Un jour, en des circonstances plus favorables, nous pourrons l'aborder ensemble et je te ferai toucher du doigt ce que cette antinomie a, pour moi, d'artificiel. Ce qui n'exclut pas les tourments et les scrupules sans cesse renaissants, cette hydre intérieure qui nous ronge, agissants ou non agissants...”*³⁷ Lignes qui peuvent plonger le lecteur dans des méditations tragiques, lorsqu'on connaît la suite des événements pour J. R. B., et, comparativement, pour R. M. G....

Ce qu'il convient en tout cas d'ajouter sur ce sujet, et pour en terminer avec les problèmes d'influence mutuelle des deux amis, c'est que si R. M. G. ne suit pas J. R. B. dans son intervention militante, dans l'action antifasciste, il lui témoigne de manière constante et chaleureuse, son admiration et son accord dans toutes les analyses que J. R. B. livre au public, dans *l'Effort*, plus tard dans *Clarté* (au moment de la guerre du Maroc) ou surtout dans *Europe*: les références qu'il faudrait ici fournir sont à profusion, de la lettre du 7 août 1910 (*Europe* n° 413 — page 5) à celle du 29 octobre 1945 (*Europe* n° 431—432 — page 262), en passant par celle de juillet 1925 (*Europe* n° 417—418 — page 234), d'avril 1928 (*Europe* n° 423—424 — page 235), du 18 décembre 1930 (*Europe* n° 425 — page 61), du 15 mai 1931 où, à propos de *Destin du siècle* (que J. R. B. lui a dédié), il écrit: *“... Il me semble miraculeux qu'un homme comme toi, plongé dans l'événement, submergé, aveuglé par l'actuel, puisse cependant faire ces plongées divinatrices; tout le livre abonde en éclairs de magnésium, intenses et soudains, qui rendent, une seconde, perceptible l'informe matière sociale encore en fusion autour de nous. Tu mérites peut-être de prendre rang parmi les grands prophètes d'Israël?? Pour moi, qui te connais et te suis pas à pas depuis tant d'années, je constate que tu as magnifiquement tiré parti, maintenant, pour le fondre ensemble, de tout ce que tu as patiemment appris dans les livres (et qui alourdissait un peu nos discussions de la caserne Hatry...)*³⁸ *et de tout ce que tu as su acquérir d'expérience dans une vie courageuse, audacieuse, généreuse, à la fois vagabonde et familiale, individualiste et sociale. Cela fait de toi un être sachant et voyant, et, sans jeu de mot, sachant voir...”*

Même réaction le 30 avril 1933, le 6 novembre de la même année. Ensuite, les échanges se raréfiant et les positions de Jean-Richard se radicalisant (sans rien perdre de leur finesse d'analyse, ni de leur mesure), la sympathie exprimée n'est pas moins vive, mais R. M. G., qui paraît aussi entièrement absorbé par la

³⁷ *Europe*, n° 429—430, p. 360.

³⁸ A Rouen, en 1902—1903, vingt-neuf ans avant!

rédaction de son oeuvre³⁹, a moins le temps de lire et ne se prononce plus, dans leur échange, sur l'actualité. Jochen Schlobach⁴⁰, qui a recensé les revues consultées par R. M. G. sur la rédaction de *L'Été 1914*, et lues par lui, pendant qu'il écrivait le livre, cite, bien entendu, en bonne place *Europe et Commune*, et l'on connaît le dialogue constant de R. M. G. avec l'instituteur communiste Marcel Lallemand (qui disait à R. Garguilo posséder trois cents lettres de R. M. G.) pendant cette période. Mais l'on est en droit de penser que l'influence des idées si neuves et vivantes de J. R. B. sur la pensée de R. M. G., dans le domaine politique et social, sur tous les problèmes de société, pendant toute leur vie, a été importante, même s'il ne l'a pas suivie dans la dernière phase. Une analyse précise des *Dossiers de la boîte noire* publiée par André Daspre en annexe à sa magnifique édition de *Maumort*⁴¹ permettrait sans doute d'étayer cette hypothèse, qui me paraît vraisemblable, au témoignage même des lettres de R. M. G. à son ami.

*
* *
*

Dialogue exemplaire dans *la divergence*, en raison même de la différence radicale des modes de vie et de pensée, indiquions-nous au début de cette étude. Nous espérons l'avoir rendu un peu sensible au lecteur. La leçon de cette amitié est sans doute précisément là : dans l'enrichissement intellectuel et affectif mutuel puisé dans la différence et le respect de cette différence. En des temps d'intolérance et de terrorisme intellectuel comme ceux que nous vivons, comment ne pas saluer la leçon que nous donnent ces grands contemporains, dans le prolongement vivant de leurs oeuvres, contribution tout aussi importante à la culture universelle ? Nous sera-t-il loisible d'ajouter que les dimensions déjà trop importantes de ce travail ne nous ayant pas permis d'étudier la qualité de l'expression épistolaire des deux amis (dont cependant on aura eu un assez large aperçu dans les longues citations dont nous l'avons, dans ce but aussi, parsemé), nous ne saurions mieux dire au lecteur que de l'inviter à lire lui-même cette correspondance, au delà du reste, pour le *plaisir* d'une rare qualité qu'elle lui procurera⁴².

³⁹ Et l'*Épilogue* des *Thibault* paraîtra seulement en janvier 1940, en pleine "drôle de guerre". Il était temps !

⁴⁰ Jochen SCHLOBACH : *Geschichte und Fiktion im L'Été 1914*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1965, p. 299.

⁴¹ *Op. cit.*, pp. 861—1059. On voit cité deux fois le nom de J. R. B. dans ces *Dossiers* : p. 1049, dans une note de mai 1914 sur les problèmes du roman, et p. 1058, où, citant *Le Rouge et le Noir* (p. 373, chap. LII) : "La politique est une pierre attachée au cou de la littérature . . . C'est un coup de pistolet au milieu d'un concert", R. M. G. ajoute, au-dessous de la citation, ce simple nom : J. R. Bloch. André Daspre indique, dans une note, qu'il est difficile de dater ce document.

⁴² Ce qui m'incite aussi à renouveler le souhait ardent d'une édition *en volume* de ce bel ensemble.

Lettre de Bloch

“Je ne trouve pas dans ce livre ces imprudences fulgurantes qu’il y a dans les trois premiers vol. ou dans la Consultation.”

Questions...

Imprudences fulgurantes. J’aurais besoin de comprendre mieux. Peux-tu simplement citer un ou deux passages de ce que tu appelles *imprudences*?

Lettre de Bloch

“Je commence à connaître si bien tes personnages... Je prévois leurs actes. Ils ne me surprennent plus.

Or la vie... toujours surprenante, merveilleusement illogique, absurde...”

Questions

C’est que souvent je m’applique à ne pas *surprendre*. Je crois que Dostoïevsky nous a un peu intoxiqués et qu’on en arrive à confondre souvent incohérence et profondeur.

Que vaut, au fond, ce goût si moderne d’être toujours *surpris*, qui amène les producteurs contemporains à une perpétuelle surenchère en ce sens ?

Est-ce bien vrai que la vie est *toujours* surprenante ? Ou que son intérêt soit dans ce qu’elle a de surprenant ? Et ne peut-on pas dire *aussi*, qu’elle est merveilleusement *logique*, rarement *absurde* ?

Natacha, Pierre Bezoukhov nous “surprennent” souvent. Mais Anna Karénine, Wronsky, Ketty, et le comte Rostov, et Nicolas, pour ne jamais nous “surprendre”, sont-ils moins passionnants ? Jude l’Obscur nous “surprend”. Mais Adam Bede ? Hetty ? Et la Dorothy de Middlemarch ?

Il y a là bien des distinctions à faire, ne penses-tu pas ? Et si tu pouvais préciser en qqs mots ta pensée, comme j’en profiterais mieux !

Lettre de Bloch

“La cause...ton *plan*.”

“A mesure que nous sommes plus familiers avec tes héros, ...nous sommes moins affamés de détails sur eux.”

“...Tes premiers volumes procédaient par grands plans... Puis, de volume en vol. tu as ralenti ta marche... Ton grand navire n'avance plus qu'au ralenti.”

“*Besoin grandissant d'élargissement de l'action...*”

“Menace de désagrégation.”

“Retrouver un rythme de progression plus hardi.”

Questions

Il y a ceci: que j'ai dû faire une expérience que peu d'autres ont faite. Le romancier qui change de personnages après chaque volume, trouve avec une relative aisance le talent de donner successivement la même intensité de vie à toutes ses créatures.

Sans doute, si, après le *Pénitencier*, j'avais changé de sujet et de personnages, j'aurais pu donner à mes nouvelles créations ces qualités de vie propre qu'on reconnaît généralement à mes bonshommes.

Mais je gardais les mêmes. Alors le problème terrible était que, pour avancer, il fallait creuser plus, avancer en profondeur. Je partais d'un Antoine, d'un Jacques, déjà bien créés et vivants. Il fallait aller plus loin. Entrer plus avant en eux. Ou faire faillite.

Problème atrocement angoissant. Au seuil de chaque livre nouveau, je suis terrifié par cette crainte de ne pas pouvoir *creuser* plus avant. De ne plus pouvoir que me répéter, de laisser mes héros égaux à eux-mêmes.

Lancer mes personnages dans plus d'*aventures*, miser sur la fabulation, ce ne serait qu'un biais. (Mon plan d'ailleurs contient cinquante épisodes inattendus, et tu verras que je ne néglige pas cette préoccupation de maintenir l'intérêt et de développer les personnages par leurs aventures.) Mais j'ai voulu ne pas tricher du tout. Je me suis dit: “Le lecteur attentif qui me suit et qui connaît déjà bien mes bonshommes, demande à les *connaître mieux*, à ce que je les *creuse*; et pour cela, il faut ralentir le rythme, s'attarder, entrer dans le détail, retourner la lorgnette par le gros bout.”

Voilà ma défense. Je ne sens pas qu'elle soit forte. Mais considère-la tout de même.

Lettre de Bloch

“Obtiens de Gallimard qu'il renonce à nous donner des tranches aussi minces...”

Questions
(ou plutôt *réponses...*)

Problème ardu!

Songe à ceci :

Consultation, Sorellina, Mort et Appareillage, c'était, dans mon plan, *une seule partie*, qui s'appelait l'*Appareillage*.

Matériellement, je suis obligé de céder aux difficultés de la vie moderne. Imagine que ces 4 volumes aient paru d'un coup, en un seul. Il eût fallu le vendre au moins 40 francs. Crois-tu que l'oeuvre et son expansion y eussent gagné ?

Je suis contraint et forcé de débiter mon oeuvre par tranches successives et vendables ! Comment faire autrement ?

Je sais bien que beaucoup de critiques tomberont d'elles-mêmes dès que *Les Thibault* seront édités en une édition populaire à 2 colonnes, comme *Les Misérables* — (Notamment toutes ces sottises qu'on a dites sur le hors d'oeuvre *Consultation*, qui deviendra *un chapitre* sans titre propre, et qui sera bien en place pour mettre Antoine au centre de l'oeuvre.) Mais en attendant, ce que tu me proposes n'est pas commercialement possible. (Tu devrais le savoir mieux que moi !)

La preuve : Je discute depuis un mois avec Gallimard pour que les 7 volumes in-12 actuels, réédités dans la collection in 8° à 35 francs le soient en 4 tomes ; il a essayé toutes les combinaisons de caractères et de justification. Il ne *peut pas* établir cette édition à moins de 5 tomes. Que puis-je faire ? Céder !

Entre parenthèse, cette édition ne portera plus trace des titres des volumes actuels. Ce sera *Les Thibault*, 1^{re}, 2^e, 3^e, etc. Partie. Avec des coupures arbitraires toutes les 350 pages.

Franciska Skutta:

Métamorphose de la narration: ... et *Compagnie* et *La Nuit kurde*

Deux années seulement séparent la publication de ... et *Compagnie* (1918) et le moment où Jean-Richard Bloch commence à écrire *La Nuit kurde* (1920), mais les deux romans montrent une différence frappante qui n'est pas sans intérêt pour la critique littéraire. Si ces deux ouvrages n'ont pas été analysés du point de vue qui sera le nôtre, c'est que les études sur l'auteur sont relativement peu nombreuses, et celles-ci, pour combler une lacune regrettable, préfèrent, à juste titre, présenter d'une manière globale la vie et l'oeuvre de l'écrivain. Il est vrai, d'autre part, que la production romanesque n'est que l'un des aspects de l'activité très variée de Jean-Richard Bloch, et que ses pièces de théâtre, sa poésie, ses écrits critiques et journalistiques, ainsi que sa vaste correspondance, sont autant d'intéressants sujets à réflexion. À part les numéros d'*Europe* consacrés à Bloch, collaborateur actif de la revue, et des analyses parues le plus souvent à l'étranger,¹ c'est surtout à Jean Albertini que revient le mérite d'avoir donné, dans une excellente monographie, une image complexe à la fois de l'homme et de l'écrivain, de son évolution idéologique et artistique.² Dans le cadre de cette étude fort suggestive, il n'a pu évidemment que signaler "les différences de mise en oeuvre esthétique"³ entre les deux romans les plus célèbres de Jean-Richard Bloch: "Pour un romancier 'réaliste' aussi puissant que celui de ... et *Compagnie*, la forme prise par *La Nuit kurde* marque une transformation, un progrès digne de réflexion".⁴ C'est dans cette voie que nous voudrions contribuer à l'analyse des deux ouvrages; nous nous proposons notamment de relever certains traits caractéristiques de la narration dans ces récits, traits qui sont susceptibles d'éclaircir quelque peu "les différences de mise en oeuvre esthétique", sans négliger toutefois quelques aspects de ... et *Compagnie* qui annoncent éventuellement la forme de *La Nuit kurde*.

¹ Voir: *Europe* 135—136 [mars—avril 1957]; *Europe* 446 [juin 1966]. Au sujet de l'oeuvre romanesque de Bloch, cf. entre autres V. BRETT, *Jean-Richard Bloch romancier I—II—III* (in *Philologica Pragensia* 6 [1963], 124—130; 342—349; 7 [1964], 113—120).

² J. ALBERTINI, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch?* (Paris, Éditions Sociales, 1981).

³ *Op. cit.*, 71.

⁴ *Ibid.*

Après une première lecture de ... *et Compagnie*, Romain Rolland, ami et lecteur attentif de Bloch, écrit à celui-ci une lettre pleine d'enthousiasme: "Je n'ai rien vu de tel en France depuis Balzac et Zola. [...] Cela s'égale par moments aux plus grandes oeuvres. On est coulé, noyé, submergé".⁵ Tandis que ce roman évoque les chefs-d'oeuvre réalistes du XIX^e siècle, *La Nuit kurde* est souvent qualifiée d' "oeuvre inattendue, mystérieuse",⁶ voire de "poème en prose",⁷ "romance",⁸ "poème romanesque"⁹ ou "chant".¹⁰ On ne saurait probablement trouver de meilleures formules pour résumer d'une manière concise l'essentiel des deux types d'écriture représentés par ces ouvrages. Quant au premier, tous les aspects, tous les moyens du récit se conjuguent pour créer une image vraisemblable d'une tranche de la société française d'après 1871, et cela à travers la présentation de la vie d'une famille juive ayant quitté l'Alsace pour établir une fabrique de draps dans l'Ouest de la France. On voit donc que l'intrigue de ... *et Compagnie* est nettement reliée à l'arrière-plan historique de l'époque, à une réalité encore toute proche de l'auteur et que ses parents pouvaient connaître par expérience. Rien de pareil dans *La Nuit kurde*, où l'action est reléguée à un temps plus ancien et dans un lieu vague de l'Asie, l'un et l'autre étant difficiles à déterminer avec précision. L'histoire du jeune guerrier musulman n'est pas représentative de la vie de sa tribu — comme l'est l'histoire des Simler par rapport à leur milieu social —, et le récit n'en envisage pas non plus d'analyser l'arrière-plan social — le conflit entre musulmans et chrétiens — d'une façon conforme à la vérité historique. Au contraire, dans son *Prélude* au roman, l'auteur nous prévient qu'il ne doit être question, dans le récit qui va venir, ni d'exactitude, ni de couleur locale, ni de moeurs fidèlement observées (19).¹¹ Le souci de la vraisemblance qui est à la base de la narration dans ... *et Compagnie* n'est donc plus pertinent dans *La Nuit kurde*; l'Orient, malgré le décor et quelques éléments de vocabulaire exotique, reste un prétexte pour l'imagination poétique de l'écrivain, pour ce qu'il appelle la *Simple équipée d'une âme séparée de ses attaches, qui a jailli hors du temps et de l'espace, à la rencontre de ses semblables. (ibid.)*. C'est en effet ce changement de motivation chez l'auteur qui fera naître, et d'une manière à peu près inévitable, deux types

⁵ Lettre de R. ROLLAND à J.-R. BLOCH du 11 mars 1914 (*Deux hommes se rencontrent. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland [1910—1918]*, in Cahiers Romain Rolland 15, Albin Michel, 1964). Cf. également une autre remarque de R. ROLLAND: "... voici le seul roman que je connaisse en France, digne de prendre rang parmi les chefs-d'oeuvre de la *Comédie humaine*" (R. ROLLAND, *Préface à l'édition allemande de ... et C^{ie}* [avril 1926], passage cité par J. ALBERTINI, *op. cit.*, 42).

⁶ J. ALBERTINI, *op. cit.*, 59.

⁷ J. GAUCHERON, *Jean-Richard Bloch en poésie* (in Europe 446 [juin 1966], 17).

⁸ V. BRETT, *Jean-Richard Bloch romancier III. La Nuit kurde* (in Philologica Praegensia 7 [1964], 116).

⁹ J. SPANGARO, *Le témoin de l'aurore* (in Europe 446 [juin 1966], 28).

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ J.-R. BLOCH, *La Nuit kurde* (Paris, Gallimard, 1960 = Paris, Gallimard, 1933). Dans nos citations, les numéros de pages renvoient à cette édition.

d'écriture différents dans ces ouvrages : le premier visera la présentation objective et réaliste de l'ascension d'une famille juive dans toute sa complexité, y compris celle des personnages dans leurs rapports multiples avec leur milieu, tandis que le deuxième, en accentuant une expérience individuelle, la transformation presque miraculeuse de la conscience du jeune musulman, apportera nombre d'éléments subjectifs et lyriques au récit.

Ces différences de tonalité se laissent découvrir, bien sûr, à plusieurs niveaux, mais pour avoir une vue d'ensemble de la forme des deux romans, il convient d'examiner d'abord leur composition, l'agencement des informations qui nous renseignent sur l'histoire et les personnages. Dans ... *et Compagnie*, la charpente de l'intrigue se construit par la succession globalement chronologique des principales étapes de l'ascension des Simler, à partir de l'achat de la fabrique à Vendeuivre et des premières difficultés de l'installation jusqu'à la prospérité de ce qui est devenu, en moins de vingt ans, une grande compagnie industrielle moderne. À son tour, l'histoire du jeune Saad dans *La Nuit kurde* suit à peu près la chronologie réelle des événements : le héros accepte la tâche qui lui est confiée par la tribu et prépare le terrain pour l'attaque du village nestorien, d'où il rentre victorieux ; tourmenté cependant par le souvenir d'Evanthia, jeune fille chrétienne, il finit par retourner dans le village ennemi, où il sera bientôt reconnu et lapidé en compagnie de la jeune fille. Semblables, à première vue, par la chronologie plus ou moins linéaire de leurs intrigues, les deux récits ne le sont pourtant pas au point de vue de la représentation du temps pendant lequel se déroulent les événements.

Dans ... *et Compagnie*, il apparaît que la narration abonde en indications concernant le moment ou la durée des événements, le temps extérieur étant considéré comme une donnée nécessaire à la présentation de l'intrigue. Ainsi, cette période de la vie des Simler est encadrée de dates assez précises : le 7 juin 1871 pour un acte notarié de procuration qui, en partie, déclenche l'action ; un jour de mai 1889 pour un entretien de Ben Stern avec Louis Simler qui clôt le roman. De même, toutes les étapes importantes sont ponctuées de références à l'année, aux saisons ou à une fête comme Noël 72. Dans le récit, ces indications de temps se font de façons très diverses ; à côté des nombreuses mentions explicites de dates, la narration a fréquemment recours à la description du décor pour suggérer une partie du jour ou une saison : *La chaleur recuite d'une matinée d'orage incendiait le mâchefer de la chaussée* (15).¹² Toutefois, les indications de temps qui soulignent le mieux l'aspiration du narrateur à l'objectivité sont celles qui apparaissent à l'intérieur de certains documents, reproduits tels quels, ainsi l'acte notarié, les lettres d'Hélène, du proviseur ou de l'ouvrier, ou encore l'article du *Temps* sur la carrière de Ben Stern. Mais, quelles qu'en soient

¹² J.-R. BLOCH, ...*et Compagnie* (Paris, Gallimard, 1947 = Paris, Gallimard 1925). Dans nos citations, les numéros de pages renvoient à cette édition.

les formes, la référence constante au temps objectif, extérieur aux individus — comme d'ailleurs la peinture détaillée des lieux ou des objets — a pour but d'ancrer solidement l'action dans la réalité de tous les jours et dans le contexte historique des premières décennies de la III^e République. Ici, le temps objectif semble conditionner étroitement la vie des Simler, ou celle des autres fabricants de Vendœuvre, et la narration même en fait la preuve, car elle présente les événements majeurs dans la vie des familles ou des individus comme motivés par le temps, par l'Histoire: Hippolyte Simler se décide à vendre sa fabrique prospère de Buschendorf parce qu'il ne veut pas y vivre sous le nouveau régime prussien; lors de la crise de la production du drap noir survenue en 1876, la fabrique des Simler sera sauvée grâce aux innovations techniques effectuées à l'initiative de Joseph, qui comprend les exigences des temps nouveaux. Le fait que le récit nous rappelle constamment cette relation étroite entre le temps objectif et les vies individuelles a, sans doute, une autre fonction encore: celle d'orienter le lecteur dans sa compréhension de certains actes des personnages et, en fin de compte, dans son appréciation du roman entier.

Dans *La Nuit kurde*, au contraire, le traitement du temps est bien différent, la narration fournissant très peu de repères au lecteur désireux de situer l'histoire de Saad à une époque donnée et d'en évaluer la durée.¹³ Abstraction faite de l'incertitude concernant l'époque historique,¹⁴ on constate qu'au point de vue du temps, l'intrigue elle-même est plutôt indéterminée, et à mesure qu'elle avance, elle le deviendra davantage. Dans *Livre terrestre*, le cours du temps — une période brève, de moins d'une journée — se dessine encore d'une façon assez claire: la réunion de la tribu doit avoir lieu un après-midi d'été, car Saad, qui se met aussitôt en route pour le village chrétien où il doit arriver avant la fermeture des portes, *en a pour trois longues heures de chemin* (33); or bientôt après son arrivée, vient la nuit qui verra s'accomplir enfin la mission du héros. Le retour des guerriers kurdes dans *Marche militaire* ne dure probablement que quelques heures, ou tout au plus une journée, puisque la nuit trouve Saad déjà chez lui, en compagnie de sa femme. Cependant, dans *Livre spirituel* — la partie la plus longue du roman —, les relations temporelles s'embrouillent, et malgré plusieurs indications de durée relativement précises, comme *au bout de huit jours* (191), *durant ces vingt jours* (193), *depuis trois jours* (217), etc., le lecteur aura l'impression d'avoir perdu la notion du temps. Le seul point de repère à peu près certain est une mention tardive et inattendue de la nuit redoutable et de la durée qui s'est écoulée depuis: *dix mois après la catastrophe* (257); c'est de cette manière rétrospective qu'on apprend combien de temps Saad a dû passer à méditer sur les Hauts Lieux et à errer dans la plaine avant de se décider à rentrer dans

¹³ Les seules dates concrètes: *Juillet 1920* pour *Prélude* et *Janvier 1925* pour *Adieu à l'Asie* n'appartiennent pas à l'histoire fictive de Saad.

¹⁴ D'après certains indices, on peut éventuellement situer l'action sur le territoire de l'empire turc, vers le XVI^e siècle. Cf. J. ALBERTINI, *op. cit.*, 60.

Kasir, où il retrouvera Evanthia, mais où la mort l'attendra à la fin. Il n'en reste pas moins vrai qu'à l'intérieur de cette période, les moments de la durée ne se laissent pas bien distinguer et que le lecteur du *Livre spirituel* ne se rend pas tout à fait compte de la progression du temps — contrairement à l'impression de vitesse qu'il peut avoir en lisant *Livre terrestre*, où l'action précipitée confère une tension dramatique au récit.

Toutefois, ce changement sensible de la temporalité d'un "livre" à l'autre — avec *Marche militaire* comme un pont entre eux — n'est pas facile à repérer si l'on considère uniquement les indications temporelles, qui, du reste, n'abondent pas non plus dans la première partie. Ce changement semble plutôt lié à la nature des événements racontés : après des événements "extérieurs", se déroulant dans le monde physique — tels les discussions de la tribu, les combats de la nuit —, la narration se trouve orientée vers des événements "intérieurs", vers les méditations de Saad sur sa propre destinée. En effet, dans *Livre terrestre*, Saad, obéissant à la volonté de sa tribu, doit accomplir un devoir qui lui a été imposé et qui demande moins la réflexion que l'action ferme et rapide pour en finir avec la destruction du village en une nuit. Aussi le récit tend-il à mettre en relief la vitesse avec laquelle se suivent les étapes de la conquête et, d'une manière significative, la rareté des indications temporelles ne fait que souligner cette impression. C'est à peine si l'on trouve quelques compléments du type : *au même moment* (130), *en un instant* (148) ; plus souvent, les incidents successifs et les bribes de dialogue apparaissent simplement juxtaposés, comme si le temps de la narration devait, pour ainsi dire, "rattraper" le temps "réel" des événements racontés. En revanche, l'effet d'une progression rapide du temps est créé par d'autres moyens, comme l'emploi de nombreux verbes ou adjectifs exprimant la force ou la momentanéité d'un mouvement : *Saad arrache à quelqu'un son fouet* (131), *Le garçon bondit vers le couloir* (138), *L'enfant disparut* (147), *Elle fit un mouvement brusque* (149) ; des propositions nominales traduisant une perception rapide : *Une plainte des gonds, et le voilà dehors* (117), *Une porte, encore* (133) ; et, d'une manière générale, des changements subits de lieux ou de situations ainsi que l'apparition brusque de personnages nouveaux.

Par contre, dans *Livre spirituel*, non seulement le rythme de la narration se ralentit, mais aussi les rapports entre l'action et le temps objectif deviennent plus lâches et plus vagues, car dans cette partie du récit — comme le suggère le titre —, c'est l'esprit de Saad qui est au premier plan. Sans doute y a-t-il ici encore des événements "extérieurs", mais ceux-ci ne semblent plus commander les actes du héros ; Saad, ayant une fois agi selon les lois de sa tribu ou, si l'on veut, selon celles du temps extérieur — le délai précis fixé pour la destruction de Kasir — agit maintenant selon sa propre loi intérieure et suit son instinct qui le pousse vers la jeune fille chrétienne, sa "soeur de race" et vers un reniement de sa tribu musulmane. De même, la narration, qui a pour but de montrer la maturation de l'esprit du héros, s'appuiera moins sur les circonstances extérieures,

sur le temps objectif, d'où cette impression d'un temps flou et d'une progression qui se dessine avec moins de netteté que dans *Livre terrestre*. En dehors des indications temporelles déjà mentionnées (*supra*, 26) — et dont la plupart ne sont pas très révélatrices — quelques autres procédés concourent certainement à cet effet. Une grande partie du *Livre spirituel*, notamment celle où se produit la transformation de la conscience de Saad et qui est la plus caractéristique du changement de tonalité signalé plus haut, se joue dans un milieu étrange, présenté comme presque magique, irréel : *On ne sentait pas de vent autour de soi, mais des présences surhumaines animaient ces espaces nus.* (196). Sur ces Hauts Lieux, Saad vit arraché à la réalité quotidienne : *il s'abandonnait à la respiration de la terre* (197), livré à ses propres méditations ou à ses dialogues avec son admirateur, Mirzo, et avec un soufi — personnage non moins mystique que le lieu, et que les deux jeunes hommes auraient pu croire *né des brumes de leurs propres pensées* (217) — dont le discours exalté apprend à Saad qu'il doit suivre sa propre voie qui l'isolera de sa tribu. Soulignant, à plusieurs reprises, le caractère insolite de l'ambiance, la narration s'étend en particulier sur les événements intérieurs se produisant dans la conscience du héros et qui ne font que relâcher davantage les liens entre Saad et son entourage immédiat ou le temps objectif. Les scènes, qui alternent moins souvent que lors du combat et créent ainsi un rythme plus lent, se composent surtout de longs dialogues et d'une suite de réflexions ou demi-rêves, où la pensée du héros s'égaré vers le passé ou vers l'avenir ; tantôt Saad évoque l'image du combat nocturne, de la jeune fille ou de sa mère, tantôt il se représente le sort exceptionnel qui l'attend. Grâce à cette technique narrative, le récit réussit à montrer combien Saad est détaché du présent, combien le temps objectif a perdu de son importance, pour ne prévaloir à nouveau qu'à la fin du roman, où le héros devra se soumettre à la volonté des chrétiens qui le tueront avec Evanthia.

A ce point de l'analyse, il est nécessaire de revenir à ... *et Compagnie*, dont la présentation, sommaire jusqu'ici, demande à être nuancée à la lumière du changement de la temporalité observé dans *La Nuit kurde*. On pourrait alors se poser la question de savoir si, derrière la référence constante au temps objectif, il n'y a pas toutefois quelques variations dans la temporalité de ... *et Compagnie*. Il est clair, par exemple, que dans ce roman aussi, le rythme de la narration se modifie d'une partie à l'autre : tandis que les deux premières parties couvrent des périodes de quelques mois (pendant les années 1871 et 1872), la troisième partie, moins longue que les précédentes, embrasse presque dix ans (de 1872 à 1880) et fournit en plus deux lettres qui datent de 1882 et de 1886 respectivement ; en revanche, l'épilogue ne s'étend que sur quelques jours en 1889 et se termine sur une longue conversation de Ben et de Louis. Néanmoins, la modification considérable du rythme doit avoir ici des fondements différents de ceux que nous avons relevés dans *La Nuit kurde* ; dans ... *et Compagnie*, cette modification semble plutôt avoir un rapport étroit avec l'intérêt que le narrateur du

roman porte à tel ou tel moment de la vie des Simler. Ainsi il s'étend avec sympathie sur leurs difficiles débuts à Vendevre, puis sur leurs premiers succès et, parallèlement, sur l'amour entre Joseph Simler et Hélène Le Pleyrier, alors qu'il laissera de côté par la suite un tas d'événements, sauf quelques scènes décisives — comme, entre autres, la dernière brève rencontre d'Hélène et de Joseph à la gare, l'inquiétude et la résignation d'Hippolyte Simler à cause de la crise de la production, le départ de Joseph pour l'Angleterre, la mort d'Hippolyte, les réflexions de Justin sur sa carrière —, pour céder à la fin la place à diverses opinions sur la famille, formulées dans les lettres et les dialogues des personnages. Le rythme changeant est donc constitué ici surtout par les choix et les omissions du narrateur, par la présentation détaillée et ralentie — mais non sans dynamisme — de certains moments significatifs dans l'histoire d'une vingtaine d'années, aux dépens même de la stricte continuité, sans que les lacunes rompent pour autant l'unité du récit.

Cependant, malgré son rythme variable, ce roman offre, au point de vue de la temporalité, un effet beaucoup moins flou et inégal que *La Nuit kurde* — ce qui constitue, bien sûr, une différence de technique et non de valeur esthétique entre les deux ouvrages. C'est que d'habitude, dans ... *et Compagnie*, la narration prend appuis sur le temps objectif, même dans les cas où il est question de présenter un événement intérieur, un fait de conscience. Dans ce récit, d'une part, la proportion des événements extérieurs et intérieurs est nettement plus équilibrée, puisque la narration ne s'attarde pas sur des mouvements psychologiques (et le lecteur ne risque pas de perdre le fil du temps extérieur); d'autre part, les passages traitant de réflexions ou d'émotions sont assez différents de ceux du *Livre terrestre* et surtout du *Livre spirituel*. A ce sujet, il suffit de penser aux longues méditations de Saad sur son destin — des passages comme arrachés au temps — et de comparer avec elles deux endroits de ... *et Compagnie* où il s'agit également d'un personnage qui s'interroge sur sa propre vie. Dans le premier, à propos d'un geste de Guillaume, qui révèle que le héros n'aime pas particulièrement sa femme, le narrateur analyse en quelques lignes la psychologie du personnage: *il n'avait jamais pris le temps de raisonner son horreur de vivre. Il dérivait sur le travail cet instinct qui, plus éclairé, l'eût mené se pendre [...]* (92), pour bientôt faire intervenir de nouveau un élément extérieur, le son de la flûte de Joseph.¹⁵ Dans le second passage, d'une construction différente, Justin médite, à la première personne — comme le fait souvent Saad —, sur son avenir: *“Du reste, comptons: cagne, un an [...]; Normale, trois ans; volontariat, un; professorat de lycée, préparation et soutenance de thèse: trois... quatre... cinq... cinq ans. Cinq et un, six; et trois, neuf; et un, dix. Dix-huit et dix font vingt-huit*

¹⁵ Notons cependant qu'on peut trouver des analyses psychologiques également dans *La Nuit kurde*, mais celles-là tendent à souligner la valeur générale de certains phénomènes. Cf., par exemple: *L'indignation est un spasme de la virginité intellectuelle, la forme adolescente du désespoir. Elle étreint Saad jusqu'aux larmes* (30).

ans. *Je commencerais à vivre à vingt-huit ans. [...] Si j'entre à la fabrique en octobre [...], dans dix ans, je touche vingt ou vingt-cinq mille francs par an [...]. Je suis quelqu'un.*" (354—355). Ces réflexions-là, à l'encontre des pensées de Saad, sont bien loin de se détacher du temps objectif et des besoins matériels; elles ne font, au contraire, que mieux ancrer le personnage dans la réalité quotidienne.

Si, dans ... *et Compagnie*, c'est le temps objectif qui importe aux personnages, et partant à la narration, dans *La Nuit kurde*, c'est le temps subjectif qui semble souvent prévaloir, confondant les moments déjà vécus avec les moments à venir. Certes, les réflexions sur la durée vécue — comme d'ailleurs nombre de procédés narratifs — se trouvent en germe dans *Livre terrestre: Il semble au garçon qu'il est séparé de sa tribu depuis sept ans.* (124). Mais c'est au début du *Livre spirituel* qu'un passage relativement long et de syntaxe variée — portant les marques de l'expressivité du style indirect libre qui devient à la fin un bref monologue — nous permet de saisir comment le temps objectif, égal pour tous, se transforme pour Saad en une expérience subjective individuelle: *Le temps... étrange invention! [...] Il y a les semaines qui passent comme l'éclair, et celles qui se traînent comme un veau malade, en queue du troupeau. [...] A quel moment aimait-il encore sa vie? Il est survenu quelque chose. Mais quoi? Et quand? Ah, quelle fatigue! Quel ennui! [...] Les jours, les nuits, les semaines, les mois et les années sont toutes en nous à la fois, gros noeud de vipères. [...] Comment les distinguer, reconnaître ce qui a été de ce qui n'est pas encore? Voilà la véritable fatigue, le poids, la nausée! Pensons à autre chose. Mais penser n'est pas non plus chose qu'on puisse vouloir et cesser de vouloir. [...]* (167—168). Le doute, s'exprimant dans ce passage, vis-à-vis de ce qui semblait clair et compréhensible avant, donne déjà la tonalité des interrogations ultérieures du héros sur sa propre identité, ses origines et son devoir: "*Dis, Mirzo, lequel est le vrai Saad?*" (239).

L'enchevêtrement du présent avec le passé ou l'avenir dans les pensées d'un personnage n'apparaît, évidemment, pas toujours comme un problème métaphysique, mais traduit parfois des processus internes qui deviennent du même coup des moyens narratifs pour communiquer au lecteur certains faits antérieurs et non encore mentionnés. Dans *La Nuit kurde*, la mémoire, notamment les souvenirs de Saad ou d'Evanthia peuvent servir à révéler, sans trop briser la chronologie globalement linéaire, des choses laissées obscures lors de la présentation des scènes tumultueuses du combat nocturne ou, d'une façon plus mystérieuse, un rêve d'Evanthia préfigure un geste avorté qu'elle esquissera pour frapper Saad pendant cette nuit-là. Mentionnons cependant que des procédés semblables se trouvent déjà dans ... *et Compagnie*, où, malgré le souci de l'ordre chronologique accentué par les indications temporelles fréquentes, le narrateur nous renseigne plusieurs fois sur le passé par le truchement des souvenirs ou des réflexions des héros: ainsi nous apprenons par les souvenirs de Guillaume les réactions de la famille à la nouvelle de l'occupation prussienne de Buschendorf ou par ceux du Justin de quatorze ans le mariage de Joseph et

d'Elisa, avec quelques détails de leur vie et du déménagement, la naissance de leurs enfants ou la transformation des "Établissements Simler" en "Simler et Cie". Plus curieuse encore est la ressemblance entre le rêve d'Evanthia et le rêve de Guillaume dans le train. Ce rêve, venu à Guillaume dans un état d'angoisse après l'achat de la fabrique, préfigure à son tour un événement de l'avenir tout proche : la grande scène de la rentrée des fils et de la colère du père, qui pensera avoir été ruiné. Ce qui est frappant, c'est qu'on voit apparaître ici aussi la confusion des éléments du rêve et de la réalité ; dans les deux cas, le point de rencontre entre les deux mondes est un cri que le personnage croit avoir entendu dans le rêve, mais qui vient en fait de l'extérieur et ramène le rêveur au temps réel. En effet, de pareils jeux avec le temps, qui exploitent les possibilités de plusieurs plans temporels dans le récit, annoncent déjà, dans ... *et Compagnie*, les procédés plus hardis de la narration dans *La Nuit kurde*.

Le problème de la temporalité, de l'agencement des informations contenues dans un récit peut d'ailleurs rentrer dans un domaine d'analyses plus vaste, celui de la motivation des faits communiqués au lecteur. Cette brève comparaison des deux ouvrages de Bloch a pu suggérer, peut-être, que le temps ne fonctionne pas uniquement comme un principe d'organisation du récit, mais aussi en tant que facteur de motivation pour les événements et leur interprétation. Pour résumer cette problématique, rappelons que la référence au temps objectif dans ... *et Compagnie* sert à motiver certains actes des héros par l'évocation de la réalité qui les entoure ; la chronologie linéaire y traduit — comme c'est normal dans un tel type de récit — l'enchaînement causal des événements ; enfin, même les omissions, qui s'accumulent dans la troisième partie, sommaire, seront clarifiées peu à peu grâce à des moyens narratifs variés : souvenirs, lettres, la réapparition de personnages presque oubliés, les dernières conversations. En revanche, malgré la linéarité de l'intrigue et les réflexions qui expliquent des faits non communiqués antérieurement, l'absence du temps objectif (ou sa présence très vague et indirecte) confère au récit de *La Nuit kurde* une indétermination générale, accentuée d'ailleurs par l'éloignement dans l'espace. Cette absence détache l'aventure de Saad de la réalité souvent mesquine de tous les jours ou, si l'on veut, la libère de l'Histoire, et l'élève ainsi à des hauteurs mythiques, où ce récit devient comme l'illustration d'un problème "éternel" : la recherche par l'homme de soi-même, de ses attaches profondes.

Cependant, le caractère motivé d'un récit repose également sur l'individualisation de ses personnages — aspect qui, à son tour, accuse des différences entre ... *et Compagnie* et *La Nuit kurde*. Une différence quantitative saute d'emblée aux yeux : compte non tenu des musulmans et des chrétiens anonymes participant au combat, le nombre des personnages nommés et tant soit peu individualisés est beaucoup plus élevé dans le premier roman que dans le se-

cond.¹⁶ En même temps — et ceci n'est peut-être pas sans rapport avec le nombre des personnages — il nous semble bien difficile de désigner, dans ... *et Compagnie*, un personnage qui en serait le protagoniste incontestable alors que, dans *La Nuit kurde*, ce rôle est rempli par le jeune Saad d'un bout à l'autre du roman. Certes, on serait enclin à considérer Joseph Simler comme le protagoniste de ... *et Compagnie*, car c'est lui qui est mêlé au plus grand nombre d'événements peut-être, mais en fait, l'importance de son rôle varie d'une partie à l'autre. Tout au début, lors de l'achat de la fabrique, Guillaume apparaît plus ou moins comme son égal et c'est encore lui qui tient le devant de la scène dans les chapitres qui relatent le retour des deux frères dans le train. Par la suite, quand il s'agit des problèmes de la fabrication ou du commerce de draps, c'est Hippolyte, chef de la "tribu", qui est au centre d'intérêt, alors que plus tard, quand il est déjà trop âgé et fatigué pour suivre la nouvelle mode et qu'il cède la place à ses fils, il est relégué au second plan. Joseph est certainement le héros principal de la deuxième partie, qui relate surtout son amour pour Hélène; dans la troisième, il tient encore le premier rôle avec ses efforts fructueux pour sauver la fabrique, après quoi il s'efface, l'attention du lecteur étant sollicitée par les membres les plus jeunes de la famille: Justin et Louis.

Cette absence d'un personnage central à travers tout le récit semble pourtant traduire dans ... *et Compagnie* une situation très réelle et typique: l'effort collectif d'une famille juive, du "clan", pour s'établir et se faire accepter dans un milieu d'abord étranger et même hostile. Dans une telle perspective, chacun des membres apparaît à l'intérieur de cette communauté, assez rigide d'ailleurs, plutôt comme le tributaire d'une certaine fonction qui lui est échue lors de la distribution des rôles dans la famille: Hippolyte est le patriarche; Myrtil son conseiller; oncle Wilhelm celui qu'on écoute rarement, mais qui aide les autres avec une timide générosité; Guillaume et Joseph grands travailleurs (avec des différences de caractère); Sarah et Hermine, ces *femmes tirées du gynécée* (277), gardant le foyer, même contre les intrusions chrétiennes; Justin brillant à l'école, mais optant pour l'enrichissement rapide dans la fabrique; Louis, caractère sensible, allant suivre éventuellement sa propre voie, hors du clan. D'un autre côté, le récit, qui s'étend sur une période assez longue dans l'histoire d'une famille, présente également la relève des générations où le rôle d'Hippolyte, mort après l'épreuve de la crise économique, sera repris par ses deux fils, relayés à leur tour par leurs enfants. Tout cela explique probablement pourquoi le "héros principal" de ce roman n'est pas un individu, mais la famille des Simler ou même l'esprit du clan.

¹⁶ Pour le problème de l'identification d'un être fictif en tant que *personnage*, cf., par exemple: S. CHATMAN, *Story and Discourse. Narrative Structure in Fiction and Film* (Ithaca and London, Cornell University Press, 1978), 138—141.

La prédominance de la famille sur ses membres ne signifie pas toutefois que les personnages de ... *et Compagnie* aient des contours effacés, loin de là.¹⁷ Leur participation à l'intrigue — dans les "rôles" brièvement esquissés ci-dessus — est en effet motivée par leurs activités respectives de tous les jours, lesquelles constituent à la fois un aspect important de leur caractère: Hippolyte se comporte effectivement comme un chef de famille infailible qu'on doit craindre et respecter; Sarah, la "Königin Simler" de Buschendorf, révèle par son allure et ses gestes mesurés toute la dignité d'une parfaite maîtresse de la maison; oncle Wilhelm, acceptant sans révolte sa position inférieure dans le clan, parle d'une façon humble et pleine de bonté — pour ne citer que ces quelques exemples. Mais en dehors de leur "rôle" principal, un autre facteur contribue à déterminer le caractère des personnages, notamment les différents rapports qu'ils entretiennent avec leur milieu ou les uns avec les autres. Le réalisme du roman se manifeste avec une netteté particulière dans ce domaine: le lecteur reçoit un riche tableau des relations familiales à travers trois générations, avec la peinture des liens professionnels qui rattachent les Simler à leur entourage; d'abord à leurs employés alsaciens, puis aux ouvriers de Vendevre, à la clientèle ou à d'autres fabricants et commerçants. Les relations amoureuses entre Joseph et Hélène constituent enfin l'un des aspects décisifs de l'intrigue; elles servent, d'une part, à individualiser Joseph par rapport aux autres Simler — Hélène, à son tour, ayant un caractère nuancé —, d'autre part, l'échec de cet amour souligne, et avec le plus de force parmi les épisodes du roman, le pouvoir du clan avec ses vieilles traditions et sa considération exclusive des intérêts de la fabrique. D'ailleurs, au point de vue des relations personnelles, la peinture de Joseph semble être la plus riche, car c'est lui qui, dans des situations diverses, a le plus grand nombre de rapports en dehors de sa famille, ce qui aurait pu créer une certaine ouverture des Simler sur un monde différent de leur monde fermé, tout absorbé par le travail, le devoir.

En revanche, c'est précisément la rupture radicale d'un jeune homme avec l'esprit, la foi de sa tribu qui fait que le personnage de Saad s'élève au-dessus de tous les autres dans *La Nuit kurde*, et que c'est son histoire à lui que le roman raconte, malgré l'importance indéniable de quelques autres personnages. La preuve du rôle central de Saad, c'est qu'il y a très peu de moments dans le récit où il soit tout à fait absent; la plupart du temps, même lorsqu'il se trouve physiquement ailleurs, l'histoire tourne autour de lui. Il est vrai que les événements les plus significatifs concernent à la fois Saad et les autres personnages, comme l'union sexuelle entre le héros et Hélène (mère d'Evanthia), puis la mort de celle-ci provoquée par Saad; le massacre du peuple de Kasir; la protection

¹⁷ A. MONGLOND, qui apprécie beaucoup le roman, est, cependant, d'un autre avis, trouvant que la prédominance de la tribu dans ce récit est telle que les personnages sont relativement peu individualisés. Voir à ce sujet la correspondance de J.-R. BLOCH avec A. MONGLOND, dans le présent fascicule, p. 95.

d'Evanthia par Saad contre son rival Nidham ; le mépris de Saad pour sa femme, Amine, qu'il abandonne ; l'attraction qu'il exerce sur l'enfant Mirzo, qui, de son côté, l'incite au reniement des siens ; son retour à Kasir et la mort qu'il partage avec Evanthia. Ces événements, cependant, peuvent être conçus comme autant d'étapes de la maturation du héros. De plus, les différents personnages semblent exister surtout en fonction de Saad ; même leurs pensées convergent vers lui — comme au cours de la conversation secrètement rivalisante entre mère et fille, éblouies par la beauté de Saad ; comme dans les souvenirs et le rêve d'Evanthia, les réflexions de Mirzo ou les conjectures des membres de la tribu sur les desseins de Saad —, et sans lui, ils perdraient probablement leur importance pour l'histoire. Enfin, l'effacement des lieux réels et du temps extérieur ne font que souligner l'intérêt que le récit porte à Saad, à sa conscience et aux forces motrices secrètes et mystiques de son être. Mais si éminente que soit la figure de Saad dans cette histoire, le héros ne sera pas individualisé — comme le sont les personnages de ... *et Compagnie* — par une peinture réaliste des particularités de son caractère ; il sera tout au plus muni de quelques traits à la fois stéréotypés et exagérés : Saad est jeune, d'une beauté virile sans égale, fort, courageux, fier, exalté par l'amour et par la foi en sa supériorité. C'est également le cas des autres personnages : Evanthia représente pour Saad la beauté idéale, sa mère les voluptés suprêmes du corps, et Mirzo, dans sa pitoyable laideur, le dévouement total. S'éloignant par là des caractères typiques d'un récit réaliste, les personnages de *La Nuit kurde* sont en fait en contraste frappant avec ceux de ... *et Compagnie* et ils se rapprochent plutôt des héros d'un conte ou des héros mythiques, dont le destin exceptionnel est motivé précisément par des qualités extraordinaires.

Il semble bien que ces différences dans la peinture des héros se révèlent d'une façon nette par l'examen de la narration dans les deux romans. En effet, les moyens narratifs utilisés pour présenter les personnages de ... *et Compagnie* ne sont pas moins variés que les caractères eux-mêmes. Quant à l'aspect physique des héros, les détails minutieux n'échappent pas aux observations du narrateur, qui y ajoute quelques remarques suggérant le caractère du personnage décrit : *Serré aux tempes, le crâne d'oiseau filait en arrière, entraînant des oreilles fines, pointues vers le haut. Deux câbles de chair brune en partaient pour aller se perdre sous la cravate. Ils assuraient à cet ensemble un fier rejet en arrière, et empêchaient la tête de Myrtil Simler de prendre jamais les inclinaisons propres aux caractères sans énergie.* (63). À son tour, la psychologie des personnages devient aisément l'objet d'analyses complexes qui, cependant, se font en général à propos d'incidents concrets, pour les motiver, et dans un langage qui est souvent affectif ou même poétique, comme dans cette interprétation d'un regard de Sarah : *Fritz Braun pouvait voir deux yeux qui se posaient sur lui sans crainte. Velours qui sort ravivé de sous le fer chaud, souvenirs lointains, ironie sur le présent, regrets du passé, calme douloureux du coeur. Une science certaine,*

une ignorance profonde, connaissance exacte de ses limites, vaillance en deçà, résignation au delà. [...] (73).

Néanmoins, les résumés par l'intermédiaire des jugements du narrateur laissent plus fréquemment la place à des scènes "dramatiques", où les personnages, se trouvant dans un milieu réel, agissent, parlent, pensent directement devant nous, de sorte que, dans nos efforts pour reconstruire leur caractère, nous devons recourir aux seuls signes de comportement (y compris le comportement verbal), comme cela se fait au théâtre. En fin de compte, c'est dans ces scènes que se révèlent le mieux, et de la manière la plus directe, les traits individuels constants des personnages, ainsi que leurs dispositions momentanées, motivées par une situation particulière. Dans la scène, par exemple, entre Joseph — qui revient tard avec Justin de chez Hélène — et la famille paralysée par l'attente, les tensions et le soulagement se traduisent par des réactions affectives très violentes, à la fois dans les actes et dans les paroles des personnages, mais en accord avec les caractères qui se dessinent progressivement depuis le début : Hippolyte est hors de lui, comme d'habitude, alors que, en montrant sa colère, Sarah — qui sait maîtriser normalement ses émotions — se comporte d'une façon inattendue, ce qui s'explique pourtant par cette situation insupportable et sera parfaitement compréhensible pour le lecteur. Là non plus, la complexité de la présentation ne fait pas défaut : les sentiments de Joseph sont difficiles à démêler, comme cela arrive dans la vie : impatience, colère, insolence, pitié ... En même temps, cette complexité augmente au fur et à mesure que les personnages se révèlent à nous : il suffit d'observer les attitudes d'Hélène, différentes à chaque visite de Joseph ; les pensées de celui-ci évoquant la jeune fille ; ou encore l'évolution du caractère d'Hippolyte, qui devient beaucoup plus humain par sa faiblesse vers la fin de sa vie et qui aura droit à notre compassion au moment où il fera ses derniers vœux, avant de mourir. Les paroles sont en effet l'un des moyens les plus efficaces de la caractérisation des personnages ou de certains groupes sociaux dans ce récit. Souvent les dialogues chargés d'émotions vont jusqu'à reproduire les particularités phonétiques de la parole, comme l'abondance des consonnes désonorisées dans l'alsacien : "*Mon cher monsieur, che fous souhaite le ponchour.*" (25) ; la prononciation et la grammaire négligées des gens simples de Vendœuvre : — *Y r'tournez pas, M'sieur Simler ; 'z' en avez assez fait. — Z'y pouvez plus rin.* (248) ; ou le vocabulaire yiddish et même des tournures particulières à un personnage, comme l'interjection *Ran!* de Myrtil. Mais le choix même des termes peut avoir une densité de signification : le seul mot *Les sauvages!* (177) par lequel M. Le Pleyrier désigne les Simler le jour de leur jeûne annuel exprime bien l'opinion peu favorable et l'incompréhension de cet homme devant un tel rite archaïque.

Dans ce domaine encore, *La Nuit kurde* se révèle assez différente du premier roman. D'abord, la proportion des scènes dramatiques dialoguées y est nettement moins élevée, et ces scènes ne produisent pas le même effet que celles de

... et *Compagnie*, qui donnent l'illusion parfaite de la réalité. Dans *La Nuit kurde*, même si l'on trouve parfois des cas de prononciation individuelle, comme *vvaleureux* ou *mmalin* (134) et un vocabulaire coloré de quelques termes exotiques (*beg, aga, raya, khandjar*), les paroles souvent affectives des héros servent moins à leur conférer des traits individuels qu'à créer l'ambiance nécessaire pour la présentation des événements, par exemple, au cours du combat. Quant au dialogue entre le soufi et les deux jeunes hommes, Saad et Mirzo, il est également loin des conversations naturelles des Simler et revêt plutôt le caractère d'un monologue dispensant un enseignement mystique sur les origines de l'homme, de ses liens avec diverses espèces d'animaux — une imagerie dont les racines plongent dans un mysticisme oriental qui pénètre tout le roman.

Si le dialogue n'a pas ici une fonction aussi importante que dans ... et *Compagnie*, c'est que le récit utilise souvent d'autres moyens narratifs, destinés à montrer, au lieu de types de caractère déterminés par des facteurs complexes, certains aspects de l'homme qui relèvent surtout de la psychologie de l'inconscient, du domaine secret des instincts profonds.¹⁸ Ainsi, dans un grand nombre de passages, le lecteur peut avoir accès non seulement aux pensées, mais aussi aux désirs inconscients des personnages, et cela grâce à plusieurs formes narratives fondamentales; tantôt par l'intermédiaire du narrateur, qui résume dans son propre langage (à la troisième personne) ce qui se déroule dans la vie intérieure d'un héros: [Saad] *serait d'ailleurs en peine de démêler si c'est l'impatience, ou un autre sentiment, qui lui fait bourdonner les oreilles et battre le coeur.* (28), tantôt par des monologues à la première personne où le lecteur est confronté directement avec la conscience du personnage: *Alors, que s'est-il passé? J'aimais ma vie et je ne l'aime plus. Me serais-je retourné? Depuis quand? Depuis quand?* (169).¹⁹ D'une façon significative, la répartition de ces deux grands types de moyens n'est pas sans rapport avec les différences de facture dans les deux "livres". Dans *Livre terrestre*, où prédominent les événements extérieurs, le narrateur a souvent recours à ses propres remarques ou analyses, pour décrire, par exemple, les traits contradictoires de la personnalité de Saad (34—35) ou les émotions bouleversantes que suscite en lui son expérience avec Hélène, tandis que, dans *Livre spirituel*, qui dépeint plutôt la transformation de Saad, le monologue a déjà une importance accrue: il se poursuit, par exemple, sur plusieurs pages lorsque Saad, roulé dans les herbes des Hauts Lieux, essaie de se remémorer le combat, Evanthia ou le nom de la jeune fille qui devient Vançai dans son souvenir (197—201). C'est bientôt après ce monologue que le narrateur, cherchant à rendre le plus fidèlement possible tous les aspects du

¹⁸ Il existe une étude psychanalytique de *La Nuit kurde*, rédigée par Mme J. ME-CHALI-BESSIAS, dont le texte intégral est cité par J. ALBERTINI, *op. cit.*, 63—69.

¹⁹ Les passages rédigés au style indirect libre (cf. l'exemple cité à propos des problèmes du temps subjectif, *supra*, 30) constituent une forme intermédiaire entre l'analyse par le narrateur et le monologue du personnage. Voir à ce sujet, par exemple: G. GÉNÉTTE, *Figures III* (Paris, Seuil, 1972), 190—194.

psychisme du héros, expérimente un procédé narratif — et typographique — fort original : à propos d'un dialogue entre Saad et Mirzo, il reproduit dans trois colonnes parallèles les paroles, les pensées et les rêves inconscients des interlocuteurs (208—215), comme pour démontrer par là que les paroles sont insuffisantes pour la connaissance profonde de l'autre, voire de soi-même.²⁰ — Rappelons cependant que ce procédé se trouve en germe dans ... *et Compagnie*, où le personnage de Fritz Braun, contremaître des Établissements Simler, se dédouble en quelque sorte à un moment donné : en bon diplomate, il assure Sarah de sa fidélité à la fabrique, alors que *le Braun intérieur* (74) n'est pas sûr de vouloir quitter l'Alsace avec les Simler.

Le dernier exemple de *La Nuit kurde*, qui met en relief non seulement ce qui est raconté, mais aussi l'acte de narration lui-même, nous conduit au problème du narrateur et de son attitude vis-à-vis du récit. À cet égard, la composition, le traitement du temps et la caractérisation des personnages ont dû suggérer déjà certaines différences entre les deux romans, différences qu'on pourrait résumer en ceci : le narrateur anonyme et impersonnel de ... *et Compagnie* tâche de présenter son histoire à la manière d'un chroniqueur objectif qui, au lieu de se mettre au premier plan, emploie des procédés narratifs qui attirent l'attention du lecteur sur les événements et les personnages mêmes ; dans *La Nuit kurde*, en revanche, le problème de l'acte de la narration, de la situation narrative revêt une plus grande importance, l'objectivité du chroniqueur laissant souvent la place à la subjectivité des personnages ou du narrateur. Pour terminer cette brève étude, il convient d'examiner de plus près ces différences de ton entre les deux récits.

Dans ... *et Compagnie*, comme il se doit pour un chroniqueur fidèle, le narrateur jette un regard à la fois perspicace et objectif sur l'ascension des Simler, qu'il réussit à montrer par conséquent dans sa complexité individuelle et sociale, et cela sur un ton détaché qui concourt également à l'authenticité de son récit.²¹ La complexité du tableau n'est d'ailleurs pas la conséquence de longues explications de la part du narrateur, lequel, en chroniqueur anonyme, tend au contraire à s'effacer afin que l'histoire puisse parler toute seule et donner une image d'autant plus vivante de la vie d'une famille juive à une époque déterminée. Dans ce type de récit, il semble même y avoir d'emblée une "complicité", un "accord tacite" entre le narrateur qui se met en position de retrait et son lecteur qu'il confrontera directement avec l'action. D'une part, comme l'intri-

²⁰ Voici un exemple pour l'écart : paroles (de Saad à Mirzo) : *Que disent-ils en bas?* ; pensées : *Il est là, une bête à la curée, venu pour se rassasier de mon malheur. Ce n'est pas vrai, il m'aime. Je ne sais pas pourquoi.* ; rêves : *Pourquoi avez-vous les yeux bleus? On dit que les yeux bleus chez une femme sont signe de faiblesse... Vous n'êtes pas faible?* (208).

²¹ Cf. également l'opinion de R. ROLLAND : "Le plus terrible, c'est votre façon de juger et de peindre les Français (à part Hélène, qui est idéalisée). Vous les regardez toujours du dehors, avec des yeux d'étranger. Cela m'avait déjà frappé dans votre Lévy. Vous êtes plus loin de la mentalité d'un homme de l'Ouest français que de celle d'un Chinois ou d'un nègre" (lettre de R. ROLLAND à J.-R. BLOCH du 11 mars 1914, citée à la note 5.)

gue et les caractères constituent le foyer d'intérêt de la narration — ce dont témoigne l'abondance des scènes —, ce récit présuppose évidemment un certain nombre de connaissances historiques, économiques, sociales ou encore psychologiques chez le lecteur, que le narrateur ne doit pas souvent évoquer d'une manière explicite, mais auxquelles il suffit de faire allusion par les réactions des personnages. D'autre part, cette mise en valeur de l'action confère au roman un dynamisme qui fait voir les personnages sous divers aspects et incite le lecteur à formuler son propre avis sur leurs actes et leur conduite. Si le narrateur, qui préfère montrer ses personnages en action, évite en général de formuler sur eux des jugements tout faits, il leur emprunte néanmoins plus d'une fois leurs opinions pour montrer comment ils apparaissent aux yeux des autres. Cette technique, que l'on pourrait rapprocher de celle des "points de vue multiples",²² permet effectivement au narrateur de ... *et Compagnie* d'offrir au lecteur des images à la fois nuancées et, dans la mesure du possible, objectives, sans que lui-même doive renoncer à son statut de chroniqueur impartial. Le rôle des points de vue augmente d'ailleurs à mesure que le récit avance, car les opinions personnelles — communiquées surtout par des moyens narratifs particuliers comme des lettres ou des discussions — jettent souvent une lumière toute nouvelle sur les personnages ou sur un état de choses et montrent par là le degré de détachement avec lequel le narrateur considère et présente son histoire. C'est ainsi que des jugements tout à fait contraires peuvent être juxtaposés sans nuire pour autant à la vraisemblance du récit, qui gagne plutôt à l'exploitation de tels procédés. Dans le cas de Justin, par exemple, les éloges du proviseur contrastent avec les griefs qu'un ouvrier renvoyé de la fabrique exprimera plus tard dans une lettre; l'attitude changeante des Simler envers leurs employés, comme envers le travail et la richesse, est éclairée tour à tour par la lettre du même ouvrier, les paroles ou les pensées de Guillaume — qui ne comprend pas le mécontentement des employés²³ —, enfin par le discours si lucide de Ben, expliquant à Louis la dégradation des Simler, leur déshumanisation due à l'argent, ce discours étant celui d'un observateur et impliquant une distance et une expérience que ne pourraient avoir ni l'ouvrier ni Guillaume.

Le détachement du narrateur, son aspiration à l'objectivité ne signifient pourtant pas indifférence ou sécheresse; au contraire, ses opinions ou ses émotions plus ou moins cachées se manifestent de temps en temps pour ajouter une note personnelle au récit du chroniqueur. Ainsi quand, à propos de la visite des Simler chez Hélène, le narrateur aborde un de ses thèmes principaux, le contraste entre les Juifs et le milieu chrétien français, il prend lui-même la parole et, au lieu de présenter la visite dans une scène, il fait un petit "ex-

²² G. GENETTE, par exemple, parle de "focalisation variable" (*op. cit.*, 211).

²³ Ce passage est rédigé au style indirect libre, procédé rare dans ... *et Compagnie* (384—387).

posé” sur les traditions différentes des deux groupes ethniques. Par cette technique plutôt exceptionnelle dans ce récit, non seulement il souligne l’importance de ce thème, mais il laisse entrevoir l’ambivalence de ses propres opinions devant les lois du “clan”, dont les membres sont certes *doués de sobriété, d’endurance, de subtilité, de passion et d’une force assez fruste* (277), mais *qui avaient, de toute antiquité, subordonné la femme dans son obscurité de pondeuse d’enfants et de servante orientale (ibid.)*. Il arrive même que les commentaires du narrateur tournent à l’ironie, comme dans cette peinture métaphorique du “débarquement” des Simler (sauf Hippolyte et Myrtil) chez les Le Pleynier: *Bien que décapitée de ses deux vaisseaux de ligne et précédée d’un pilote radieux, l’escadre des Simler fit donc, en rade ennemie, une entrée pleine de circonspection et de froideur, batteries masquées, mais canons chargés.* (276). Cependant, le ton en général objectif, assaisonné de temps à autre de remarques ironiques n’exclut pas le lyrisme à propos de certains thèmes qui se prêtent bien à l’affectivité, à la poésie du style. Ainsi trouve-t-on, dans ce roman “réaliste”, quelques descriptions de paysages — celles d’une vallée au crépuscule (45—46) et du domaine de Passe-Lourdin (259—261) —, ou encore la transposition littéraire de la sonate Waldstein jouée par Hélène (269), où le langage dépasse de loin l’écriture neutre et, avec son mélange du pittoresque et de l’abstrait soulevant de fortes émotions, annonce déjà un aspect caractéristique de *La Nuit kurde*.

En effet, dans ce dernier roman, la présence d’une histoire qui forme, pour ainsi dire, le matériel objectif du récit n’empêche pas la subjectivité de la narration de jouer un rôle beaucoup plus considérable que dans ... *et Compagnie*. Dans *La Nuit kurde*, la subjectivité est elle-même un phénomène double: elle implique à la fois celle de la conscience du protagoniste et celle du narrateur commentant l’histoire ou sa propre activité narrative. Les problèmes du récit examinés plus haut — notamment la représentation du temps et des personnages — ont suggéré l’idée que la conscience de Saad, la transformation de cette conscience ont une importance primordiale dans la composition du roman et que la prédominance grandissante du temps subjectif ou des événements intérieurs ne fait que souligner le côté subjectif du récit, l’expérience individuelle du héros. De plus, cette expérience individuelle, afin d’être authentique, est souvent montrée de l’intérieur — du point de vue de Saad, si l’on veut — grâce à des monologues traduisant des réflexions conscientes ou, sous une forme moins cohérente, des mouvements inconscients chez le héros (cf. *supra*, 37). A cause du rôle central de Saad, on serait peut-être enclin à considérer le récit comme construit entièrement de son point de vue, mais cela n’est vrai qu’en partie, car, bien que le narrateur se retire dans les passages qui exposent la conscience de Saad, sa présence se fait sentir d’autant plus vigoureusement ailleurs, grâce à des procédés narratifs dont

quelques-uns sont absents de ... *et Compagnie*, où il semble y avoir plutôt un certain équilibre entre les "présences" et les "absences" du narrateur.

Dès le début, il apparaît que le langage employé par le narrateur de *La Nuit kurde* se fait valoir grâce à sa solennité, conforme au caractère exceptionnel de l'histoire racontée. Le récit des événements est complété en fait par des commentaires d'une valeur générale et d'un ton souvent philosophique ou religieux concernant l'homme, la vie, la jeunesse, l'amitié ou l'amour; ainsi dans un commentaire métaphorique sur la destinée de tout homme: ... *Toute destinée a deux versants et n'a que ces deux-là. L'individu peut mettre soixante ans à gravir l'un et quelques semaines à redescendre l'autre. Il peut atteindre au faite en trois enjambées et passer le reste de ses jours à suivre lentement la pente qui le ramène au néant.* (240). Ailleurs, comme ici, le langage du narrateur garde ce caractère élevé, dû à des artifices de style, comme l'emploi d'un riche vocabulaire dans les descriptions, l'utilisation presque exclusive du présent au lieu du passé simple habituel de la narration,²⁴ la fréquence de structures syntaxiques affectives (questions, exclamations, apostrophes: *O Saad!*) ou de constructions répétées qui constituent des points de démarcation dans ce texte en prose rappelant les strophes à structures parallèles; ainsi l'expression *tel était Saad* répétée quatre fois (34—35) ou l'exclamation *Roses d'Anatolie ...!* (155, 156, 159, 161).²⁵ Tout cela fait que ce texte plein d'éléments lyriques et reflétant le rapport affectif qu'a le narrateur envers son sujet devient une sorte de poème en prose qui met en valeur le rite mystérieux de cette histoire orientale.

Cependant, ce récit met au jour également un certain rite de la narration elle-même, aspect qui reste caché dans la "chronique" plus objective de la vie des Simler. Il arrive plusieurs fois que le narrateur de *La Nuit kurde* arrête le cours de l'histoire pour méditer sur les difficultés de la tâche qu'il a entreprise et sur les artifices qui l'aident à *maintenir l'ordre* (61) — pour lui emprunter cette expression — dans un récit aussi compliqué: *comment le conteur arrivera-t-il au bout de sa tâche, s'il n'abandonne, pour un instant, l'ordre habituel du récit et ne recourt aux artifices dont usent les musiciens?* (206)²⁶ Dans le même but d'éclaircir les points obscurs, le narrateur fait souvent appel à la mémoire du lecteur: *Vous vous rappelez qu'elle n'avait pas saisi toutes les*

²⁴ Cf. pourtant l'emploi du passé simple dans le récit osé de l'union sexuelle entre Saad et Hélène, par lequel s'établit une certaine distance qui rappelle éventuellement les règles classiques de la bienséance.

²⁵ Pour le problème des traits de démarcation linguistiques dans les textes littéraires, voir: S. KISS, *Demarkációs jegyek az irodalmi műben* (= Traits de démarcation dans les oeuvres littéraires) (in *Általános Nyelvészeti Tanulmányok XI*, Budapest, 1976, 223—238). De façon intéressante, une pareille construction apparaît déjà dans ... *et Compagnie*, où — lors de la description de la vallée au crépuscule (45—46) — une dizaine de phrases commencent par l'une des expressions (*C'est*) *en vain (que)* et *Inutilement*.

²⁶ L'analogie entre la construction du roman et celle d'une oeuvre musicale s'impose effectivement. Voir à ce sujet V. BRETT, *op. cit.*, 116.

paroles des hommes. (151) ou aux expériences que celui-ci pouvait avoir antérieurement: *Le semblable ne vous est-il jamais advenu? Reportez-vous à votre enfance*. (81)²⁷, et dans son humilité, il invoque régulièrement Dieu: *Une fois et plusieurs fois prions Dieu que sa miséricorde soit sur ceux qui nous écoutent*. (61, 99, 156, 189). Ces tournures, parfois répétées mot pour mot, rappellent effectivement une situation narrative archaïque, primitive, où le conteur se trouvant dans la communauté de ses auditeurs et pouvant les interpeller à tout moment entretenait encore un rapport direct et personnel avec son public.

C'est donc ce rapport direct et personnel du narrateur à la fois avec son récit et son public qui confère à *La Nuit kurde* un ton subjectif, fortement teinté d'émotions. Mais d'où vient que ce narrateur soit à ce point impliqué dans la narration de l'histoire? En effet, la réponse nous est donnée dans *Marche militaire*, où le narrateur — conteur impersonnel jusque-là — se révèle comme étant un membre de la tribu de Saad et de Mirzo morts depuis longtemps, et dont il essaie de ressusciter le souvenir en nous racontant leur aventure. On comprend mieux à ce moment-là la fonction presque vitale de la narration et toutes les angoisses, tous les efforts du narrateur pour nous communiquer l'histoire d'une manière aussi exacte que possible et pour nous faire accepter les passions, l'exaltation à peine concevables de ses amis. Car c'est grâce à ce récit très profondément vécu par le narrateur même que celui-ci restera fidèle à ses amis disparus et au souvenir de sa propre jeunesse.²⁸

Toutefois, ce problème de la fidélité aux passions bouleversantes et nobles de la jeunesse n'est pas exclusivement celui du narrateur mais aussi celui de l'auteur même, qui nous parle "directement" dans *Prélude* et dans *Adieu à l'Asie*, deux brefs chapitres d'un lyrisme poétique encadrant le récit. Ces morceaux autonomes sont en effet destinés à nous préparer à saisir par l'imagination l'univers fictif, et pour nous extraordinaire, qui nous sera présenté par le narrateur et, à la fin, à nous rappeler à la réalité, même si elle nous réserve une *tâche amère* (317) après l'enchantement de ce conte sur la jeunesse disparue. Le ton tout à fait personnel de ces écrits — suscité en l'auteur

²⁷ Déjà ... et *Compagnie* contient quelques exemples éparés de ce genre: *Quand vous avez appris à démonter et à remonter la culasse d'une pièce d'artillerie, [...] vous en savez assez pour que le champ de tir ne vous révèle plus grand'chose. Il n'était pas autrement des Simler*. (317). Cf. aussi ce commentaire d'une valeur générale et teinté d'ironie: *Que ceux qui pensent que Joseph n'avait qu'à répondre: "j'épouserai mademoiselle Le Pleynier et je ne me séparerai pas de vous", lèvent la tête, regardent autour d'eux, au sein de la République Une et Indivisible, et disent s'il n'y a pas plus de choses hors du Code que dans le texte de la loi*. (292).

²⁸ Pour les différences dans le statut du narrateur impersonnel et du narrateur-personnage, cf. entre autres: F. K. STANZEL, *Theorie des Erzählens* (Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1979), 108—147.

par l'expérience concrète et exaltante des odeurs de juillet²⁹ —, les descriptions poétiques, comme celle de la *cathédrale des odeurs* (9—11), les souvenirs de lectures déterminantes montrant les fortes passions et la grandeur de l'Orient, sont autant d'éléments subjectifs qui assurent la transition vers l'atmosphère du monde mythique de Saad. C'est donc par ces confessions personnelles que l'histoire fictive et les desseins du narrateur se complètent et se justifient entièrement, en servant de support poétique à l'expression des instincts profonds de l'écrivain.

Dans ce qui précède, nous nous sommes efforcée de passer en revue certains procédés narratifs caractéristiques des deux romans les plus célèbres de Jean-Richard Bloch. Nous espérons avoir pu montrer par là les différences essentielles dans la forme de ces romans, qui représentent donc deux types de récit: l'un étant une oeuvre réaliste, une chronique objective d'un destin probablement assez typique au moment où un dixième de la population d'Alsace quitta le pays pour se réinstaller en France; l'autre devenant par contre — grâce à sa poésie et son intrigue détachée des circonstances historiques concrètes — un récit franchement mythique. Cependant, même au terme d'une analyse plus détaillée des formes narratives, on pourrait continuer à s'interroger sur l'écart surprenant ou, au contraire, sur les liens éventuels entre ces deux ouvrages. Nous avons constaté en effet que, malgré leurs différences très nettes, le récit de ... *et Compagnie* contient des éléments lyriques qui annoncent la poésie de *La Nuit kurde*, de sorte qu'il existe une certaine continuité entre les deux romans. Mais pour saisir tous les aspects de cette continuité, il faudrait découvrir encore des liens plus profonds sur le plan du contenu des deux ouvrages. Dans le cadre restreint de cet article, nous ne saurions entreprendre une pareille tâche; nous voudrions rappeler seulement — comme l'a fait Jean Arbertini dans son analyse de *La Nuit kurde*³⁰ — qu'il existe, dans un sens large, une relation thématique entre les deux récits, notamment l'intérêt que l'auteur porte au problème des groupes ethniques différents et son désir de voir disparaître les frontières rigides qui les séparent. ... *et Compagnie* et *La Nuit kurde* représentent ainsi deux réalisations esthétiques de ces thèmes, fondamentaux pour Jean-Richard Bloch.

²⁹ Suscité également, semble-t-il, par une dépêche dans l'*Avenir de la Vienne* sur l'attaque d'un village grec d'Anatolie par une tribu kurde. Cf. J. ALBERTINI, *op. cit.*, 60 et V. BRETT, *op. cit.*, 115.

³⁰ *Op. cit.*, 72.

Correspondance

(1913—1920)

de

Jean-Richard BLOCH

et

André MONGLOND

*(publiée et présentée par
Tivadar GORILOVICS)*

Abréviations

BN: Bibliothèque Nationale

Commémoration: André MONGLOND, *Commémoration du Cinquantenaire de l'Institut Français de Florence, 1908—1959*, Grenoble, 1963. Texte recueilli dans *Pèlerinages romantiques*, Librairie José Corti, 1968, p. 27—40.

Corr.: Correspondance de Jean-Richard BLOCH, conservée à la Bibliothèque Nationale (voir *Sources manuscrites*, p. 49).

Les noms suivants seront ou pourront être désignés par leurs initiales :

J. R. B. : Jean-Richard Bloch

R. M. G. : Roger Martin du Gard

R. R. : Romain Rolland

Note sur la correspondance et l'apparat critique

Cette correspondance qui s'étend sur 26 ans (1913—1939) forme un ensemble que, même en renonçant à toute annotation du texte, il ne pouvait s'agir d'éditer ici dans sa totalité. Aussi me suis-je proposé d'en publier une partie seulement, celle qui embrasse les années 1913—1920, mais de façon à rassembler sur cette période, principalement pour J. R. B., divers renseignements biographiques ou autres, susceptibles d'en éclairer les différents aspects. L'échange commence en novembre 1913 et les premiers messages, tous de J. R. B., datent de l'année académique 1913—1914 qui voit les deux hommes enseigner ensemble à l'Institut français de Florence. Ce séjour florentin de l'écrivain étant assez mal connu, il m'a paru utile de lui consacrer une notice de caractère essentiellement biographique (voir p. 51—62), laquelle du reste ne prétend en aucune manière à épuiser le sujet. Sans doute cette notice (comme la correspondance elle-même) contient-elle nombre d'éléments qui pourraient entrer dans une future biographie d'André Monglond, mais je suis bien obligé de reconnaître que, sous ce rapport, les lacunes sont importantes. Comblar ces lacunes aurait nécessité des recherches que, faute de temps, il ne m'a pas été donné d'entreprendre, ce que je regrette d'autant plus que ma présentation devient de ce fait forcément boiteuse. J'invite en tout état de cause les lecteurs désireux de se faire une idée plus précise, plus nuancée de la personnalité comme de l'oeuvre de Monglond à lire l'article substantiel et profondément empathique de Paul Viallaneix (*L'érudition joyeuse d'André Monglond*, dans *Critique*, nov. 1971, p. 933—950), cet article étant la meilleure introduction que l'on puisse leur recommander au seuil de cette correspondance.

Cette présentation de la correspondance Bloch-Monglond souffrira encore d'autres imperfections, dont celle que je dois aborder maintenant n'est pas la moindre. Jean Albertini (voir ci-dessus, p. 5—6) rappelle fort judicieusement que "J. R. B. tenait beaucoup, si l'on venait à publier ses lettres, à ce qu'elles ne le soient pas sans «celles qui les [avaient] provoquées ou y [avaient] répondu. Une correspondance est une conversation: il est inadmissible qu'on joue, en

la lisant, aux propos interrompus»". Or, c'est sur ce point précisément que, pour des raisons de pures contingences, je n'ai pu respecter d'une manière absolue ce principe: j'ai dû me résigner à publier les lettres d'André Monglond avec des coupures. C'est que, à la différence de la correspondance de J. R. B. dont je possède, grâce à l'obligeance de M. Viallaneix, la photocopie, je ne dispose, pour celle de Monglond, que de ce que j'ai été en mesure de copier moi-même à la Bibliothèque Nationale, dans une espèce de course contre la montre qui m'interdisait de m'attarder longuement à toutes les difficultés de déchiffrement que me réservait une écriture avec laquelle je n'avais pas eu le temps de me familiariser suffisamment. La commande d'un microfilm aurait fait l'affaire, mais ce moyen-là (pourquoi le taire ?) n'a pas été à ma portée. J'espère néanmoins que ce recours forcé à des coupures n'empêchera pas nos lecteurs d'apprécier à sa juste valeur la part qui revient à André Monglond dans la "conversation".

*

* *

Sur la correspondance et sa présentation, y compris l'apparat critique qui l'accompagne, voici quelques remarques et renseignements préliminaires.

Écriture. J. R. B. avait une belle écriture, aussi sa correspondance ne pose guère de problèmes de déchiffrement, à la différence de celle d'André Monglond dont la plume nerveuse exige, de la part du lecteur, un véritable entraînement, d'où des difficultés que nous n'avons pas toujours su résoudre. Chez J. R. B., à de rares exceptions près (mais elles sont parfois de taille, comme par exemple dans le cas de la lettre n° XIX), on trouve relativement peu de ratures, de surcharges et d'additions; chez Monglond, elles sont exceptionnelles.

Orthographe. D'une façon générale, elle est très correcte chez les deux correspondants, même si celle de J. R. B. est parfois chancelante. Il ne s'agissait pas, bien entendu, de transcrire ces textes d'une manière trop rigoureuse ou pédante, puisque nous avons affaire à des lettres écrites au courant de la plume, où certaines négligences sont communément admises. Ainsi, nous en avons écarté exprès celles qui appartiennent à l'une des catégories suivantes:

1) Omission du trait d'union

a) dans des formes verbales (comme *saviez-vous*, *saluez-la*, etc.);

b) dans des mots composés (comme *plate-forme*) ou des noms de lieux (comme *Magnac—Laval*);

c) les pronoms personnels (comme *eux-mêmes*);

d) avec l'adverbe *ci* et *là* (comme *cette heure-là*).

2) Omission de l'accent aigu ou de l'apostrophe, du reste très rare.

Cela dit, nous avons relevé tous les écarts, toutes les fautes qui mettent en relief dans la pratique courante, peu ou non contrôlée, les points “sensibles” de l’orthographe française. Telle faute récurrente ne s’explique par exemple que par rapport au *parler* du scripteur: c’est le cas, notamment, de J. R. B. lorsqu’il dote d’un accent circonflexe des mots comme *bailler*, dans “Vous me la *bâillez* belle . . .” (n° III), ou *navré* comme dans “Votre lettre m’a *nâvré*” (n° XXIX). On pense à sa lettre du 15 avril 1915 où il brosse pour sa femme le portrait d’un de ses “collègues” de la 28^e, avec qui il fait “popote” chez “une vieille popotière” et qui lui inspire une “sympathie obscure” dont il ne comprend les raisons profondes qu’ “en apprenant qu’il est, lui aussi, *lôrrain*, de Baccarat”.

Ponctuation. Les négligences sont rares, il s’agit plutôt d’inadvertances. Chez les deux correspondants, la ponctuation est le plus souvent soignée.

Annotation, apparat critique.

Les chiffres arabes renvoient aux notes et commentaires réunis en fin de volume. Chaque pièce de la correspondance est désignée par un chiffre romain. Les chiffres romains à astérisque renvoient également aux notes en fin de volume où, sous les chiffres respectifs, on trouvera, s’il y a lieu, la reproduction de l’adresse, des indications de dates par cachets postaux, etc.

Pour l’apparat critique, nous avons adopté, pour les cas les plus courants dans la transcription du texte, un code dont voici les clés:

P: Mot(s) raturé(s) précédant le mot auquel renvoie la note.

PR: Première rédaction d’un texte modifié.

R: Mot(s) rajouté(s) au-dessus (parfois au-dessous) de la ligne.

Rm: Mot(s) rajouté(s) en marge.

*S*¹: Mot(s) raturé(s) en cas de surcharge.

*S*²: Le mot auquel renvoie la note a été écrit sur un autre mot qu’il recouvre, du moins partiellement. Chaque fois que le mot original peut être déchiffré, il est reproduit en note, mais nous avons renoncé à reproduire de tels cas sous tous leurs aspects, en indiquant par exemple la manière dont *étincellement* (n° XXXV, note *m*) devient *étincellante* (*sic*).

[... ?]: Mot(s) que nous n’avons pu déchiffrer.

Citations et références.

Dans les notes et commentaires, on trouvera de nombreuses citations tirées de correspondances publiées ou inédites. Excepté les cas où la référence est immédiatement fournie, le lecteur est prié de se reporter p. 49 où il trouvera regroupées les éditions de correspondances et les sources manuscrites que nous avons utilisées dans notre travail.

Correspondants de J. R. B. et personnes citées dans la correspondance Bloch—Monglond.

Lorsque ceux qui rentrent dans ces deux catégories sont des écrivains ou des artistes, même peu connus de nos jours, nous avons délibérément renoncé à leur consacrer des notes biographiques et bibliographiques. Un traitement particulier est réservé par contre à ceux qui appartenaient au milieu universitaire de l'Institut français de Florence: ils font l'objet d'un petit index (voir p. 117—118) où on trouvera de brèves notices les concernant. Cela nous a dispensé en outre de leur consacrer des notes dans la notice sur *Le séjour florentin de J. R. B.*

Correspondances publiées

Correspondance entre Roger Martin du Gard et Jean-Richard Bloch (1909—1946), *Europe*, n^{os} 413—432.

Pour la période qui nous intéresse, les références renvoient aux numéros suivants :

11 août 1909—24 novembre 1911 (sept. 1963, p. 3—38)

26 novembre 1911—28 décembre 1913 (oct. 1963, p. 47—79)

4 janvier 1914—10 mars 1923 (nov.—déc. 1963, p. 83—118)

Deux hommes se rencontrent — Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (1910—1918), *Cahiers Romain Rolland*, n^o 15, Albin Michel, 1964.

Lettres de Jean-Richard Bloch (1914—1918), *Europe*, n^{os} 135/136—142/143. Publication interrompue contenant des lettres de J. R. B. à sa femme et des extraits d'un Cahier de Notes de l'écrivain, avec de nombreuses coupures. Nos références renvoient aux numéros suivants :

14 août 1914—10 mai 1915 (mars-avril 1957, p. 178—198)

12 mai 1915—2 septembre 1915 (mai 1957, p. 105—129)

3 septembre 1915—4 novembre 1915 (juin 1957, p. 102—132)

5 novembre 1915—15 février 1916 (juillet-août 1957, p. 177—198)

15 février 1916—19 avril 1916 (sept. 1957, p. 118—149)

20 avril 1916—6 juillet 1916 (oct.—nov. 1957, p. 297—320)

Sources manuscrites

Le Fonds J. R. B. de la Bibliothèque Nationale possède en ce moment 50 volumes de correspondance dont voici ceux auxquels nous nous référons (dans l'ordre alphabétique des correspondants) :

- ALAZARD, Jean — t. I, ff. 240—241
 ALBERT, Charles — t. I, ff. 244—270
Lettres à sa femme — t. II, 1908—1915
 — t. III, 1916—1917.
 COPEAU, Jacques — t. XV, ff. 1—61
 CRÉMIEUX, Benjamin — t. XV, ff. 364—478
 JOUVE, Pierre Jean — t. XXV
 LUCHAIRE, Julien — t. XXIX, ff. 100—134
 MONGLOND, André — t. XXXV, ff. 1—68
 MUSSOLINI, Benito — t. XXXV, ff. 248—251
 THIESSON, Gaston — t. XLV, ff. 1—333
Lettres de J. R. B. à G. Thiesson, 1909—1919, ff. 1—247

On conserve également à la BN, au nombre de dix, les *Cahiers* de J. R. B. dont deux sont cités dans la présente publication :

Cahier N° 1 Florence — 1913—1914, “Copie par la Demoiselle de mon Cahier N° 1”.

Cahier N° 5 (janvier—novembre 1916), “Copie par la Demoiselle . . .”.

Le séjour florentin de Jean-Richard Bloch¹

C'est peu après la parution, aux éditions de la N. R. F., de Lévy, *Premier livre de contes* (mars 1912), que J. R. B., toujours prêt à changer de climat et fervent propagateur, depuis longtemps, des voyages à l'étranger, en vient à l'idée de poser sa candidature, au Ministère de l'Éducation nationale, à une bourse près l'Institut français de Florence où il aurait pour tâche d'établir, à partir de recherches dans les bibliothèques de la ville, un "grand répertoire bibliographique des relations intellectuelles franco-italiennes", tout en donnant parallèlement deux ou trois heures de cours hebdomadaires aux élèves de l'Institut.² Pourquoi l'Italie, pourquoi Florence ? Le pays lui-même l'attire à la fois par sa "jeunesse", le dynamisme de son évolution sociale, politique et intellectuelle en ce début du siècle³ et par tout ce qu'il représente de grand, de durable, de prestigieux dans le passé de la culture européenne. Si l'écrivain ou le directeur de revue s'intéresse aux tendances et aspirations nouvelles de la littérature italienne contemporaine, le militant socialiste veut observer sur place ce qu'il appellera plus tard "le spectacle d'une société d'hommes et de femmes luttant de toutes ses forces pour une vie plus haute, plus digne et plus sûre".⁴ Quant au choix de Florence, il s'impose pour des raisons précises : d'abord, c'est un endroit qu'il connaît déjà pour y avoir fait, quelques années plus tôt, deux courts séjours ; ensuite, c'est une ville où, à en croire son grand ami Rolland⁵, il est "connu", et à l'Institut français ("la plus jeune" des écoles françaises d'Italie et qui "a peut-être le plus d'avenir", dit Rolland), et "dans le groupe de *la Voce*", cette revue d'avant-garde dont il suit les combats depuis 1909⁶ et dont il s'est inspiré pour fonder la sienne.

¹ Pour l'utilisation, dans cette notice, des diverses correspondances, voir p. 47, *Citations et références*.

² C'est ce que nous apprend une lettre de Benjamin Crémieux à J. R. B., envoyée de Florence le 30 mai 1912.

³ Cf. sa lettre du 7 août 1911 à R. R. : "Les Italiens semblent aller plus vite et haut."

⁴ Texte paru dans *l'Effort libre* en janvier 1914, recueilli dans *Carnaval est mort*, N. R. F. (1920), p. 238.

⁵ Lettre du 26 avril 1911 à J. R. B.

⁶ Cf. sa lettre du 3 mai 1911 à R. R. : "depuis deux ans que je suis *la Voce*".

Connu à l'Institut français de Florence? "Je ne sais par où L'École de Florence peut me connaître. Je n'y connais personne", écrit-il à Rolland le 3 mai 1911. Un an plus tard, au moment où il tente sa chance, il n'y connaît toujours personne et c'est par l'entremise de quelque ami ou cousin (Albert Crémieux? Maurice Cahen?) qu'il pourra finalement entrer en relation avec Augustin Renaudet, un historien de l'équipe florentine, et, surtout, avec Benjamin Crémieux, agrégé d'italien, secrétaire général de l'Institut depuis 1909. Ce dernier, informé d'abord par Renaudet des "intentions" de J. R. B.⁷, accepte de bon coeur de lui servir d'introducteur auprès du directeur, Julien Luchaire, fils d'un éminent spécialiste de l'histoire du moyen âge, lui-même historien. Il lui annonce bientôt la bonne nouvelle: "M. Luchaire à qui j'ai parlé de vous s'est montré tout disposé à vous accueillir ici." Et le jeune secrétaire général, qui est, si l'on peut dire, un "ancien" de l'Institut (fondé en 1908) et qui doit se considérer déjà comme "presque Florentin"⁸, entame en ces termes l'éloge de sa ville d'élection⁹:

"Pour ma part, je trouve la vie florentine et celle qu'on mène à l'Institut fort agréable. On est entre «jeunes»: le directeur a trente-cinq ans¹⁰ et les professeurs moins, sauf un ou deux. Pas d'étiquette: la plus grande liberté! Ni jalousies, ni cancans. Beaucoup de cordialité. Des collègues presque tous intéressants à quelque titre.

On est admis dans tous les mondes. Vous serez particulièrement en pays de connaissance puisque Salvemini et les gens de la *Voce*¹¹ sont des assidus des jeudis du directeur.

Bref sauf sous le rapport des appointements qui sont maigres, on est ici tout à fait bien pour travailler, ne rien faire, avoir la paix."

Quinze jours plus tard, J. R. B. apprend, toujours par Crémieux¹², que d'après Luchaire, qui vient de rentrer de Paris, la bourse lui a été "promise" au ministère. Tout semble s'arranger donc pour le mieux, lorsque, à la suite d'un événement imprévu, il lui faut déchanter. Il en fait part le 19 juin à Romain Rolland:

"L'automne nous ramènera sans doute à Paris. Nous avons un instant conçu l'espérance de passer en Italie, à Florence, l'année qui vient. J'aurais été chargé d'une bourse près l'Institut français de Florence. Mais je crains bien que nous n'ayons inconsidérément gâché ces belles perspectives et que

⁷ Cf. sa lettre du 15 mai 1912 à J. R. B.

⁸ Comme le dira le personnage qui l'incarne dans le roman de Marie-Anne Comnène, sa femme, *France* (Gallimard, 1945, p. 56).

⁹ Dans la même lettre du 15 mai 1912.

¹⁰ Né en 1876, Julien Luchaire est dans sa trente-sixième année.

¹¹ Dont Prezzolini qui en est le directeur.

¹² Lettre du 30 mai 1912.

la venue d'un troisième enfant ne nous retienne chez nous, ou tout près de chez nous."¹³

Julien Luchaire, mis au courant par J. R. B., lui enverra ce mot, de Neubrandenburg, le 23 août 1912: "Je comprends les raisons qui motivent votre décision, et je les regrette vivement pour vous comme je regrette pour l'Institut que vous ne puissiez donner suite à votre projet. Nous en reparlerons quand vous voudrez."

Que J. R. B. soit vivement déçu, on le comprend, mais on peut se demander toutefois si le hasard qui a déjoué les projets de l'homme, n'a pas joué du même coup en faveur de l'oeuvre. Au moment où Luchaire lui écrit, ... *et C^{ie}* est sur le métier depuis à peine un an, au milieu de tâtonnements qui ne permettent à son auteur de découvrir la "complexité" de son sujet (qu'il voulait d'abord condenser dans une nouvelle) que "pendant les cent premières pages, et petit à petit"¹⁴. Le travail n'avancera que péniblement, interrompu tantôt par "les équipées d'un esprit inquiet et aventureux", comme il le dira à Martin du Gard à propos d'un itinéraire de voyage purement improvisé depuis le pays rhénan¹⁵, tantôt par deux mois de séjour à Paris, "presque entièrement consacrés à une réorganisation bien nécessaire de *l'Effort*".¹⁶ Sans doute se ressaisit-il chaque fois qu'il frôle l'abîme, mais il est permis de douter qu'un séjour à Florence, dès novembre 1912, ait pu profiter au "magnum opus"¹⁷ dont il aura tout juste le temps d'achever une première rédaction avant le début novembre 1913.¹⁸

En attendant, J. R. B. ne renonce pas pour autant à son projet et, un an plus tard, relance sa candidature. C'est encore Julien Luchaire qui fait les premières démarches au ministère et qui fait savoir par Crémieux¹⁹ qu'il est "sûr d'obtenir" pour lui une bourse de 2000 francs, mais qu'il souhaiterait, dans l'intérêt du travail à fournir, que cette bourse soit demandée *pour trois ans*. Crémieux du reste, dans sa lettre, ne cache pas que son directeur, tout favorable qu'il soit à J. R. B., se pose néanmoins des questions sur ce candidat qui, pour avoir ses titres universitaires, n'en sort pas moins des cadres traditionnels de l'Université: "M. L., confie-t-il à son correspondant, s'inquiète aussi, connaissant votre activité littéraire, de savoir si vous vous assujettirez de bon gré au travail de classement et de constitution de fiches bibliographiques qui serait le vôtre. [...] M. L. souhaiterait enfin qu'au bout des deux ans passés ici, vous soyez à même de publier un ouvrage historique

¹³ Françoise (France) devait naître en effet le 21 février 1913.

¹⁴ Lettre du 15 mars 1914 à R. R.

¹⁵ Lettre du 25 juillet 1912.

¹⁶ Au même, le 10 janvier 1913.

¹⁷ C'est le terme dont il se sert dans une lettre à R. M. G., le 24 novembre 1911.

¹⁸ Cf. sa lettre du 6 novembre 1913 à R. M. G.

¹⁹ Lettre du 7 mai 1913 à J. R. B.

rentrant dans la catégorie d'études entreprises à l'Institut, «qui fit honneur, m'a-t-il dit, à la fois à M. Bloch et à la maison».²⁰

J. R. B. ayant sans doute répondu positivement à cette lettre, Crémieux, quinze jours plus tard²¹, lui fait comme la présentation de ses futurs collègues, dont André Monglond qui enseigne à Florence depuis novembre 1912²²:

“Vous trouverez ici fort bonne compagnie, active et sans préjugés. Je suis persuadé que vous ferez excellent ménage avec mon ami Chadourne, qui va probablement être reçu agrégé d'italien et reviendra à l'Institut, accompagné de sa jeune femme — avec le musicologue et musicien Masson — avec l'historien de l'art Soulier²³, épicurien et protestant, grand excursionniste et amateur des jardins — avec le Lansonien Monglond — sans oublier le directeur, sa femme et les amis italiens de la maison: les gens de la *Voce* et de l'*Unità*.”

Cependant, après d'aussi heureux présages, J. R. B., excepté un mot de Luchaire, début juillet, qui lui demande de patienter, reste sans nouvelles pendant de longs mois et c'est seulement le 21 octobre, autant dire au dernier moment, que le directeur de l'Institut est enfin en mesure de lui fournir une réponse: “Hélas, le Ministère étant à court d'argent cette année, il ne m'a accordé qu'un boursier, et ce n'est pas vous: j'en ai la nouvelle ce matin.” Ce que l'intéressé interprète d'emblée comme un signe de méfiance à son égard: “J'ai failli être envoyé en mission à Florence”, écrit-il dès le 22 octobre à Gaston Thiesson. “Mais le ministère a préféré quelqu'un de plus classique que moi. Mes «projets de travaux» n'avaient eu en effet rien qui pût éclairer ni rassurer la sage université. La paix sur elle”²⁴

Luchaire, cependant, propose au candidat ainsi refusé une solution de rechange, “à la suite d'une brusque demande de congé faite ces jours-ci par un de [ses] collaborateurs”²⁵: J. R. B. pourrait être nommé à sa place, chargé d'un “cours d'histoire de l'art littéraire français” (une heure par semaine, rétribué 500 francs, “ce qui est peu”), de cinq à six heuresd “d'enseignement très facile du français aux cours secondaires, rétribué 150 fr. l'une”: “En

²⁰ Comme Renaudet, par exemple, qui a fait le dépouillement des Archives florentines au point de vue des sources de l'histoire de France.

²¹ Lettre du 22 mai 1913.

²² Cf. A. MONGLOND, *Commémoration*, p. 27, où Monglond raconte comment il rencontra Julien Luchaire au début d'octobre 1912 à Paris et dans quelles conditions il accepta d'aller enseigner à Florence comme lecteur (pour un traitement de quinze cents francs).

²³ Je n'ai pu trouver aucun renseignement biographique sur cette personne.

²⁴ De ces “projets de travaux” nous ne savons rien. Benjamin Crémieux, pour sa part, dans une lettre adressée le 28 oct. 1913 à Maurice (Cahen ?) à qui il demande de transmettre ces informations à J. R. B., explique ainsi les motifs du refus: “Le départ manqué de Renaudet a dû être la cause du refus de la bourse par le Ministère. Renaudet a une bourse Rothschild qui devait passer à un certain Alazard. Renaudet n'a pas été nommé à Rennes: il a gardé la bourse. Alazard a eu une bourse du ministère, Chadourne, agrégé d'italien de cette année une autre, moi, une troisième. La mienne ne peut être mutée.” Cette lettre est insérée à sa date parmi celles de Crémieux adressées à J. R. B.

²⁵ Dans la même lettre du 21 octobre.

somme, c'est douze ou quatorze cents francs environ que je puis vous offrir, moyennant un travail qui devrait vous laisser libre la plus grande partie de votre temps. Et une fois que vous seriez en place, il y a des chances pour que d'autres occasions se présentent."²⁶

J. R. B. accepte et le 27 octobre il annonce la nouvelle à Gaston Thiesson: "La besogne n'est pas lourde — le traitement ne l'est pas non plus. Mais c'est une garantie pour moi d'entrer à coup sûr dans les milieux italiens que je tenais à voir. Je dois me trouver là-bas le 11 au plus tard. [...] Il va sans dire que je conserve ma place à *l'Effort*."

Deux jours plus tard, une longue lettre dactylographiée de Luchaire, datée du 28 octobre, lui permet de mesurer le sérieux avec lequel ce jeune patron de l'Institut de Florence entend organiser et diriger les enseignements qu'on dispense dans la maison: "[...] il est absolument indispensable que vous commenciez vos cours à l'heure régulière pour des raisons générales et particulières. J'ai toujours tenu en effet à ce que nos étudiants italiens, pour lesquels nous représentons l'Université française, aient l'impression d'une parfaite régularité dans l'ordre des études en même temps que d'une stricte méthode. [...] Ce que je tiens à vous dire dès à présent, c'est qu'il importe que les efforts de tous les professeurs de l'École soient orientés dans le même sens et que nous avons l'habitude de concerter les uns avec les autres nos enseignements. Avec les étudiants ou plutôt avec les étudiantes, car nous avons une grande majorité de jeunes filles, les professeurs doivent être à la fois très courtois, mais très fermes; tenant la main à l'exécution des exercices oraux et écrits. La plupart des étudiants sont candidats à un examen de l'État italien qui ouvre l'entrée dans la carrière de professeur de français dans les établissements secondaires. Il faudra que vous en connaissiez le programme. Cependant, le cours que vous aurez à faire à l'École Supérieure de Français, doit être un cours de haute culture, dans lequel l'important est que les élèves aient la sensation d'une interprétation vivante personnelle des grandes formes littéraires."

Et le directeur, qui sait parfaitement à qui il a affaire, de mettre en garde son futur collègue contre les tentations que le fondateur de *l'Effort* pourrait avoir en préparant son cours de littérature: "Il ne convient pas, d'autre part, précise-t-il, d'être trop révolutionnaire. C'est une affaire de tact et je suis sûr que vous n'y manquerez pas."

C'est par la même lettre que J. R. B. apprend que Julien Luchaire sera absent lors de son arrivée à Florence: "Vous trouverez ici, à défaut de moi, M. André Monglond, qui a déjà depuis un an la pratique de notre École Supérieure de Français et y a très bien réussi. C'est un excellent élève de M. Lan-

²⁶ "La méthode Luchaire, explique Crémieux dans sa lettre ci-dessus citée, est de créer des postes provisoires, d'en démontrer la nécessité et de les rendre définitifs. Elle lui a déjà réussi."

son. Il faudra tout de suite entrer en rapport avec lui et il vous instruira sur les détails de notre organisation.”

Le 6 novembre, c'est-à-dire à la veille de son départ, J. R. B. annonce à son ami Roger Martin du Gard sa toute récente nomination, en même temps que la nouvelle qui lui tient probablement le plus à coeur: “j'ai fini mon roman”.

“Nous sommes pleins de joie”, affirmait-il une dizaine de jours plus tôt à Thiesson²⁷, tout heureux de voir enfin son projet aboutir. Dans son for intérieur, cependant, le même homme ne cesse d'être rongé d'angoisse depuis qu'il approche de la trentaine. Après la naissance de son troisième enfant, il a soulevé un coin du voile en confiant à Roger Martin du Gard: “J'ai engendré, je vois venir la trentaine et le demi-sommeil physiologique où s'enfoncent la grande masse des adultes. Le jour où mes reins seront vides et mon encre sera devenue un produit pour autocopiste, de quoi serai-je digne.”²⁸ Même son de cloche, quelques mois plus tard, pour expliquer à son ami les raisons qui l'ont amené à différer son retour à la Méricote, au terme de son séjour en pays rhénan chez son beau-frère: “Or les insomnies et les questions indiscretes sur moi-même ayant commencé à m'envelopper, j'ai pris le parti de couper court, j'ai filé à Rotterdam [...] et j'ai pris le premier cargo en partance qui ait voulu de moi.”²⁹ S'en aller ailleurs est, pour lui, une manière de “couper court” à un perpétuel débat intérieur, dès que celui-ci risque de l'“envelopper”. Mais le débat n'en continue pas moins en profondeur et, une fois les premiers bienfaits du changement passés, sa nature inquiète voit resurgir les mêmes problèmes. Si sa lettre du 9 décembre 1913 à Romain Rolland respire la bonne humeur (“L'air de Florence me paraît être la chose du monde la plus grisante que je connaisse.”), un mois plus tard, excédé à la fois par des ennuis de logement et par son service qu'il trouve maintenant “assommant”, il éclate: “Au reste, Florence est une petite croûte bourgeoise.”³⁰ C'est qu'il affronte de nouveau des moments critiques, préoccupé qu'il est par le temps qui passe, les problèmes d'avenir, les chances d'aboutissement de ses aspirations d'écrivain. “Écrire une lettre d'adieu à ma jeunesse”, note-t-il dans son *Cahier* le 25 janvier³¹ et le lendemain: “J'ai plus que jamais le sentiment que ma vie propre est finie. Je n'ai plus pour moi ni désir ni curiosité. C'est la vie de mon oeuvre qui commence.”³² Il suffit pourtant que son travail d'écrivain lui donne de nouveau des satisfactions, et il retrouve tout de suite le goût de vivre et ses premières impressions: “Florence, écrit-il

²⁷ Lettre du 27 octobre.

²⁸ Lettre du 10 mars 1913.

²⁹ Lettre du 24 juin 1913.

³⁰ Lettre du 9 janvier 1914 à Pierre Hamp (copie par M. R. Bloch, *Corr.*, t. XXIII, ff. 213—214).

³¹ P. 22.

³² *Ibid.*, p. 24.

à Romain Rolland le 24 février 1914 (mais les copies du manuscrit de ...*et Cie* se trouvent déjà chez le brocheur), Florence me produit toujours ce même effet d'excitant prodigieux pour la vie." Et le 15 mars (mais il passe quatre jours de congé avec les siens au bord de la mer où il lit et relit la lettre que l'auteur de *Jean-Christophe* lui a adressée au sujet de son roman et qui est la première récompense de son labeur), il s'écrie confiant: "Je sens pourtant que j'approche des réalisations définitives et équilibrées. Avec quelle joie je dis adieu à ma jeunesse (...)". Les crises périodiques qui l'assaillent sont autant de tremplins lui permettant de prendre et de reprendre son élan pour les tâches qui l'attendent.

Tel il est, tel il faut l'imaginer au moment où il débarque à Florence avec sa "petite caravane": sa femme, ses trois enfants, ses caisses de livres et son cher vélo. Il y est attendu avec une vive curiosité, il est lui-même plein d'ardeur. Le premier collègue que, dès le lendemain de son arrivée, il va rencontrer, sera, comme le lui a recommandé Julien Luchaire, cet "excellent élève de M. Lanson" qui s'appelle André Monglond et qui est chargé, depuis la rentrée, de la direction des cours de français. Celui-ci, dans ses souvenirs, explique en quoi consistait cette tâche: "Je recevais les élèves, au besoin leur famille, et ceux de mes collègues qui coopéraient avec moi à l'enseignement de la littérature française. C'est à ce titre qu'une belle après-midi de novembre me fit visite Jean-Richard Bloch [...]. Il y avait en lui un vrai don de sympathie. Je n'ai jamais oublié ce premier entretien qui dura jusqu'à l'heure tardive où il me reconduisit à la porte de mon logis, car nous avions dîné ensemble dans une trattoria voisine du Palais Vieux."³³ Ce premier entretien, on s'en doute, ne portait pas que sur l'organisation des cours et les programmes. D'abord, Monglond est un esprit ouvert, curieux de tout, le contraire même du spécialiste qui s'enferme dans sa spécialité: il s'intéresse, même si c'est à une certaine distance, à la littérature contemporaine et la rencontre avec Bloch est pour lui une occasion qu'il saisit d'autant plus volontiers qu'elle lui permet l'accès à un monde qu'il ignore à peu près totalement, mais dont il a dû entendre parler autour de lui à propos de cet *Effort libre* qui se veut une "revue de la *civilisation révolutionnaire*". Ensuite — et c'est là à la fois un trait saillant de son caractère et une constante de sa carrière professionnelle —, il n'est pas de ces universitaires dont Romain Rolland disait (lettre du 7 janvier 1912 à J. R. B.) qu'ils "pensent un peu trop uniquement à leur carrière". Monglond enseigne à Florence parce qu'il a renoncé à tenter sa chance rue d'Ulm et qu'il ne s'est pas présenté à l'agrégation. Sans doute est-il malade depuis sa prime jeunesse (il souffre de tuberculose pulmonaire), mais quand on sait la ténacité avec laquelle ce phtisique va finalement triompher de la mort qui le guette et édifier son oeuvre d'érudit, il est impossible d'expli-

³³ *Commémoration*, p. 38.

quer cette dérobade par la seule maladie ou par une incapacité ou un refus de travailler avec persévérance. Ce que Monglond rejette, c'est "l'ascétisme à barbe carrée de la Sorbonne lansonienne" auquel il opposera toute sa vie "comme ses amis Bremond et Febvre, comme un humaniste de la Renaissance, l'érudition joyeuse, le sens du «gay savoir»".³⁴ Une telle indépendance, de telles qualités ne peuvent que plaire à un homme comme J. R. B., tandis que le tempérament combatif du directeur de *l'Effort libre*, sa culture, la vivacité de son esprit conquièrent d'emblée la sympathie et bientôt l'amitié de Monglond. Une amitié solide de part et d'autre est née ainsi sous le ciel de Florence, pendant ce printemps de l'an 14 que les deux amis ne cesseront d'évoquer avec nostalgie dans leur correspondance des années de geurre.

Si quinze jours après leur arrivée à Florence, Bloch estime que "l'acclimatation est achevée"³⁵, il ne pourra pas en dire autant pour ce qui est de leur installation. La Pension Wilson qu'on leur avait recommandée³⁶ les déçoit vite et, dès le mois de janvier, ils la quittent pour la Pension Margherita, au 8 Viale Michelangelo. "Nous voici installés, annoncera Bloch à Romain Rolland le 14 janvier, à l'entrée des viali: autre aspect: maison tout italienne, propreté, amabilité, cuisine excellente, un jardin, et le même prix que sur le Lungarno. Au printemps, l'emplacement sera idéal. Une foule de petits sentiers s'échappent des viali vers Margherita Montici; la campagne est proche, et la ville n'est guère plus loin."

Ces ennuis de logement ne sont d'ailleurs pas les seuls ennuis qui, dans les premiers mois, pèsent sur la bonne humeur de Bloch. Son service à l'Institut, qui l'"enchaîne cinq après-midi de suite", l'exaspère également: il le trouve "nigaud", "idiot", "stupide".³⁷ Ces épithètes s'appliquent, bien entendu, à ces cours secondaires qui comportent "explications françaises, vocabulaire, histoire et géographie de la France, grammaire élémentaire"³⁸ et qu'il faudrait confier, dit Rolland, à "de bons instituteurs" et non pas à "des hommes de haute culture".³⁹ Il ne va pas de même du cours d'histoire littéraire, dont Bloch lui-même reconnaît que c'est son "unique cours intéressant": il porte sur des matières — la littérature française après 1850 — qu'il ne connaît qu'"en dilettante", ce qui l'oblige "à du travail et à des lectures assez nombreuses".⁴⁰ C'est ainsi qu'il est amené à lire ou relire Comte, Proudhon, Taine, Renan, Flaubert et bien d'autres encore pour préparer des cours comme celui qu'il évoque dans une note du 17 décembre 1913⁴¹, où il a lu à

³⁴ P. VIALLANEIX, art. cité, p. 943.

³⁵ Lettre du 25 nov. 1913 à R. R.

³⁶ "500 francs de pension mensuelle, pour deux adultes et trois enfants nourris, logés, chauffés et trois chambres!", note J. ALBERTIN, *op. cit.*, p. 49, note 1.

³⁷ Cf. ses lettres à R. R., 25 nov. et 9 déc. 1913.

³⁸ Cf. la lettre de B. Crémieux à J. R. B., 15 mai 1912.

³⁹ Lettre du 6 déc. 1913 à J. R. B.

⁴⁰ Lettre du 23 déc. 1913 à R. R.

⁴¹ *Cahier N° 1*, p. 14—15.

ses élèves "le début et la fin d'Un Coeur Simple, le préambule et le début de la Prière sur l'Acropole, enfin dix pages de la Mort de Venise de Barrès".⁴²

Ces cours ont lieu d'habitude dans les salles de l'Institut, installé depuis novembre 1911 dans un beau palais du XV^e siècle, dont les plans ont peut-être été faits par Brunellesco. C'est du moins ce que dit Jean Rigaud (Benjamin Crémieux) dans le roman de Marie-Anne Comnène, lorsqu'il fait visiter à France (sa future femme) l'Institut et qu'il lui fait admirer "l'harmonie des salles, la proportion des hautes fenêtres, les belles poutres des plafonds" et, en particulier, la salle réservée aux cours de français et dont les fenêtres donnent sur un paysage qui remplit d'émerveillement la jeune femme:

"A droite [...], au delà de l'Arno vous voyez la colline de Bellosguardo, un peu plus loin celle de San Miniato. En face, vous reconnaissez la coupole du Dôme notre voisin et la tour de Giotto; à gauche, le sommet de Fiesole où il vous faudra très vite aller."⁴³

Ce sont là des beautés auxquelles Bloch lui-même était certainement sensible, sans qu'il ait cherché pour autant à parcourir systématiquement la ville, à la connaître dans l'esprit des guides touristiques ou des amateurs d'art. C'est que, dans les premiers mois de son séjour, il a d'autres chats à fouetter, il se met par exemple, les trois premières semaines passées, à son travail de "copiste enragé", il revoit et au besoin réécrit le texte de ... *et Cie*⁴⁴, tout en rédigeant parallèlement un important article sur le futurisme italien, sous le titre *Les raisons d'un futuriste et les nôtres. G. Papin*.⁴⁵ Il s'adonne, comme d'habitude, à plusieurs tâches à la fois et le 23 décembre il avoue à Romain Rolland: "Nous avons mené jusqu'ici une vie recluse, je ne suis entré qu'une seule fois dans un musée."⁴⁶ Ce qui lui reste de loisir, dans ces conditions, il l'emploie plutôt à cultiver l'amitié naissante avec Monglond chez qui ils sont quelques-uns à se réunir régulièrement autour d'une "tasse de verveine", ou à profiter des jeudis du directeur de l'Institut pour rencontrer et mieux connaître les gens de la *Voce*, Prezzolini par exemple qu'il trouve d'abord "vaniteux et superficiel" et qui, à l'en croire, tout en prenant des airs protecteurs à son égard, "se défie" de lui⁴⁷. Il s'efforce également à suivre de près les manifestations futuristes dont Florence est le théâtre à ce moment-là et c'est en compagnie de Prezzolini précisément qu'il va visiter le 8 décembre

⁴² Sans s'expliquer pour autant aussi énergiquement devant eux que dans son *Cahier* où il traite Renan de "curé assommant et diffus", et dit de Barrès que "ce n'est évidemment pas un sot, c'est bien pire, un con". *La Mort de Venise* ouvre *Amori et Dolori sacrum*.

⁴³ P. 68, voir ci-dessus, note 8.

⁴⁴ Cf. sa lettre à R. R. du 9 déc. 1913: "Je bouche à mesure les trous et je corrige énormément le détail."

⁴⁵ Reproduit dans *Carnaval est mort*, p. 102—113.

⁴⁶ Ce qui contredit un peu, soit dit en passant, son texte déjà cité (v. ci-dessus, note 4) et où il affirme: "Mes amis, je suis bien entré dans les musées..." etc. Les passages les plus significatifs de notre point de vue en sont reproduits par J. ALBERTINI, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁷ Lettre du 9 déc. 1913 à R. R.

une exposition organisée par la revue *Lacerba*.⁴⁸ Dans une lettre écrite le lendemain à Romain Rolland, tout en précisant que ses impressions sont “de simples réactions d’abordage” et qu’ “on ne peut rien conclure sur des gens parmi lesquels on est depuis trois semaines et dont on commence à bredouiller le langage”, il juge cette manifestation et le mouvement qu’elle représente avec une méfiance que l’on sent viscérale: “Je rapporte, des hommes et des oeuvres, une mauvaise impression. J’y ai vu le grand Papini, qui m’a considérablement désillusionné. C’est étrange, ces individus qui se chargent eux-mêmes, par leur orgueil, leur absence de faculté d’observation et leurs poses majestueuses, de vous avertir qu’ils ne sont que de toutes petites choses.” Et il ajoute plus loin cette phrase qui lui est dictée par ses convictions de militant socialiste et d’historien: “Je veux croire que l’Italie politique et industrielle a plus de réalité.” Ses amis de *l’Effort libre* sont d’ailleurs à leur tour extrêmement réticents à l’égard du futurisme, ils estiment même que Bloch est trop compréhensif, dans son article, pour ce mouvement et qu’il en exagère l’importance.⁴⁹

C’est le 7 février 1914 que Bloch termine la copie et la révision de son roman.⁵⁰ Trois jours plus tard arrive, pour un bref séjour, son frère Pierre qui non seulement lit le manuscrit, mais en tape même quelques chapitres à la machine.⁵¹ Mais J. R. B. n’est pas de ceux qui cherchent le repos après un tel effort, au contraire: sa “voracité intellectuelle” est plus forte que jamais et c’est avec une pointe de fierté et une espèce de jubilation qu’il s’en plaint à Pierre dans sa lettre du 12 mars: “Mais ma vie s’est murée. Les jours ni les nuits n’ont plus eu assez d’heures. [...] La corde est tendue à se rompre. Mais comme il fait beau, nous partons demain matin pour trois jours et demi au bord de la mer, à la Marine de Pise — sable et pins. Je t’envoie ce soir la lettre de Romain Rolland que j’ai reçue aujourd’hui. Elle justifie à la fois

⁴⁸ Dont les collaborateurs (Papini, Soffici, Palazzeschi) venaient de se joindre au mouvement futuriste.

⁴⁹ Charles Albert, dans sa lettre du 21 déc. 1913, parle longuement de cet article et conclut: “Malgré les excellentes choses qu’il contient, je pense comme notre ami (= Bazalgette) qu’il gagnerait à subir certaines modifications. Ma critique en deux mots: Vous faites, malgré vous, la part trop belle à des gens qui ne le méritent pas.” Ce qui risque, selon lui, d’ “estomaquer inutilement la majorité de nos lecteurs et (d’) amorcer des malentendus sans nombre”. Gaston Thiesson, de son côté, lui écrit en janvier 1914 (lettre non datée, ff. 287—289): “Nous venons de lire ton article sur le futurisme. [...] Je voudrais bien être avec toi là-bas et connaître ces cabotins qui ne renverseront rien. [...] Réfléchis avant de publier cet article.” D’après Thiesson, Charles Vildrac est du même avis. J. R. B. toutefois publiera son article sans y avoir apporté de modifications. La réaction de Charles Albert est immédiate: “Je vois que le feu convergent de nos objections n’a pas modifié votre manière de voir à propos du futurisme. Je suis très inquiet, je ne vous le cache pas, sur l’effet que produira votre article, même atténué par certaines de nos objections” (lettre du 19 janvier 1914).

⁵⁰ Cf. *Cahiers* N° 1, à la date du 7 février, p. 32: “Fini ... et C^{ie}.”

⁵¹ Voir Pierre Abraham, *Les trois frères*, Éditions Français Réunis, 1971, p. 93—94.

toutes mes angoisses et toutes mes certitudes.”⁵² C’est à Marina di Pisa, en tenant compte des remarques critiques de Rolland, qu’il se met à “refaire le plan complet” de la fin du roman “avec tous les développements qu’elle exige”.⁵³ Il n’empêche que, tout préoccupé qu’il soit par ce travail de refonte, il pense déjà, depuis quelque temps, à des projets de vacances, il “commence à avoir hâte de vagabonder en Italie”.⁵⁴ Vagabonder un peu, oui, mais non sans profiter de ces vacances de Pâques pour faire, sur le chemin d’Assise, une halte à Ancône où il veut assister au Congrès du Parti Socialiste italien. Il est en correspondance à ce sujet avec *l’Humanité*, dont il sera à cette occasion le correspondant particulier et qu’il va représenter au congrès d’Ancône, ainsi que le Parti Socialiste français.⁵⁵ Il est aussi en correspondance avec Mussolini à qui il demande des renseignements sur l’organisation et l’ordre du jour du Congrès.⁵⁶ Le 2 avril 1914 il pourra écrire à Romain Rolland : “Nous quittons Florence après-demain. Nous gagnons Assise par Ancône [...] et (s’il fait beau) par Urbain. Nous séjournons à Assise une dizaine de jours, je pense, jusqu’aux environs du 16 ou du 17 [...] pour regagner Florence par Pérouse, Cortone et Arezzo. Nous serons rentrés le 21.”⁵⁷ Quant au congrès d’Ancône, J. R. B. a dû effectivement y assister, puisque le 10 avril, une carte postale adressée à Romain Rolland depuis Assise, fait mention de son passage dans cette ville “sordide et hostile”, appréciation dont le second terme serait difficile à expliquer autrement que par rapport au congrès. Mais c’est tout ce qu’on sait, dans l’état actuel des recherches, sur sa présence à cette manifestation du mouvement ouvrier italien.

Ce qui est certain, c’est que, à peine rentré à Florence où il retrouve son service à l’Institut et la “potinière locale”, J. R. B. cherche à s’en échapper de nouveau, cette fois en direction de Venise. Grâce à Monglond, qui lui offre de le remplacer pendant son absence, il pourra passer une semaine environ dans cette ville, qui *l’émerveille sans le calmer*, dira-t-il à Romain Rolland, une fois de plus en proie à une “affreuse tristesse”, provoquée ou aggravée, on ne sait trop, par “l’irruption du printemps” qui lui donne des “crises fiévreuses”, “l’angoisse de brutaliser la vie” : “Pour le moment je ne

⁵² Lettre du 11 mars 1914 sur ... et C^{ie} : “Je n’ai rien vu de tel en France depuis Balzac et Zola. (Que ce dernier nom vous soit, ou non, sympathique.) [...] Cela s’égale par moments aux plus grandes oeuvres. On est roulé, noyé, submergé”, dit Rolland, avant de passer aux observations critiques.

⁵³ Lettre du 17 mars 1914 à R. R.

⁵⁴ Lettre du 8 mars 1914 à R. R.

⁵⁵ Comme il ressort d’une lettre de Pierre Renaudel à J. R. B., datée du 5 mars 1914 (*Corr.*, t. XXXVIII, f. 463).

⁵⁶ Ce que Mussolini lui fournira dans sa lettre du 4 mars 1914.

⁵⁷ Le post-scriptum de cette même lettre nous apprend que Luchaire a proposé à J. R. B. de demander, pour l’année suivante, au conseil de l’Université de Paris, l’attribution d’une bourse de séjour à l’étranger qui devrait lui permettre de revenir en Italie. Est-ce cette bourse qu’il va finalement obtenir ? Sa lettre du 10 juillet 1914 à R. R. ne permet pas de l’établir avec certitude.

fais rien, je suis brisé et migraineux.”⁵⁸ Réactions normales, en définitive, quand on connaît la constitution nerveuse de ce diable d’homme, toujours “affamé de nouveautés”⁵⁹, toujours à la recherche d’un possible dépassement de soi-même, toujours prompt à brûler la chandelle par les deux bouts.

Au moment où cette première année académique à Florence approche de sa fin, J. R. B. est certain de “revenir en Italie une année encore, au moins”.⁶⁰ En attendant, il prépare leur voyage de retour, sur un itinéraire qui comprendrait Tunis et Alger...⁶¹ C’est vraiment la fête, et le 10 juillet, réinstallé enfin à sa chère Mérigote, il annonce à Romain Rolland : “il est acquis d’une façon définitive que mon année prochaine se passera à Florence, avec un service sensiblement plus intéressant que celui de cette année”. Et à Roger Martin du Gard qui affirme d’avoir “aperçu” le manuscrit de son roman “à Paris, sous le bras de Gide”⁶², il répond le 9 juillet : “La N. R. F. accepte mon roman — sans enthousiasme me semble-t-il, à en juger sur le ton des lettres”. Mais accepte quand même, ce qui, du point de vue de l’auteur, est l’essentiel. L’événement qui a eu lieu le 28 juin à Sarajevo n’est pas encore perçu comme pouvant compromettre un avenir qui s’annonce si bien. J. R. B., pourtant conscient des menaces de guerre qui pèsent sur l’Europe depuis des années, ne peut sans doute pas imaginer qu’un attentat, rien qu’un attentat puisse aboutir à une conflagration générale. La mobilisation, quelque trois semaines plus tard, va ruiner tous ses projets d’avenir pour le jeter, avec des millions et des millions d’hommes, dans cette formidable mêlée des peuples à laquelle on donnera très tôt le nom de Grande Guerre et dont il sera, au milieu de perpétuels déchirements intérieurs, à cause d’eux précisément, l’un des témoins les plus émouvants.

Pour le combattant, le souvenir de Florence restera un perpétuel sujet de nostalgie. L’écrivain, lui, ira plus loin, comme en témoigne le *Prélude* de la *Nuit kurde*. C’est que l’imaginaire à son tour revendique sa part et finit par faire entrer le vécu dans une mythologie personnelle qui en dépasse largement la signification immédiate.

⁵⁸ Lettre du 6 mai 1914 à R. R.

⁵⁹ Comme il le dit à R. M. G. dans sa lettre du 20 nov. 1913.

⁶⁰ Lettre du 10 juillet 1914 à R. R.

⁶¹ Cf. sa lettre du 4 juin 1914 à son frère Pierre, citée dans *Les trois frères*, p. 118. Pour rentrer à Poitiers, les Bloch emprunteront finalement un itinéraire quelque peu différent — par Gênes, Alger, Oran, Gibraltar et Bordeaux —, en faisant “ce périple sur de petits cargos marchands à basse vitesse”. (Cf. la carte postale que J. R. B. a envoyée d’Oran, le 1^{er} juillet 1914, à R. M. G.)

⁶² Lettre du 21 juin 1914.

Jean-Richard Bloch à André Monglond

I*

Florence, le 20 novembre 1913

jeudi

Entendu pour demain soir, cher ami, — Masson, Renaudet, la tasse de verveine et moi dans votre hospitalier studio. Ce soir je couche ma grippe.

Cordialement vôtre,
*Jean Richard Bloch.*¹

II

Dimanche

[Décembre 1913]²

Mon cher ami, Je me permets de vous rappeler la double commission dont vous avez bien voulu vous charger hier au soir :

1°) de prévenir les élèves du *terzio*^a *medio* que je ferai mon cours, exceptionnellement, mardi à 16^h au lieu de 17^h;

2°) d'afficher que mon cours du *secundo*^b *medio*, que je faisais jusqu'ici le samedi à 17 sera dorénavant reporté au vendredi, même heure, — et au *museo*, je crois, la *sala A* ne devant pas être vacante cette heure-là.

Merci grandement, cher collègue, ami et directeur des cours !

Avez-vous aussi bien dormi que moi, cette nuit ? Je continue ma besogne de copiste enragé. J'en ai abattu 171^c — sur 650 ! Je conserve l'espoir que le bouquin pourra paraître avant Pâques.^d

Bien cordialement à vous,^e

Jean Richard Bloch.

II. ^a *Sic* pour *terzo*. ^b *Sic* pour *secundo*. ^c *pages*, rajouté au-dessus de la ligne, de la main d'A. Monglond. ^d Les deux dernières phrases marquées de deux traits dans la marge par Monglond. ^e Dans l'espace blanc, à gauche de la formule, cette précision, de la main de Monglond : *Et C^{ie}*.

III

9 février 1914

Cher ami, Vous savez que j'ai été cloué à domicile de mardi à samedi. Tentative de grippe avec effraction. J'y ai coupé court le plus vite que j'ai pu, et me voici retapé. J'espère qu'on va se revoir un peu. J'ai travaillé, depuis un mois, comme une mule, et depuis quinze jours comme un bagnard. J'émerge, j'émerge... (Mais je n'émerge toujours pas.)³

Vous me la bâillez ^a belle avec les sottises de nos catéchumènes! Que voulez-vous que j'y fasse? Aux mamans de les faire conduire à l'Institut par des bobonnes ou de leur inculquer les principes de la morale puriste et honnête. Je ne peux qu'inscrire en gémissant leurs absences à mes substantifiques leçons, *ce que je fais*, professeur, comme pourrez vous en convaincre en feuilletant les pages janvier/février des registres ^b des ^c 2° et 3° medios. ^d De quoi m'accuse-t-on? Voyez à la ligne: *absences*. Plût au ciel qu'ils missent autant de zèle à accourir que moi à noter leurs défaillances! J'espère que vous me rendrez prompte et loyale justice, et vous serre les deux mains,

Jean Richard Bloch.

IV*

Mardi.

[Venise, le 5 mai 1914]⁴

Mon cher ami, Je songe souvent à vous, mais ce sera tout particulièrement demain à 5, quand je saurai qu'à cette même heure vous travaillez pour m'assurer, à Venise, l'inoubliable séjour que j'y fais.⁵ Merci encore. Le bonjour aux amis, demain soir: êtes-vous toujours ravi du nouveau logis?⁶ Ma femme me charge de son bon souvenir.

Bien cordialement vôtre,

Jean R. Bloch.

V*

10 mai 1914. Cher ami, Saviez-vous que San Marco est grand comme une tabatière et bas comme une petite châsse?

C'est une chose qu'on cache d'habitude, et qui n'empêche pas l'intérieur d'être immense. Allez donc comprendre quelque chose à l'architecture! Auriez-vous la bonté d'annoncer qu'en raison de ma conférence à l'Alliance française (Hélas!), je me trouve dans l'impossibilité de faire mes cours mercredi prochain?⁷ Merci à l'avance. Et bien affectueusement à vous,

Jean Richard Bloch

III. * *Sic.* Voir ci-dessus, p. 46, les remarques sur l'orthographe. ^b *Sic.* ° du (S²).
^a Pluriel à la française.

VI*

5 août 14

Mon cher ami,

Je suis caporal à la 32^e Compagnie du 325^e de réserve, à Poitiers. Comme j'appartiens à la dernière classe de réserve, je ne sais pas encore le moment exact où on nous fera partir. Nous sentons la victoire dans nos fusils. Jamais notre peuple ne s'est montré si grand. C'est l'ordre, le calme, la décision et la volonté la plus incroyable qu'on puisse imaginer. L'Allemagne est folle; une crise d'épilepsie. S'ils triomphent au calvaire ^a, ce sera une nation de héros; mais je n'arrive pas à le croire. Ils ont suscité contre eux une levée d'impondérables. Ils seront écrasés. C'est la suite des guerres de la démocratie contre le féodalisme impérialiste. Les armées de la République reprennent leur marche en avant. Mon vieux, je vous étreins les deux mains. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de tous nos amis florentins, voulez-vous? Vous pouvez écrire à la Méricote.

A vous, Jean Richard Bloch^b

André Monglond à Jean-Richard Bloch

VII

Sornac (Corrèze), le 11 août 1914

[...] Votre carte m'est arrivée un matin ensoleillé, après une nuit de fièvre et d'insomnie. Elle m'a fait plus de bien que le soleil. Elle vibrait d'enthousiasme, de confiance et de force.

Oui, jamais la France n'a été si calme, si forte, si sûre de combattre pour une plus juste cause. L'élan des armées républicaines au temps de la Grande Révolution n'est rien, je crois, auprès de l'élan de toute la France d'aujourd'hui. [...]

Hélas! dans toute ma joie, je ne puis écarter les pensées tristes. Cette guerre assure la liberté et la paix de l'Europe, la grandeur et la prospérité de la France. Mais les Français qui tombent sous les balles ennemies, ceux-là mêmes qui auront le plus contribué à nous faire ces beaux jours, ne les verront pas.

Peu de nouvelles de nos amis de Florence. Masson, à son arrivée à Paris, me sachant malade, était venu me voir aussitôt. Il allait faire une saison à Enghien.

VI. ^a Un cachet postal apposé à cet endroit rend la lecture douteuse. ^b La formule en marge, à droite du texte.

Il est artilleur. Mounereau est réformé pour sa vue. [...] Je crois que Renaudet est réformé. Archimède d'un nouveau genre, je l'imagine continuant de corriger les épreuves de ses thèses. Luchaire est réformé. Je reçois un mot d'Alazard [...] réformé. Vous voyez que nous autres pauvres intellectuels ne pouvons pas grand-chose pour défendre les oeuvres de paix. [...]

Jean-Richard Bloch à André Monglond

VIII

La Mérigote — Poitiers

27 november 14

Mon cher Monglond,

Vous avez été, paraît-il, malade.^a Etes-vous rétabli, et avez-vous repris vos cours à l'Institut ?⁸ Donnez-moi quelques nouvelles de vous et des autres, voulez-vous ? Le Journal⁹ nous apporte celle de la blessure de Crémieux ; je lui écris. Sait-on où est Masson ? Vous avez dû apprendre que j'ai été blessé le 10 septembre, à Champenoux, près de Nancy. Je m'attends à repartir au feu d'un moment à l'autre.

Quand je pense à Florence, j'ai une sorte de mal du pays. Donnez mon bonjour à Eccio¹⁰ (est-ce ainsi que s'écrit son nom ?). Si Madame Luchaire a regagné Florence, saluez-la pour nous, je vous prie. Nos cordialités aux Soulier.¹¹ Le robuste Alazard a-t-il pris du service ? Mounereau est-il de nouveau dans son petit logis de la via Magenta, et avez-vous échappé, vous, aux tourments des logeurs ? Est-ce via dei Malcontenti ou sur votre citadelle de la rive gauche que vous attendez l'hiver ?

Vous voyez que j'attends, moi, de vous, les détails les plus circonstanciés. A-t-on, autour de vous, l'impression que l'entrée de l'Italie dans le conflit soit probable, possible et prochaine ? Prezzolini m'écrit : Qui si fa di tutto per entrare a primavera nel conflitto.¹²

Donnez mon souvenir à mes charmantes auditrices de l'an passé, et ne manquez pas de leur dire que je regrette leur société ; j'ai pensé à elles sur le champ de bataille. C'était le bon temps alors. Mais ce qui arrive était nécessaire, et sera peut-être salutaire.

Enfin, si vous usiez de votre influence sur notre directeur pour le persuader à envoyer à ma femme les 750^f qui me restent dus, vous nous rendriez un signalé service. Merci à l'avance, et mille pardons de la désagréable mission.

VIII. ^a *blessé ?* (S²)

Ma femme et la petite famille vous envoient leur plus amical souvenir. De moi à vous en sincère et affectueuse amitié,

Jean Richard Bloch.

Mlle Kliehn figure-t-elle toujours à l'Institut ? ¹³

André Monglond à Jean-Richard Bloch

IX

Sornac (Corrèze) 11 décembre 1914

[...] Voici ce que je sais de Florence, par des lettres de Luchaire. Des gens de l'an dernier, il n'y a plus à l'Institut que le seul Alazard. Mounereau, qui avait demandé dès le 2 août, à peine relevé d'une fièvre typhoïde prise dans les oasis, au bord du désert, à s'engager, n'a pu, à cause de sa myopie, être versé que dans l'auxiliaire. Alors il s'est fait mettre dans l'intendance, afin d'aller sur le front. Ce brave Mounereau ! J'aurais été surpris de le voir agir autrement ! — Kliehn n'est plus à l'Institut. Elle avait repéré notre bibliothèque et, si l'Italie avait marché avec l'Allemagne, elle serait venue le lendemain de la déclaration de guerre, avec des déménageurs boches... [...] Vous savez, du reste, que la bibliothèque de Louvain a été pillée, avant d'être brûlée. ¹⁴

Masson est maréchal des logis [...] ? Il m'écrivait le 29 sept. Il allait bien, [...] ?] s'était battu une fois sept jours et sept nuits de suite et n'avait eu de blessé que son cheval. Renaudet est à Montpellier, profondément dégoûté par la décadence de l'enseignement secondaire. Il a 18 h. par semaine.

Je transmettrai votre souvenir à vos charmantes auditrices... Elles m'écrivent souvent pour me dire de guérir, de revenir bientôt, et souhaitent ardemment la victoire de nos armées. ¹⁵ Moi aussi, j'ai, comme vous, la nostalgie de Florence. Quand j'étais immobilisé avec 40°, que de fois mon esprit est allé se reposer et se rafraîchir là-bas. J'ai de plus en plus l'impression qu'ils entreront dans la danse dès que leur armée sera prête, peut-être au printemps.

Vous parlerai-je de moi ? C'est lamentable. [...] J'ai eu des syncopes où j'ai failli rester. J'ai été trois mois ainsi, étendu sur le dos, avec défense de bouger, de parler. Je voulais tellement vivre encore quelque temps que je suis presque guéri maintenant, à la stupéfaction des médecins. [...]

Mais vous ? Pourquoi ne me parlez-vous pas davantage de vous ? Vous avez souffert plus que moi.

Dois-je faire votre commission à Luchaire quand je lui écrirai ? De toute façon vous ne serez payé que deux mois après avoir signé le mandat. Laissez une procuration à Madame Bloch. [...]

Lu du Hamp ces jours-ci. Quelle chose drue, nerveuse et proche de la vie.

Que de misères que j'ignorais et d'injustices ! Cet homme a gagné tout le temps que nous avons perdu au Lycée.¹⁶

Je pense souvent à vous, mon cher ami, à nos longues discussions de l'an dernier, à la vivacité bienfaisante et stimulante de votre critique. [...]

Peut-être ne reverrai-je jamais mon frère. Il a été blessé grièvement et il est resté aux mains des Allemands. [...] Je ne puis arriver à croire que lui, si vigoureux qu'il semblait fait pour vivre toujours, il ait pu mourir.¹⁷ Le colonel et le capitaine nous écrivent que son courage ne reculait devant rien. [...]

Que d'angoisse, de souffrances ! Puissions-nous en sortir sauvés et l'Europe avec nous !

Jean-Richard Bloch à André Monglond

X*

14 déc. 1914

Mon cher ami,

Plaisir et tristesse dans votre lettre. Je suis profondément chagriné d'apprendre que vous avez passé votre été à vous débattre contre la maladie. Je vous souhaite de quitter prochainement la chambre et de descendre vers des climats moins rigoureux que doit être celui de votre beau Corrèze. Je n'ai qu'un moment à moi, ce soir, pour vous envoyer nos affections et vœux à tous. Du plus petit au plus vieux, tout le monde désire ardemment votre guérison. Je ne suis pas encore reparti pour le front. J'attends. Cela peut être chaque jour, ou le suivant. Je suis prêt. Les bleus arrivent cette semaine. Merci de votre bonne lettre, des détails qu'elle contient. Avec le meilleur souvenir de ma femme, recevez le témoignage de ma chaude et cordiale amitié,

J. R. Bloch. ^a

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XI

Sornac (Corrèze) 18 mars 1915

[...] Je vais mieux, mais je ne sais encore la date précise de mon retour vers Florence. Il me tarde... Le printemps en haut Limousin est encore plus triste que l'hiver. Rien ne reverdit avant le milieu de mai et le soleil [...] éclaire un paysage morne, desséché. [...]

X. ^a Depuis *recevez*, écrit sur deux lignes en marge.

J'ai de fréquentes nouvelles de Florence par Luchaire, Mounereau, Alazard. La situation diplomatique est des plus incertaines, à tel point que Luchaire, qui *devait* venir à Paris le 2 mars et me pressait de rentrer, m'écrivait le 6 mars qu'il avait retardé son voyage et me conseillait de retarder le mien[...] "Tout est possible", me disait-il. L'attitude ambiguë de l'Italie, qui ne me plaît guère, ne me surprend pas non plus. Certes la majeure partie de l'opinion nous est nettement favorable, mais le roi, le gouvernement, le parti catholique ... (je ne dis pas les catholiques). Pauvres diplomates, aux malices cousues de fil blanc, et qui se croient si fins, en essayant de s'assurer des avantages dans toutes les hypothèses. Il y a des cas où la meilleure diplomatie est d'avoir de l'enthousiasme. L'Angleterre l'a compris. — Nous souviendrons-nous de ce que nous lui devons ? *Passato il pericolo, gabbato il santo.*

J'aime l'Italie profondément. Mais il me fâche, pour l'honneur de mon pays, que toutes les têtes creuses du journalisme français, Clémenceau ^a et autres, persistent à parler de fraternité latine et à tendre la main à un peuple qui se fait tant prier pour marcher avec nous et pour comprendre ses intérêts. Mais il faut bien aux journalistes des développements tout faits.

Plus de nouvelles de Masson. [...] Renaudet, mobilisé à Bordeaux, est parti pour Is-sur-Tille avec un train sanitaire.

Luchaire m'a offert un logement à l'Institut et a fait aménager mes meubles et mes livres pour que je n'aie aucun souci à mon arrivée. [...]

XII*

Florence, 16 avril 1915

Mon cher ami,

Dans Florence enfin retrouvée. Mais comme Florence est vide pour moi, quand vous n'y êtes pas, ni Renaudet, ni Masson. [...] Comme nous fêterons votre retour victorieux. Car il faut que vous reveniez.

J'ai parlé de vous à vos auditrices de l'an dernier. [...]

XIII

Ce 7 Juin 1915
à Meximieux (Ain)

Ma femme, mon cher ami, me fait parvenir votre carte du 23 mai. ¹⁸ Excusez-moi de vous avoir inspiré des inquiétudes par ma négligence. (J'ai du reste écrit hier à Luchaire, adressant au hasard ma lettre à Milan. A en juger par votre carte, il est à Florence.)

Mais il faut savoir ce qu'a de désagrégeant la fatigue, la contrainte, la monotonie inhumaine de six mois de caserne pour expliquer les abîmes d'aboulie où l'on peut sombrer. Aboulie n'est du reste pas le mot juste. Abrutissement serait plus exact. J'ai fait, au 125, l'instruction des élèves sous-officiers de la classe 15. Comme on dit en termes rapides, ça bardait. J'ai été nommé officier à la fin de mars, ¹⁹ envoyé au dépôt du 107^e à Angoulême. Je croyais n'y faire qu'un passage rapide; quand je m'y suis vu colloquer l'instruction de la classe 16, j'ai protesté et on m'a versé à ce régiment de formation nouvelle. Voilà donc cinq semaines que j'ai cousu à ma vareuse l'écusson du 401; je n'en suis guère plus avancé, si ce n'est que j'ai fait la connaissance de bons camarades, qu'on nous a promenés un peu partout en France — à Magnac-Laval, au camp de la Courtine, au camp de la Valbonne —, et que nous vivons dans une amusante sensation de qui-vive. Pour le reste, cela ne m'a guère changé d'avec le dépôt. Entraînement progressif, intensif, quasi excessif. Le résultat n'en aura pas moins été de donner à ces troupes de second choix ^a une cohésion et une résistance assez puissantes. Nous sommes ici, à l'est de Lyon, une division toutes armes, au moins, prête à partir. On affirme qu'il y en a d'autres, à droite et à gauche, formant un total imposant. J'ignore complètement quel peut être le but de ces corps ^b nouveaux. J'ignore également le moment choisi pour nous diriger sur ce mystérieux objectif.

Naturellement les imaginations s'activent et les langues parlent. L'Italie, l'Orient nous offrent leurs mirages. ²⁰ Mais en fait, personne ne sait rien, et les rares qui sont renseignés font les muets. Peut-être, après tout, sommes-nous bêtement destinés à boucher un trou ^c du front français.

Vous avez dû voir, entendre, sentir avec intensité. J'attends de vous quelques récits de ces heures historiques. ²¹ La vanne est levée, le torrent roule. Quelle est la teinte de l'opinion publique? Le neutralisme, le bulowisme, le

XIII. ^a PR: *de faire, avec ces troupes de second choix, un régiment.* Raturé: *faire, avec, un régiment.* ^b *forces (S²).* ^c *front (P).*

Giolittisme, le Sudekumisme^d gardent-ils une force sous-jacente et sont-ils prêts à tendre des pièges sournois ?²² Prezzolini est-il parti ? Et Mussolini ?²³ Que dit Salvemini ?²⁴ Que deviennent mes belles auditrices ? Embrassez-les pour moi — du droit que les militaires ont sur la beauté — *cedat armis vestis lunga!*^e O Italie! Vous ne vous doutez pas de quels ressouvenirs perçants ce printemps s'est accompagné pour nous. Temps qui compte parmi les plus heureux de notre vie, printemps de l'an 14, qui pensait que ce fût le dernier que tant d'hommes dussent voir!

A vous tout dire, j'ai senti grande pitié pour le royaume d'Italie, et presque souhaité, pendant quelques semaines, que cet asile, au moins, demeurât exempt d'obus. J'ai dû me faire une raison. L'Italie ne pouvait devenir un peuple mûr qu'à condition de ne pas renâcler au bord de l'horrible gué. Encore s'y est-elle jetée trop tard pour son honneur et sa stratégie, — un peu trop tard, tout au moins. Il y a quatorze mois que mes enfants s'ébattaient sur la plate-forme de la basilique d'Ancône, aujourd'hui défoncée;²⁵ et la solitude mélancolique, déjà sanglante, de Rimini, bouleversée par le trinitotruol^f autrichien!

Donnez-moi, voulez-vous, des nouvelles de Masson, de Crémieux, de Mounereau, de Chadourne. Alazard est-il toujours là-bas ? Je suis content de savoir Renaudet tranquillement employé. Que lui fait-on faire, au ministère ?

Vous serez bien aimable de me dire si Luchaire aura reçu ma lettre; il s'en est déjà égaré une autre. Et, incidemment, quelle formalité dois-je remplir pour que ma femme puisse toucher les 750 pelots qui me restent dus par l'honorable et triste Magi ?²⁶ Plaie d'argent n'est pas mortelle, mais il vaut mieux la guérir quand faire se peut.

Je vous écris de la^g chambre où mon billet de logement m'installe, nu comme un ver; j'achève ma sieste; cette vallée d'entre Ain et Rhône est riche, accueillante, mais terriblement chaude. On manoeuvre avant dix heures du matin et après 8 heures du soir.

Etes-vous encore pour longtemps à Florence ? Le sol leone^h vous en chassera bientôt. Les Luchaire rentrent-ils cette année en France ?

Présentez, je vous prie, mes hommages d'affectueux respect à Madame Luchaire, mon bon souvenir à notre directeur. Je vous serre bien cordialement les deux mains,

Jean Richard Bloch.

sous-lieutenant/10^e Compagnie

401^e régiment d'Infanterie

on écrit provisoirement :ⁱ par le dépôt de St-Yrieix

(Haute-Vienne)

^d Les deux derniers termes à majuscules. ^e *Sic* pour *longa*. ^f *Sic* pour "trinitrotoluol" (= fr. *trinitrotoluène*). ^g *ma* (S²). ^h *Sic* pour *solleone*. ⁱ *on écrit provisoirement* (Rm).

XIV*

Florence, le 13 juin 1915

[...] L'Italie nous a donné, le mois dernier, un beau spectacle. Nous avons vu un peuple en grande majorité neutraliste devenir en quelques heures interventionniste, le jour où il a su que l'Italie avait donné sa parole et que l'honneur italien était engagé. Nous avons vu un peuple qui, manifestement, dans l'attente était nerveux, inquiet, retrouver un calme admirable le jour où les décisions ont été prises et qu'il n'y a plus eu d'inconnu.

Et moi je n'ai vécu ces grandes journées qu'à Florence, à Florence que vous avez connue en temps de grève générale. Mais Rome, Naples, Milan, Gênes ont été splendides.²⁷

L'Italie nous a donné un grand exemple. Elle nous a montré comment à l'occasion nous pourrions, nous devons nous débarrasser d'un parlement méprisable.²⁸ L'union s'est faite ici comme chez nous (où, cependant, déjà les vieilles querelles renaissent). Ni le bulowisme, ni le giolittisme, ni le sudekomisme^a ne sont actuellement dangereux.

Mais la propagande allemande a laissé des traces profondes. Chaque jour je retrouve chez des bourgeois, qui ne s'en doutent pas, des arguments allemands. "Les atrocités allemandes sont un moyen de faire la guerre. Qui veut la victoire doit vouloir les moyens." J'ai entendu dire ces choses par un avocat italien devant un Belge! — "Sur les atrocités allemandes nous voulons attendre que l'histoire se soit prononcée", me disait un médecin florentin, cousin de Prezzolini. Oui, lui ai-je répondu. La maison brûle. Attendez que l'assurance ait constaté qu'il s'agit bien d'un incendie et vous appellerez les pompiers pour arroser les cendres. Mais conserveraient-ils ce beau sang-froid et cette sérénité d'historiens devant Saint-Marc en ruines?

La vérité est que, dans la bourgeoisie, on ne déteste pas encore l'Allemagne. "Ils ne nous ont jamais fait de mal". Mais le peuple, qui ne distingue pas allemand et autrichien et qui, du reste, a un sens moral plus sûr, s'est prononcé, depuis longtemps, sans hésitation.

A l'égard de la France les sentiments sont encore mitigés.²⁹ L'alliance est faite; dans l'amitié il y a encore des progrès à faire. [...] Je n'ai pas besoin de vous dire qu'à l'Institut nous sommes animés des meilleures intentions et que, tout ce que notre dignité nous permettra de faire pour réchauffer l'amitié, nous le ferons avec enthousiasme. [...] ³⁰

XIV. ^a *Sic*, avec *o*. Cf. ci-dessus, n° XIII, note 22.

Car nos alliances doivent survivre à cette guerre, si nous ne voulons pas que l'Europe entre pour cinquante ans dans une ère de guerres, sans cesse renaissantes.³¹ Les Etats-Unis d'Europe contre le militarisme allemand. Est-ce que je rêve ?

Salvemini s'est engagé comme simple soldat. [...] Prezzolini s'apprête à partir.

Renaudet est à l'Etat-major de l'armée au Ministère de la guerre, service de la presse étrangère. Il dépouille de 8 h. du matin à 8 h. du soir la presse italienne. Il a une journée libre tous les quinze jours. Masson est peut-être à Nîmes. Mais depuis très longtemps il n'a pas donné signe de vie. On me dit que Chardourne, enfin officier, vient de partir pour le front;³² que Mounereau [...] réformé, est allé à Paris. Alazard est toujours ici. Il regrette de n'être pas sur le front „où la vie est merveilleuse”.³³ [...]

Je ne dirai pas, comme un autre, que j'en vie l'existence que vous menez. Mais je l'admire. Et j'aurais voulu avoir une santé passable afin d'être un soldat, non par plaisir, mais par devoir. [...]

Jean-Richard Bloch à André Monglond

XV*

Pérouges par Meximieux (Ain). Ce 14 Juillet. Votre lettre, mon cher ami, m'a fait un plaisir considérable. Elle a remué de vieux chers souvenirs. Continuez à me donner de vos nouvelles. Pour nous, toujours dans l'attente, nous sommes venus cantonner dans l'extraordinaire pays d'où je vous envoie cette vue. Sorte de Pompéï médiévale, oppidum crânement planté sur un pain de sucre, son nom et l'architecture de ses deux cents maisons ou palais plus ou moins ruinés font invinciblement penser qu'une colonie, issue de sa grande homonyme italienne est venue s'établir, au XIII^e s., sur cette route de Lyon. Il y reste 70 habitants en temps de paix. 12 sont déjà tombés à l'ennemi. Les maisons y coûtent 10^f et la peine de les ramasser. On ne peut rêver de retraite plus philosophique. A vous, bien cordialement,

J. R. Bloch.

XVI*

A Lyon, hôpital, n°9, Ce 26 octobre 1915.

Mon cher ami, Me voici amoché pour la seconde fois : un éclat d'obus, heureusement de petite taille, par le travers de la figure, récolté le 29 septembre³⁴, en Champagne, devant la 3^e ligne allemande, comme je venais de recevoir sous le feu le commandement d'une compagnie abîmée. J'en ai encore pour une quinzaine au moins, d'hôpital, mais rien de cassé — sauf quelques dents, rien

de sérieusement détérioré. En tous cas, c'est du guignon. Une citation à l'ordre ne me console qu'à moitié. Je profite pourtant de ce répit dans l'action pour vous demander de vos nouvelles. J'en attends avec grande impatience. L'été vous a-t-il permis de surmonter vos misères de santé ? Répondez-moi de préférence à la Méricote (Poitiers) où je compte aller en partant d'ici. J'ai à faire connaissance de ^a mon quatrième enfant, né il y a deux mois. ³⁵ Mère et fille se portent très bien. Parlez-moi un peu de l'Institut, vous me ferez plaisir, des camarades exposés (Masson, Crémieux, Chadourne...), des Italiens, etc... Notre directeur n'a point répondu à ma dernière lettre. J'y effleurais la question des 750^f qui me restent dus... hélas!

A vous de coeur, mon cher ami,

J. R. Bloch. s/lieut. au 401.

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XVII*

Florence, le 13 novembre 1915

... Votre carte est allée me chercher à Florence, puis au sanatorium de Montana, pour revenir me trouver à Florence. [...]

Voici des nouvelles des gens de l'Institut, le peu que je sais: Masson est resté vingt jours sans se déshabiller. Chadourne est occupé à se faire réformer. ³⁶ Renaudet est toujours à Paris (51, r. d'Assas) à lire des journaux italiens au Ministère de la Guerre.

Le patron est parti aujourd'hui pour Milan et Paris. Vous ne sauriez imaginer la vie qu'il mène. On se demande comment il résiste à ce métier: une nuit sur deux en chemin de fer, et avec la grippe. ³⁷ Il organise une revue: *Le Monde Latin*, 2 éditions, italienne et française. Le 1^{er} n° en janvier 1916. ³⁸

Je lui ai parlé de vos 750 f. Étonnement que vous ne les ayez reçus. [...]

On me demande, pour une revue étrangère, un article sur les tendances de la Littérature Contemporaine, que je ne puis refuser. Voici ce que je crois discerner de plus net: effort pour créer une littérature sociale et vraiment nationale après la littérature mondaine de ces 4 derniers siècles — effort pour diminuer l'écart entre la langue écrite et la langue parlée — enfin dans beaucoup d'oeuvres, non celles qui contiennent le plus d'avenir, synthèse de toutes les acquisitions du siècle: romantisme, naturalisme, symbolisme; et retour à une forme, qui essaye d'être classique. Tout cela, avant d'y avoir beaucoup réfléchi

XVI. * *Sic.*

et simplement en rappelant les impressions, les idées générales qui surnagent de mes lectures.

Mais je serais très heureux d'avoir votre avis à vous, qui êtes engagé dans la mêlée. Toutes les indications bibliographiques, que vous voudrez bien me donner, me seront précieuses. Pourriez-vous m'envoyer les articles de doctrine de *l'Effort libre*, les plus décisifs ?

Sommes-nous au début d'une nouvelle période dans l'histoire littéraire, d'un grand moment, comme 1550, 1660 ou 1830 ? Je serais près de le croire. Mais je ne pense pas que cette guerre modifie sensiblement ceux qui avaient déjà choisi leurs directions. Il faudra 15 ou 20 ans pour que les événements auxquels nous assistons, aient leur contrecoup littéraire ou, plutôt, ils l'ont eu avant. Je crois, en histoire littéraire, que la littérature est un appareil enregistreur si sensible, qu'il prévoit et prévient les grands changements politiques et sociaux plus qu'il ne les suit. Tout 1789 est déjà dans la littérature de 1780 à 1789; tout 1830 dans la littérature de 1825 à 1830. Si nous sommes au début d'une nouvelle période littéraire, elle est déjà commencée depuis une dizaine d'années. [...]

[En post-scriptum:]

Quelle place faites-vous à l'oeuvre de Claudel ? Ne croyez-vous pas Gide plus riche de passé que d'avenir ? Il me semble que des gens comme Hamp sont bien plus des commencements.

XVIII*

Sanatorium Stephani. Montana.

Vermala (Suisse)

27 déc. 1915

[...] Vous n'avez pas répondu à ma question ! Me jugez-vous inepte ^a pour un pareil sujet ? J'ai fait, depuis 1914, connaissance avec bien des livres récents que j'ignorais. Je trouve la jeune littérature bien plus vivante que celle de 1880. Mais à moins d'y être forcé, peut-être n'écrirai-je pas cet article. Il y a des choses sur lesquelles j'aime mieux rêver qu'écrire. Et je n'aime guère écrire que sur [... ?] livres où je suis sûr d'approfondir la vérité, sur des sujets ayant 1 ou plusieurs siècles de recul. [...]

XIX

A la Mérigote, ce 12 janvier 1915³⁹

Mon cher ami,

Le rôle de non-combattant offre ses avantages et ses inconvénients. Celui de combattant offre les siens. Mais la situation du combattant ramené à l'arrière est des plus délicates à supporter et entraîne^a des complexités de sentiments fort pénibles. C'est ce qui vous expliquera, sans entrer dans le détail, mon silence depuis novembre. Il ne vous est pas personnel. Demandez un peu aux anachorètes du phalanstère de Montana ce qu'ils en pensent.⁴⁰

J'ai reçu votre lettre à l'hôpital, le retour "dans mes foyers" — retour provisoire et précaire — a suivi l'hôpital; puis un voyage à Paris et une amorce de nouveau traitement assez^b douloureux; vous représentez-vous bien par quelles ondes de sentiments contradictoires un homme peut passer à ce régime qui rappelle la douche écossaise? Heureux ceux qui, au cours de cette guerre et de cette angoisse, ne connurent qu'un devoir.

Je pensais que votre article était écrit et publié, sans quoi je me serais efforcé de vous répondre plus tôt. Vous figurez-vous bien quels spectres tirés du passé vous faites défiler devant moi?

Je suis de^c votre avis quand vous dites que la littérature précède un mouvement social plus qu'elle ne le suit. A quoi devons-nous attendre pour l'après-guerre? Relisez les premières pages de la *Confession*^d d'un *Enfant du Siècle*: Cette guerre a déjà suffisamment duré pour prendre des proportions de cataclysme européen analogue aux tourbillons révolutionnaires: notez que je ne crois pas que l'émotion qu'elle a soulevée s'apaise avec la paix; cette paix ne sera selon moi qu'un^e entracte séparant un simple^f prélude du drame réel; en^g quoi consistera ce drame: aboutissement du conflit international par rupture d'une paix boiteuse,^h — ou bien convulsions intérieures, principalement en Angleterre et en Russie, entraînant un remaniement du cadre social des grandes nations?ⁱ — je ne me charge pas de tirer ça au clair; je ne fais pas métier de prophète; je me borne à vous donner mon impression. Donc longue période de refonte politique et sociale peu favorable à la littérature; et^k la paix elle-même, la courte paix prochaine^l qui interrompra cette guerre, je la vois sous les aspects d'une éruption de volupté, de plaisirs, de luxe, de jouissance, un beau bain de boue où l'humanité se donnera licence de se détendre de l'extraordinaire rigidité avec laquelle elle aura vécu pendant plus de deux années. Là encore nous autres, écrivains,^m n'aurons rien à voir. Les peintres, musiciens,

XIX. ^a présente (S¹). ^b très (S²). ^c d'avis (P). ^d PR: des *Confessions*. ^e une (e rayé). ^f simple (Rm). ^g et (P). ^h Sic. Voir ci-dessus, p. 47, les remarques sur l'orthographe. ⁱ J. R. B. avait d'abord mis une virgule. ^k il (R). ^l prochaine (S¹). ^m artistes (S¹).

sculpteurs, décorateurs pâtiront moins que nous; on achètera, on vendra; les fortunes nouvelles voudront se créer en un semestre ces parchemins d'ancienne bourgeoisie que représentent une collection de tableaux, un hôtel de bon goût et des panneaux cubistes.

Il ne nous restera donc, à nous, les salisseurs de papier, que troisⁿ alternatives: ou faire des couplets de mirliton pour mascarades patriotiques, ou foncer dans l'utilitarisme à outrance, — ou nous retirer dans quelque solitude, comme Spinoza dans^o son atelier de lunetterie ou Flaubert à Croisset, et y fabriquer d'indigestes et sublimes machines en mâchant un dégoût de toutes choses.

Je reprends ces trois hypothèses: mais je laisserai tomber la première aussitôt; ni public ni fournisseurs ne manqueront jamais aux succédanés de Lavedan, de Donnay et consors.

J'arrive à la seconde. Ce que j'appelle une littérature d'utilitarisme forcené revient à ce que les manuels baptisent ouvrages de polémique: nous sommes à la veille d'un développement de littérature polémique que je ne peux comparer qu'au mouvement encyclopédique, avec des différences que je voudrais toutefois vous indiquer en passant.

— Du jour où est tombée la façade plâtre et stuck^p dont la bourgeoisie s'était recouverte, entre 1815 et 1870, et où s'est manifestée^q son impuissance à fonder un ordre social stable, comme l'aristocratie avait réussi à en établir un pendant les siècles précédents, la littérature s'est tout naturellement trouvée inclinée vers la^r discussion des^s problèmes sociaux. Tandis que les^t tard-venus du réalisme poursuivaient l'exploitation des recettes de la littérature psychologique, un fort courant, d'abord souterrain, bientôt public, se forma sur l'autre pente: ce fut le naturalisme, mélange d'abord hybride de romantisme déclamatoire,^u de science mal digérée, de réalisme vulgarisé, ce fut Zola; mais le contact avec les classes ouvrières créaient^v dans le même temps, au coeur même de ce naturalisme bourgeois, un naturalisme plus âpre, plus violent, moins emphatique, terriblement acharné et destructeur: celui de Vallès; la^x génération qui suivit attachait plus d'importance à l'héritage de ce mouvement populaire qu'à celui des Rougon-Macquart, qui sentait trop son parvenu: Charles-Louis Philippe, Jules Renard reprirent l'oeuvre de Vallès;^y ils la modifiaient, cela va sans dire, selon leur tempérament propre; Philippe puisait dans l'admiration des Russes un goût, un peu précieux et faisandé, pour l'homélie apitoyante; Renard, plus sec, plus court, et de^z condition bourgeoise aisée, donnait, dans les fondations sociales, des coups de bec précis comme ceux du pivert. Et Mirbeau^a, plus rapin, se faisait une réputation de dandy sadique et révolutionnaire. Pendant^b ce temps, du haut des tours d'ivoire universitaires, intellectuels,

ⁿ deux (S¹). ^o sur (P). ^p Sic. ^q vue (P). ^r les (S²). ^s actuelle (P). ^t des (P). ^u virgule + de (P). ^v Sic. ^x contre (P). ^y [Après Renard:] R [?] s'y attachaient (S¹), où le nom commençant par R compte trois lettres. Nous n'avons pu l'identifier. ^z moins (P).

^a Pendant (S¹). ^b Tout ce qui précède, depuis *plus rapin*, avait été intercalé après coup entre

chartistes, professeurs dégringolaient dans la mêlée, la serviette sous le bras, la tête farcie de souvenirs augustes et de l'admiration du beau : Anatole France, mince filet d'eau claire, homme et talent de mezzo carrattere, insinuait sa précieuse série des *Bergeret* dans les bases de l'édifice social ; Barrès, la cravate^c doctrinaire cachant mal le col douteux du pion, assommait le monde avec ses thèses métaphysico-politiques ; Maurras, ami, admirateur d'Anatole France, puis^d Lemaître,^e puis, le dernier venu, Romain Rolland, proclamaient, par leur intervention inattendue, la genèse d'un état de choses^f nouveau.^g Il n'est pas jusqu'à Bourget, inquiet et flairant le vent, qui abandonnait^h l'imitation profitable des trucs balzacien et inaugurerait sa série de romans pédagogiques (du *Disciple* jusqu'au *Sens de la Mort*), déterminant derrière lui l'orientation de tous les jeunes académisables, Beaunier, Bertrand,ⁱ etc.

Est-il besoin, pour étayer cette démonstration du caractère *polémique* pris par la littérature depuis trente ans, d'attirer votre attention sur la place considérable prise par les *essayistes* dans le goût public ? C'est Remy de Gourmont, c'est André Gide, c'est Léon Bloy, c'est Maeterlinck^k, c'est Sorel, c'est Suarès, c'est surtout Péguy. Comparez à la popularité ou à l'influence de tous ces écrivains l'obscurité où travaillent les^l patients et estimables continuateurs du réalisme, comme Boylesve, comme Bachelin.

Regardez au contraire, parmi les *jeunes*, quels sont les romans qui ont, tout récemment, attiré la plus forte attention du public : c'est l'*Appel des Armes*, de Psichari, thèse nationaliste, c'est *Jean Barois*, de Martin du Gard, thèse libérale. Les mots thèse, partis, tendances viennent d'eux-mêmes sous la plume.

Vous constaterez que j'ai confondu volontairement, dans la liste qui précède, écrivains de *droite*, écrivains de *gauche*. Du point de vue littéraire, où vous vous placez, l'orientation relative des oeuvres vous intéresse moins que leur valeur à la fois absolue, comme création artistique, et représentative d'un courant d'esprit. Et c'est vous qui êtes dans le vrai.

Donc l'issue de la guerre trouvera une littérature essentiellement polémique, où le partage en deux camps politiques apparaîtra comme tranché d'une façon plus irrémédiable que jamais (legs de l'Union sacrée). A "droite", Maurras, Léon Daudet, Barrès, Bourget et leurs disciples.^m A "gauche", Romain Rolland, Mirbeau, et les jeunes qui suivent leurs bannières, au premier rang desquels je mets, incontestablement, Hamp.

Caractère commun des deux groupes : la tendance moralisante, leⁿ prosélytisme moral, social ou politique, le goût de la démonstration, en un mot le but utilitaire plus ou moins immédiat escortant^o infailliblement, si même, par^p

deux lignes, *plus rapin* se trouvant à la marge. ^c le col : le corrigé en la, col raturé. ^d puis (R). ^e Sic. ^f (une) civilisation (S¹). ^g nouvelle (S²) ; PR : la genèse d'une civilisation nouvelle. ^h (qui), abandonnant (S²). ⁱ Josep (P). ^k La phrase s'est d'abord terminée ici. Première addition dans le bas du feuillet : c'est Suarès, c'est surtout Péguy. Seconde addition, en marge : c'est Sorel. ^l de (S²). ^m La suite de la phrase, virgule comprise, a été rayée : Claudel, Jammes et les leurs. ⁿ pros [élytique ?] (P). ^o escorte (S²). ^p occ (P).

occasion, ils ne dominent pas^a le pur souci de la vérité artistique. Est-ce une disposition d'esprit qui anéantisse tout espoir de chef-d'oeuvre littéraire? Demandez à l'*Emile*, au *Neveu de Rameau* ou à *Candide*; mais souhaitez que nos modernes aient en main l'instrument d'un Rousseau, d'un Voltaire et d'un Diderot.

Ces noms me ramènent à ce que je vous disais pour commencer, — d'un mouvement qui ne serait pas sans analogie avec le vaste conflit d'idées de l'Encyclopédie: même rage scientifique (discussions autour du transformisme), même émerveillement devant les progrès matériels de la technique industrielle, même usage de l'idée religieuse. Je vais encore^s plus loin: la guerre à laquelle nous assistons est moins, (comme je l'écrivais tout à l'heure) le prélude de quelque chose, que la conclusion inévitable^t d'un long passé, à la façon de cette date fatale de 1715.

Quel sentiment nouveau, quel système original prétend-elle instaurer? Quel idéal neuf et rafraîchissant? Le plus grand de tous les conflits se déroule autour d'une idéologie desséchée, creuse et morte. Les adversaires s'envoient à la figure les inventions chimiques les plus audacieuses et les arguments intellectuels les plus dérisoirement vieillots, et flétris.

Cette guerre est la situation de fait à^u laquelle devait logiquement aboutir un siècle de régime bourgeois, — je veux dire un siècle du système de la libre concurrence et^v de la rivalité dans l'individualisme. La théorie des équilibres politiques, des guerres économiques, des armements préventifs, des concentrations industrielles et financières, des militarismes, des^x paix armées, des nationalismes ne pouvait mener à une autre solution, et je trouve bien ridicules les honnêtes philanthropes qui s'arrachent les cheveux de désespoir devant la plus prévue de toutes les catastrophes.

La "Grande Guerre" liquidera, je l'espère, ce gigantesque entassement d'erreurs, et entraînera dans son flot gluant, ignoble et salutaire un des siècles les moins honorables que l'humanité ait eu à vivre depuis longtemps.

De sorte que je vois la paix qui l'^v interrompra comme le point de départ d'un actif travail de mise au point auquel collaboreront toutes les énergies de l'Europe. Il se produira un vif désir d'une nouvelle répartition des charges, des responsabilités, des initiatives. Le rôle de l'Etat grandira, encouragé en ce sens par les monarchistes et par les socialistes, combattu par les libéraux de tout ordre. Cette congestion du Centre entraînera un essai loyal de décentralisation, etc — etc — Et comme chez nous rien ne se fait que par principes, et nullement par la considération de l'utilité évidente, une guerre de plume s'élèvera au-dessus de cette guerre politique et sociale, avec une fureur et une acrimonie qui

^a *il ne domine pas* mis au pluriel après coup. ^r *qui* (P). ^s *mê[me]* (P). ^t *d'un long* (P). ^u *logique* (P). ^v Rajouté à la place d'une virgule biffée. ^x *industriels* (P). ^y *la* (P).

feront, je le crains, paraître les temps que nous quittons pour toujours comme un oasis de silence et de jeux aimables.

Polémique, pamphlets, invectives, enquêtes sociales, littérature de classes, de partis, de groupes, oeuvres alternativement remplies d'un sentiment humanitaire très élevé et de haines empoisonnées, plaidoyers partiiaux, arguments arrachés à la muette et innocente Histoire, chefs-d'oeuvre d'un jour dont un subsistera sur mille, parades étincelantes et bottes foudroyantes, voilà un peu comme je vois venir cette littérature d'après-guerre. Comme la *Foire sur la Place*, comme *Leurs Figures*, comme le *Rail* et *Notre Jeunesse* nous apparaîtront, alors, des oeuvres calmes, baignées de sérénité, de réserve^a et de modestie!

Du point de vue des résultats artistiques^b durables, j'en vois un qui domine tous les autres : de même que l'Encyclopédie fit éclater le cadre du vocabulaire "honnête homme" en y jetant de force, à brassées, toutes sortes de termes scientifiques^c, philosophiques, historiques, (si bien^d que le Romantisme n'eut qu'à donner le dernier coup au langage à^e perruque); — de même nous avons tout lieu d'espérer que le XX^e siècle fera éclater la carapace grise du vocabulaire philosophico-journalistique dont nous sommes empoisonnés, et cela au profit de la langue parlée, de la langue des métiers, de la vie.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que du roman — et de l'essai. Voulez-vous que je vaticine aussi sur le théâtre et la poésie ? Allons-y : le théâtre d'abord. Eh bien, je vous avoue que je n'y vois goutte^f : ce n'est ni Bernard Shaw ni Curot qui vous satisfont, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il deviendra demain ? Je n'en sais rien. J'en ferai, mais du diable si le public consentira seulement à venir m'entendre. J'ai une tendance à croire que la réalité se contente fort bien du cinéma, et que la seule forme viable du théâtre, c'est, tout bêtement, le drame historique. Oui, comme celui d'Eschyle, de Shakespeare, de Corneille, excusez du peu. Quant au drame bourgeois à la Paul Hervieu^g — voulez-vous que nous parlions d'autre chose ? J'avoue pourtant quelque faiblesse pour les affaires truquées de d'Annunzio, mais je dois avoir tort.

Arrivons à la poésie. Vous êtes près d'un poète, qui est un excellent ami, Jouve. Je serais désolé de le contrister. Mais, en fait de poésie, je ne vois guère rien^h qui me satisfasse, de nos jours. Si ; j'excepte Paul Fort, aimable soliste, continuateur de du Bellay, de Verlaine, déjà mûr pour une exquise anthologie de *poetae minores*. En dehors de ce filet d'eau murmurant dans la mousse, sans signification nouvelle si ce n'est de prouver la permanenceⁱ des grands courants dans un peuple, il me paraît évident :

1° que le symbolisme^k est mort ;

^a arrachés à en surcharge sur deux mots illisibles. ^b PR : de sérénité et de réserve mod ; et, mod biffés. ^c artistiques (R). ^d nés de (P). ^e si bien (R) au-dessus d'un et biffé. ^f en (P). ^g Un accent circonflexe raturé sur le u. Voir ci-dessus, p. 47, les remarques sur l'orthographe. ^h à la Paul Hervieu (R). ⁱ rien (R). ^j PR : si ce n'est la preuve de la permanence. ^k romantisme ?

2° que le réalisme ni le naturalisme n'ont été capables de créer une forme ou une inspiration poétiques;

3° que cette forme ou cette inspiration ont été demandées à l'étranger.

Et ici le phénomène ne laisse pas que de redevenir curieux. Il y a un siècle ce fut l'Allemagne qui nous fournit le modèle et l'aliment qui nous manquaient : mais regardez où en était l'Allemagne avant cette guerre-ci : en poésie, deux tendances¹ : l'une, (Dehmel) s'essayait à acclimater les recettes des symboliques français^m et s'inspirait plus ou moins heureusement de Verlaine; l'autre (Liliencron)ⁿ se rejetait délibérément vers l'ornementation raffinée, démarquait Oscar Wilde, revenait à une conception bizarre, byzantine, plus ou moins magique et sadique de l'antiquité, un peu à la façon de Gustave Moreau. (Je constate du reste qu'au théâtre et dans le roman l'Allemagne sortait à peine du réalisme bourgeois avec^o Sudermann, Mann, ou^p d'un symbolisme teinté de rêves mystiques et de brutalités positives avec Hauptmann). Donc, en arrière de nous de près d'un demi-siècle, l'Allemagne de 1905^a était hors d'état de nous rendre le service que nous offrit celle de 1805.^r Et^s comme l'Italie se cherchait, que l'Angleterre s'oubliait, ce fut à une race jeune, par suite plus *poétique*, à l'Amérique que fut demandée cette transfusion de sang. Et Walt Whitman est le grand bougre où successivement les jeunes les plus actifs^t, Jules Romains, Duhamel, Vildrac, Jouve, et nombre d'autres ont été réapprendre un métier oublié — ou trop bien su.

Cela tombait d'autant mieux que l'homme de Manhattan, démocrate et protestant, avait cette inclination pédagogique et utilitaire qui est la marque de toute notre génération. Mais il l'avait, ce diable d'homme, un peu à la façon dont le soleil rend service aux récoltes du laboureur, sans le savoir, sans le vouloir expressément, par irradiante chaleur de coeur, par excessive abondance vitale, comme un météore éclaire le ciel, comme la pluie abreuve les racines des arbres.

Voyons ce qu'en ont fait les poètes dits unanimistes : Jules Romains l'a utilisé tant que ce fut une fontaine mystérieuse et en quelque sorte brevetée; ses ambitions de chef d'école s'accommodaient mal de voir Whitman tomber dans le domaine public, et ses exigences de poète né ne se satisfirent pas longtemps d'une transposition des rythmes de Whitman dans une prose française arbitrairement découpée; incapable, par ailleurs, de se créer l'instrument rêvé, le voilà en train de revenir aux mètres classiques. Dans cette forme antique enferme-t-il au moins des pensées nouveaux ? Ici je vous renvoie à ses *Odes*, ses dernières productions d'avant-guerre. Vous en jugerez vous-même. La guerre a surpris Duhamel en pleine évolution; voyons-le venir. Pour Vildrac, qui est^u certainement l'artiste le plus doué, le plus courageux et le plus inflexible des

(S²). ¹ *courants* (S²). ^m *français* (R). ⁿ (*Liliencron*): Rm. ^o *et d* (P). ^p PR: *et du*, puis *ou du*. ^a 1900 (S²). ^r 1800 (S²). ^s *C'est donc* (P). ^t *les plus actifs* (R); PR: *tous les jeunes; tous biffé*. ^u *qui est* (Rm).

trois; cette subordination ne pouvait lui suffire; il a écrit des petits poèmes d'un ton et d'une sensibilité charmants; mais il tombe dans l'accidentel; lisez ce que Taine écrit de son poète préféré, Wordsworth, au tome IV de la littérature anglaise: vous aurez un aperçu des dangers d'où il faudra que Vildrac se tire pour affirmer sa maîtrise. Reste, parmi les jeunes, Jouve, un des derniers venus à cette forme de poésie: pourquoi ne pas vous avouer franchement qu'à travers toute l'estime que m'inspire sa recherche, je demeure rebroussé par l'excessive abstraction de son langage; j'ai l'impression qu'avec plus d'exigence et d'efforts il devrait arriver à la clarté qui est la forme souveraine de l'art; et pourquoi conserve-t-il à ses poèmes cette forme, ce rythme de traduction où mon oreille ne trouve pas d'harmonie dominante? Manque d'exigence vis-à-vis de soi-même: c'est le reproche que j'adresse à tous les poètes contemporains. Car les autres *écoles* (oh mon Dieu, après seize mois de guerre retomber à parler des *écoles!* Monglond, comme je vous en veux!) ont aussi leurs talents, mais comme je ne vois même plus en elles cette trace de recherche et d'originalité qui est dans ceux que je viens de nommer, comme Verhaeren, belge inégal et romantique attardé, va s'éteindre sans disciple marquant,^v — eh bien, vous voyez qu'en poésie je demeure aussi peu concluant qu'en matière^x de théâtre. Souhaitons l'apparition du génie spontané^y et robuste qui viendra bouleverser cadres et pronostics, et imposer sa vision, son style, son rythme.^z

Vous trouverez peut-être que^a je suis peu encourageant. C'est que la vie ne va pas être rose pour ceux d'entre nous qui retirerons leurs os^b de la Grande Bagarre. Entre le feuilleton social et l'estrade de réunion publique, il faudra bien de la volonté pour accomplir son oeuvre et la mettre à l'abri des remous révolutionnaires.

C'est en pensant à la nécessité où nous serons de chercher, entre deux bourrasques, un coin^c où réfléchir et travailler, que je vous parlais, dans mon énumération du début, de la *troisième alternative*: la solitude.

Il va sans dire qu'ici je ne vaticine plus. Ce qui s'élaborera dans ces thébaïdes, c'est le secret du grand Pan. Sera-ce quelque Flaubert, quelque Spinoza, quelque Tolstoï ou quelque Dante qui, ayant sauvé sa tête^d de la tempête, accumulera en silence la matière d'une grande oeuvre? Sera-ce rien du tout, quelque Népomucène Lemercier, ou quelque polygraphe idiot, je n'en sais rien non plus.

De toutes façons, le grand chambardement précipitera l'avènement de cette littérature européenne que Goethe appelait déjà de ses vœux. Il va sans dire que si le phénomène Dostoïevsky, le phénomène Kipling^e, le phénomène Whitman ont agi chez nous avec la rapidité et la puissance que vous savez, il en sera de plus en plus ainsi. Il est même probable que le coup moral qu'aura reçu

^v marquant (R). ^x fa (P). ^y Corrections successives: 1. *Souhaitons le génie spontané*; 2. *Souhaitons la venue du génie spontané*. ^z *Sic.* ^a *Vous voyez que* (S¹). ^b *Sic.* ^c *abri* (S¹). ^d PR: *ayant mis leur tête à l'abri cepen [dant]* ^e *Meredith* (S¹).

l'Allemagne précipitera chez elle l'évolution des esprits, l'arrachera à un égo-centrisme mortel, dispersera la bibeloterie de sa littérature d'Exposition Universelle, la replongera, avec l'humilité que nous devons tous y apporter, et qu'elle avait oubliée, dans le grand courant de l'échange universel; il est possible que des voix nouvelles s'élèvent chez elle, purifiées par l'épreuve, et cherchent^g à renouer les traditions de^h son grand passé idéaliste, àⁱ reprendre les^k relations avec la circulation des esprits dans le monde, cherchent, en un mot, à réobtenir une^l place dans la République des Esprits. S'il se produit, ce phénomène ne sera ni le moins émouvant ni le moins intéressant de l'avenir.

Et toutes ces conditions modifieront, cela va sans dire, cette analogie avec l'Encyclopédie que je posais comme exemple, tout à l'heure, sans me dissimuler tout ce que de pareils rapprochements ont de factice et d'étouffant.

— m

Voilà, mon cher Monglond. Vous ne vous attendiez certes pas à cette avalanche de pattes de mouche quand vous me posiez innocemment votre question. Je ne m'attendais pas non plus aux proportions ridicules de cette lettre quand je me suis assis pour vous répondre.

Il y a seize mois que je n'avais réfléchi à ces choses. On désapprend d'être court. Et il se peut que tout ce charabia ne réponde pas à ce que vous me demandiez. Je vous ai écrit au courant de la plume. Je me défends d'avoir voulu trancher ni dogmatiser. Regardez ces idées comme des suggestions que je soumetts à votre réflexion, non comme des arrêts de mon infaillibilité critique.

Avec tout ça je ne vous ai pas parlé de vous. Mais c'est que j'attends de vos nouvelles avec impatience. Cette cure à Montana vous aura-t-elle fait du bien ? Vous y avez trouvé une sympathique société. Serrez la main pour moi à Jouve, à Thiesson, à leurs femmes, à Gallimard.⁴¹ Benjamin Crémieux est venu déjeuner chez nous l'autre jour. Il m'a renseigné sur la petite colonie florentine. Mais tous les détails seront les bien-venus.

Ma convalescence expire dans deux semaines. C'est une dure épreuve de ramener un homme si près de sa maison, de ses livres, de son encrier pourⁿ l'en rappeler aussitôt. Croyez qu'il faut quelque courage pour sortir de cette épreuve aussi ferme qu'on l'était, là-bas, sur le front. — Je me souviens^o que vous me demandiez mon avis sur Claudel, le voici^p : un mystificateur.

Bien cordialement à vous, et le bon souvenir de ma femme,

Jean-Richard^a Bloch.

^f une (P). ^g recherchent, préfixe biffé. ^h avec (S¹). ⁱ et (S¹), suivi de reprendre (R). ^k des (S²). PR: de son grand passé et des relations. ^l leur (S¹). ^m Trait tracé de la main de J. R. B. ⁿ A partir d'ici jusqu'à bon souvenir de ma, le texte continue, sur trois lignes, dans la marge de la vingt-huitième page de la lettre, la suite se trouvant dans la marge de la 27^e p. jusqu'à chance de réussite, dans celle de la 26^e pour le reste. ^o rappelle (S²). ^p le voici (R). ^q Avec trait d'union.

P. S. L'entreprise pédagogique de Madame Jouve a-t-elle quelque chance de réussite ?⁴² Nous serions bien heureux d'apprendre qu'elle n'a pas formé cet espoir en vain. C'est une femme méritante et de haute valeur.

Je ne vous envoie pas *l'Effort*. Ce serait une collection volumineuse. Et vous le trouverez à l'Institut.

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XX*

Florence, 30 janvier 1916

[...] ⁴³ Mais j'ai sur la tête la différence de 1550 mètres d'altitude à 30. Je suis accablé. [...]

Ma seule joie est de causer longuement avec votre ami Jouve, cœur généreux et ardent. [...] Merci pour vos si excitantes réflexions. Sur bien des points, je pense comme vous. Sur d'autres, non. Que ne pouvons-nous discuter longuement.

Croyez que je sens bien les conflits de sentiment, dont vous me parlez. Je vous plains et vous admire. [...]

Jean-Richard Bloch à André Monglond

XXI*

1^{er} Rég. d'Inf^{1^e}/26^e Compagnie

St-Yrieix (H^{te}-Vienne)

3.2.16. Mon cher ami, Je vous ai longuement écrit, il y a quelques semaines, au sanatorium de Montana. Avez-vous reçu cette lettre où je répondais aux questions que vous me posiez, au sujet de votre article littéraire ? Votre santé s'est-elle bien trouvée de votre séjour au froid ? Je suis rentré au dépôt. Je ne sais combien de temps j'y resterai encore. Je vais tâcher d'écrire pour le *Monde Latin* un article d'impressions personnelles qu'Alazard m'a demandé.⁴⁴ J'attends de vos nouvelles avec impatience. Je vous serre affectueusement la main,

Jean-Richard^a Bloch. s/lieutenant.

XXI. * Avec trait d'union.

XXII*

2^e Cie, 412^e inf. Secteur 174⁴⁵

Ce 22 février 1916. Aux Armées.

Mon cher ami, Une carte de Mlle Monsani⁴⁶ me remplit d'inquiétude à votre sujet. Vite un mot de nouvelles, je vous en prie. Je n'ose vous demander de quelle nature est cette "très fâcheuse" nouvelle qui vous a surpris à ce point.⁴⁷ J'espère que chez vous tout le monde est bien portant.

Que vous dire, mon très cher ami ? Je pense à vous, et de moi il y a peu à apprendre. Je suis retourné au front depuis 15 jours (3^e départ), et malheureusement je^a n'ai pas pu rejoindre mon précédent régiment. J'ai du reste été accueilli avec une cordialité qui a facilité l'acclimatation dans un milieu nouveau. Nous sommes alternativement dans la boue jusqu'aux genoux, dans la neige et dans l'eau. Les Allemands ne sont certainement pas plus à leur aise en face de nous. Il y a huit jours, j'étais dans une tranchée à 6^m d'eux. Ils ont mine de s'agiter, ces jours-ci. Ils seront fraîchement accueillis, s'ils tentent l'assaut de notre front, et laisseront du monde sur nos fils de fer sans arriver à passer. Pendant ce temps il semble qu'une division s'approche en Orient. Mais trêve aux pronostics. Ils ont été trop souvent déjoués. Je ne veux qu'ajouter un mot sur le moral du troupier français. Dites-le bien autour de vous :⁴⁸ ces paysans sont sublimes. C'est une résignation élastique, joyeuse, consciente, sceptique et pleine de foi en même temps, devant laquelle il n'y a qu'à admirer. Ce soldat de 1916 est aussi grand comme troupier que comme citoyen. Ou, plus exactement, son esprit de troupier est une conscience de citoyen. Je n'exagère rien.⁴⁹ J'attends de vos nouvelles. Envoyez-les, je vous prie, par la Méricote. Je^b vous serre affectueusement la main,

Jean R. Bloch.

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XXIII*

Établissement Stéphani

Montana. Vermala (Valois)

Ce 22 juin 1916

[...] Je suis, depuis deux mois 1/2^a, revenu en Suisse faire à 1600 mètres une vie d'anachorète. [...]

XXII. ^a *j'ai* (P). ^b *Bien* (P).

XXIII. ^a *Sic.*

De nos amis communs, je n'ai pas de nouvelles très fraîches. Je sais que Masson va bien, a été à Florence après mon départ. Renaudet est tout heureux d'être père et d'avoir terminé l'impression de son Histoire de la Préréforme et de l'Humanisme.⁵⁰ [...]

Que vous dirai-je de moi ? Je vais mieux, mais je préférerais n'avoir pas besoin d'aller mieux. [...]

XXIV*

Pension Baur, 3 septembre 1916

Réunis ici avec les Jouve, vous envoyons notre affectueux souvenir et tous nos voeux. André Monglond P. J. Jouve.

Jean-Richard Bloch à André Monglond

XXV

A Poitiers, ce 9 septembre 1916

Tout me persuade, mon cher ami, que vous n'avez pas reçu la lettre que je vous ai écrite du front⁵¹ après le malheur qui vous a frappé.⁵² Dites-moi comment vous êtes, ce que vous devenez, quels sont vos projets.

Ma tête se répare tant bien que mal. Je vais avoir deux mois de convalescence. Je les prendrai à la Mérigote. Il faut que je vous envoie un jour les photographies de ce petit monde ainsi que la mienne privée de barbe, cela vous distraiera un peu. Pouvez-vous lire, travailler ? Avez-vous écrit le grand article littéraire dont vous m'entretenez, il y a dix mois ?

J'ai vu Crémieux en janvier. Il sortait de St-Maixent avec la ficelle d'or sur la manche, et répandait la robuste odeur du troupiér encaserné. Il n'a pas quitté Bayonne depuis, et m'annonce sa visite, en compagnie de sa jeune femme, pour la fin de ce mois.⁵³ Il m'informe que Chadourne est versé dans l'auxiliaire à la suite des incidents compliqués que vous devez connaître.⁵⁴ Renaudet est père et civil. Où est P. M. Masson ? J'ai enfin reçu un mot aimable de Luchaire.⁵⁵ Alazard qui m'avait promis l'envoi de sa revue m'avait oublié ; Luchaire me la promet ; je ne vois toujours rien venir. Marchent-elles, les Nations latines ?

A ce propos — ou plutôt à propos de l'Italie et de l'Institut — croyez-vous que je puisse facilement rentrer en possession des malles d'effets, des caisses de livres, du vélo, des voitures d'enfant qui attendent dans les caves de la piazza Manin le bon vouloir de Guillaume II, ... dans quel état de moisissure et de rouille, je n'ose y songer ? Connaissez-vous quelqu'un de sérieux qui en vérifie-

rait et en compléterait au besoin l'emballage, consoliderait le vélo dans son panier, les livres dans leurs caisses, et ferait l'expédition du tout en P. V. ?

Avez-vous versé, vous aussi, dans les théories de la non-résistance au mal, prêchées derrière la triple barrière de l'armée suisse qui protège Montana contre l'irruption de ce mal ? Traitez-vous, vous aussi, de brutes inintelligentes, de bouchers nationalistes, de fous sanglants, d'aveuglés volontaires, de dupes risibles et, au total, de lamentables idiots, les camarades qui se font casser la figure pour défendre la maison, la langue et le droit de leurs amis moins valides à déraisonner librement sur^a la paix et sur^b la guerre ?⁵⁶

Avez-vous, vous aussi, attendu la guerre, pour vous apercevoir qu'il existait une société, des problèmes moraux, des angoisses sociales, des faits de classe et des mouvements nationaux ? Et, ayant fait, en deux mois, cette belle découverte, ayant assimilé en grande hâte, quelques pages de Tolstoï, de Whitman et de Romain Rolland, les déversez-vous, vous aussi, avant de les avoir digérées, sur vos amis engagés dans la plus horrible des luttes, en objurgations décourageantes, pleines d'une dédaigneuse pitié pour autrui et d'une rayonnante admiration^c pour l'auteur ?

Je me fie à votre bon sens pour espérer qu'il n'en est rien ; vous devez vous rendre compte qu'en de tels instants, une parole maladroite peut coûter la vie à mille hommes de plus. Et que, lorsqu'on est resté sourd à tous les avertissements, aveugle à toutes les évidences pendant ^dque la catastrophe se préparait, il serait préférable de garder un silence attentif et modeste quand elle a éclaté, — du moment, surtout, où l'activité de tous les concitoyens ^evalides vous a préservé ^f en subir les conséquences.

Par ce *vous* j'entends la bande qui gravite autour de Guilbeaux ;⁵⁷ je ne connais pas la revue qu'il a fondée ;⁵⁸ je le connais, lui, pour un médiocre et malveillant personnage.

Au reste, je ne m'attarderai pas à ce discours. Ces moustiques m'amusez plus qu'ils ne m'indignent. Mais ils ne manquent pas d'un inconscient culot. Mon ami Jouve tout le premier, à qui je ne l'ai pas dissimulé, "parlant à sa personne".⁵⁹

Bien affectueusement à vous, mon cher ami. Ma femme me charge de son amical souvenir. Marianne et Michel se souviennent de vous avec la vivacité de mémoire que les enfants portent à qui a su gagner leur confiance.

Jean-Richard^g Bloch.

XXV. ^a de (S¹). ^b de (S¹). ^c *suffisance* (S¹). ^d *avant le* (P). ^e *hommes* (S¹). ^f *des* partiellement raturé. ^g Avec trait d'union.

XXVI*

A la Mérigote, ce 11 octobre 1916

Mon cher ami, Votre carte me peine.⁶⁰ Vous êtes cerclé de^a malheurs. Je voudrais apprendre que la blessure de votre beau-frère n'est pas irrémédiable. Écrivez-moi quand vous pourrez, n'est-ce pas ? Vous nous ferez plaisir. Ma tête ne va toujours pas.

Ma femme, les enfants et moi vous envoyons nos bonnes affections,

Jean Richard Bloch.

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XXVII*

40 Avenue Horace Vernet.

Le Vésinet (S. et O.)

16 oct. 1916

Mon cher ami,

Mon beau-frère a été tué dans la Somme, où il était officier d'artillerie. Il laisse deux enfants. La guerre m'ayant déjà pris mon père et mon frère, je reste seul, et malade, avec ma mère et ma soeur. N'aurait-il pas mieux valu que ce soit moi qui disparaisse ? [...]

Je passerai sans doute l'hiver dans le Midi. Y connaissez-vous un bon coin, pas trop mondain ? Je vous écrirai plus longuement dès que je serai plus reposé. [...]

XXVIII

Le Vésinet, 29 octobre 1916

[...] Tout de suite je vous dirai que j'ai été un peu peiné de votre violence contre Jouve. Non de votre violence contre les idées. Puis je connais et j'aime votre tempérament combattif. Je ne partage pas ses idées. Je les crois néfastes. Je le lui ai dit le premier jour que je l'ai vu. Puis nous avons évité ce sujet, ne parlant plus que des choses qui pouvaient nous unir. Plus je vais, plus je vois que les hommes valent par leur caractère plus que par leurs idées. J'ai, dès le premier jour, reconnu en Jouve une âme généreuse. Dans la solitude atroce où j'ai vécu là-haut (vous ne savez pas ce que c'est qu'un sana ; quelques pages de la *Nouvelle Journée*⁶¹ en donnent à peine l'idée ; le baigne à côté doit être un pa-

XXVI. ^a par (P).

radis), sur ces sommets inhumains et dans ce milieu artificiel, Jouve a été le seul ami vrai que j'aie rencontré, et sur qui j'aie pu m'appuyer aux heures de détresse.

Avez-vous su l'affaire que lui ont faite les officiers internés à Montana ? Jouve s'était dévoué comme infirmier, nuit et jour, auprès des soldats malades. Il avait compromis une santé déjà délicate. Là-dessus paraissent dans ce stupide *Demain* les 2 premiers poèmes du *Grand Crime*.⁶² Aussitôt les officiers français (qui, par leur mauvaise tenue et leurs propos inconsidérés ont tout fait pour compromettre notre cause, si notre cause pouvait être compromise) de demander à l'autorité suisse que l'accès des camps d'internés dans les cantons de Vaud et du Valais soit interdit à Jouve. Ils l'accusaient de propagande antimilitariste auprès des soldats internés. Vous connaissez assez Jouve pour savoir, sans enquête, qu'il est incapable de profiter de son tablier d'infirmier pour une telle besogne. L'autorité suisse, avec son calme et son habituel sens de la justice, a demandé des preuves. Les accusateurs n'ont pu en fournir. Bien entendu. Calomnie toute pure. Jouve a du reste trouvé de nombreux défenseurs. Moi-même, tout "nationaliste" que je suis (on est toujours le nationaliste de quelqu'un), je me suis mis du côté de l'internationaliste, sans hésiter.⁶³ [. . .]

Non, je n'ai pas écrit le grand article littéraire, dont je vous entretenais il y a dix mois. D'abord je suis lent, je voudrais contrôler chacune de mes affirmations, j'ai toujours de nombreux scrupules. [. . .] Mais surtout imaginez ma vie depuis dix mois. Hémoptysies violentes, deux mois avec un litre de lait par jour (régime italien!), après quoi j'ai battu de l'aile pendant deux mois. Je n'arrivais plus à reprendre le dessus. On m'avait fait perdre 8 kilos, que je ne pouvais pas retrouver. Puis les tuberculines de Stéphanie, qui ont failli me tuer. (Faut-il que j'aie la vie dure!) Puis la vie de sana, cette vie odieuse, qui ne permet ni de travailler, ni de se reposer. Et les insomnies provoquées par la haute altitude. Enfin j'ai retrouvé des médecins français, des médecins raisonnables, des médecins pyrrhoniens. Peut-être vont-ils réparer le mal fait par leurs confrères italiens et suisses.

Pourriez-vous me dire les livres les plus essentiels de J. Renard, R. de Gourmont, Kipling, Shaw, J. Romains, Duhamel ? A-t-il paru q. q. chose d'intéressant pendant cette guerre ? Cela semble drôle que je vous pose cette question, moi, homme de l'arrière, à vous, l'homme des tranchées. Mais je viens de plus loin que les tranchées, je viens de 1550 mètres. [. . .]

Je resterai encore un mois ici. Puis [. . . ?] j'irai passer l'hiver quelque part. Connaissez-vous quelque bon endroit en Provence, Savoie ou Dauphiné ? Un climat sec, abrité des vents, altitude moyenne, bon médecin. Un endroit où je pourrais avoir quelques bonnes relations. Car le repos forcé commence à me rendre la solitude pénible. [. . .]

P. S. Pourriez-vous m'indiquer un ou plusieurs bons traits sur la technique de la poésie nouvelle ? Quelles revues de jeunes avant la guerre (en dehors de la N. R. F.) indiquaient plus nettement les tendances des jeunes ? Quels livres de doctrine ? (Je connais déjà Rivière, Mercereau (mauvais), Ghéon. [. . .])

Jean- Richard Bloch à André Monglond

XXIX

Ce 8 novembre 1916

Mon cher ami,

Votre lettre m'a nâvré,^a tant par l'annonce du nouveau chagrin qui vous échoit que par ce que vous m'y dites ^b de votre santé.⁶⁴

Un ami, à qui j'ai parlé de votre désir de trouver un séjour qui n'eût rien d'un sanatorium m'a chaudement recommandé Hyères, comme un pays charmant, moitié village provençal, moitié station d'hiver, dans un climat parfait.

Vous avez encore l'amitié de passer par-dessus vos soucis et de vous intéresser à ma tête. Elle va mieux, mais pourtant^c pas^d d'une façon satisfaisante. Aussi, comme ma convalescence est sur le point de se terminer, m'envoye-t-on consulter le terrible Vincent au centre neurologique de Tours.

Ne dites^e pas, mon cher ami, n'écrivez pas sur vous ces phrases désespérées qui m'ont peiné. Je viens de voir Madame Jouve.⁶⁵ Nous^f avons beaucoup parlé de vous. Votre santé n'est pas si atteinte que vous le croyez. C'est la conviction de tous ceux qui vous ont vu vivre un an, là-haut. Vous guérirez. Nous nous reverrons, à Florence, à Paris et à la Méricote, nous aurons encore de ces interminables causeries où vous m'avez appris tant de choses, et, par-dessus tout, à vous aimer. Les enfants se souviennent de vous et vous nomment fréquemment.

Vous me posez des questions redoutables. Les livres essentiels de Renard, Gourmont, Kipling, Shaw, J. Romains, Duhamel, Léon Bloy, Suarès . . . ! Hou ! Voilà un programme de lectures qui ne sent pas son malade. A tout hasard, et sans prétention, je^g vous dresse d'impromptu le tableau suivant :

J. Renard :	{	Ragotte (nos frères farouches)	
	{	Comédies	
Gourmont :	{	Physiologie de l'Amour	} Mercure de France
	{	Epilogues (au choix)	

XXIX. ^a *Sic*, voir ci-dessus, p. 47, les remarques sur l'orthographe. ^b *Sic*. ^c *pas* (S¹). ^d *pas* (R). ^e *Sic*. ^f *Elle m'a* (P). ^g *sans* (P).

Kipling :	{	Kim
Livre de la Jungle (1 ^{er} et 2 ^e)
Capitaines courageux
Bâisseurs de Ponts	}	Ed. du
Mercure de
France
Shaw —		Pièces plaisantes et déplaisantes
mal traduites par Hamon (Figuière)		
Romaines	{	Vie unanime (poèmes)
Mort de quelqu'un (roman, Figuière)		
Duhamel — Selon ma Loi (Nouvelle Rev. française)				
Suarès — Le Voyage du Condottière (Ed. de la Grande Revue)				
Léon Bloy — Exégèse des Lieux Communs (Mercure)				

Parmi les livres qui m'ont frappé, depuis le début de cette guerre, je mets au premier plan deux ouvrages anglais, l'un protestant, l'autre catholique, celui de Clutton Brock, *Méditations sur la Guerre* (Nouvelle Revue fr.), et celui de Ford Madox Hueffer, *Entre St Denis et St Georges* (Payot). Vous ne vous repentirez pas d'y avoir jeté les yeux.

Parez maintenant votre malle avec de la nourriture durable, de celle à quoi il faut toujours revenir, finalement, pour s'aérer l'esprit et retrouver la hiérarchie des valeurs, mettez-y force Diderot, force Goethe, force Balzac, force Dickens, force Spinoza, force Rabelais, force Platon, force Mémoires de tous les temps et de tous les pays, force Shakespeare, force Molière, et Dante, et vous voilà paré pour un hivernage en Méditerranée, — je le dis sans une ombre d'ironie.

Je relis votre lettre. Vraiment, mon cher ami, avez-vous pu prendre au pied de la lettre une phrase assez caustique sur Alazard ? Mais je mets ce plat pied exactement au niveau où vous le mettez de votre côté. Quant à Jouve, vous m'étonnez. Je me défends d'avoir été violent à son égard. Je lui garde amitié, estime et pitié. Je me souviens seulement de ce que dit Hueffer : tout homme qui a le loisir d'écrire doit se souvenir du prix^h auquel il achète chaque heure de ce loisir, et ne jamais publier une ligne qui, mettant du découragement dans un parti, encourageant les appétits de l'autre, puisse avoir pour conséquence de coûter une vie de plus en prolongeant la guerre une seconde de plus qu'elle ne doitⁱ durer.

Nous vivons des temps graves, qu'un esprit ardent, mais jeune, peu instruit et mal informé ne peut se risquer à juger en quinze lignes, fût-ce du plus beau poème du monde. Je n'ai pas conscience d'avoir été violent à son égard, et en serais peiné. C'est lui qui a été injurieux au nôtre. Je ne lui en veux pas. Je pense comme vous que l'individu prime l'idée, sous réserve que cette idée ne

^hPR : de quel prix. ⁱ doit (R). PR : qu'elle ne durerait.

soit ni niaise ni malfaisante pour la vie de ses semblables au moment où le monde se bat contre l'invasion du grotesque et du difforme.

Tout le monde ici vous envoie amitiés et bons souvenirs. Donnez-nous fréquemment de vos nouvelles. Je vous serre bien affectueusement la main,

Jean Richard Bloch

André Monglond à Jean-Richard Bloch

XXX*

40, Avenue Horace Vernet.

Le Vésinet (S. et O.)

Mon cher ami,

Merci pour votre bonne lettre qui m'a été au coeur. Rénou m'envoie à Cambo, avec promesse de guérison dans un an, un an et demi. [...] N'y connaissez-vous personne? J'ai horreur de me mêler à un milieu artificiel de pension ou d'hôtel. Mais je voudrais un bon compagnon de promenade et de conversation. [...]

XXXI

Villa StLaurent. Cambo (Basses-Pyrénées)

1^{er} mai 1917

Mon cher ami,

Je quitte Cambo dans 10 ou 15 jours pour aller à Paris. Je passerai à Poitiers et, si j'étais sûr de vous y rencontrer, bien volontiers je m'y arrêterais q. q. s heures pour vous serrer la main. Où êtes-vous et qu'êtes-vous devenu depuis les longs mois que je n'ai pas eu de vos nouvelles? J'en attends impatiemment.⁶⁶

Que vous dirai-je de moi? Sujet banal et sans intérêt. Que de temps déjà que je suis retiré de la vie et du monde des vivants. Vous imaginez difficilement, si vous n'y avez passé au moins q. q. s heures, ce qu'est ma situation [...] en Suisse, en France ou ailleurs. C'est bien le plus beau fumier de médiocrité, de sottise ou de méchanceté. Il y a si peu de gens que le malheur grandisse, en qui la souffrance développe cette hautaine bonté qui, „chez les âmes orgueilleuses est une façon de rendre à la vie le bien pour le mal”. Il y en a si peu que les approches de la mort obligent à réfléchir sur les choses essentielles

et à se poser la question nécessaire: "Si, au lieu de 30 ou 40 ans de vie, il ne restait que 10 ans, ou moins, ferais-je de ma vie le même usage?" Ajoutez pour Cambo tout ce que le caractère français, dans la bourgeoisie, comporte de goût du commérage, d'indiscrétion, de vulgarité, de goût de l'argent, de respect pour les seuls biens temporels et de considération pour les mufles qui les détiennent. Vous pensez bien que le seul parti possible, dans un tel milieu, est de s'enfoncer dans une solitude farouche, quelle que^a curiosité qu'on ait des choses humaines. [. . .]

Je vais voir Renaudet à Paris et Desprès⁶⁷. Je n'ai pas eu de nouvelles de Jouve depuis l'hiver. Luchaire s'est fait connaître à moi tel qu'il était. Il est dur, quand on a eu de l'affection pour un homme, d'être contraint par lui de choisir entre la pitié ou le mépris. "Il n'est pas sympathique", a dit Romain Rolland.⁶⁸ [. . .]

Jean-Richard Bloch à André Monglond

XXXII*

Ce 27 novembre 17/Groupe des Canevas de tir
Secteur 77

Mon cher ami, Votre lettre ma fait un plaisir que je ne veux pas tarder à vous exprimer, ne sachant quand mon service me^a laissera le temps d'y répondre dignement. Je suis où vous devinez bien que j'ai demandé à partir⁶⁹, sitôt que j'ai su qu'on y envoyait une armée française. A ma grande surprise, ma mutation n'a pas pris longtemps, et on n'a pas dirigé sur les Flandres un officier qui demandait à employer ses quelques connaissances d'italien. J'ai du reste conscience de rendre pas mal de services de liaison, depuis que je suis arrivé ici, venant du front de Champagne. J'utilise^b mes quatre mots d'italien. Je les ai retrouvés assez frais à mon usage, toute fraîche aussi mon admiration pour cette terre bénie du ciel, qui ne lui a refusé que le don de la bravoure collective. Nous sommes pour l'instant dans une grande ville⁷⁰, que je ne connaissais pas, où chaque pas fait lever^c des sujets d'admiration et d'émotion. Bon hiver, mon cher Monglond. Je vous serre aff^t la main,

J. R. Bloch.

XXXI. ^a *Sic.*

XXXII. ^a *m'en* (S²). ^b *par ce* (S¹). ^c *suscite* (S¹).

XXXIII

Pau (B.—P.), 16 avril 1918

[...] Renaudet m'écrit que vous êtes rentré d'Italie, que vous avez passé à Paris. Sans doute l'avez-vous vu. J'ai un peu attendu tout cet hiver la lettre plus longue que vous m'annonciez. C'est la raison qui m'a fait rester six mois sans vous écrire. [...]

Quand va finir, hélas ! cette horreur ? Quand retrouverons-nous les causeries d'autrefois, les retrouverons-nous jamais ? Nous allons chaque jour vers l'inconnu, vers un inconnu toujours plus sombre et plus incertain. [...]

Ma santé est ce qu'elle peut être après la crise où j'ai failli rester, il y a deux ans. J'ai pu me remettre doucement à travailler [...] J'ai eu la chance inespérée de rencontrer ici Henri Brémond,^a l'historien de la littérature religieuse. Il a été pour moi un compagnon quasi quotidien. Je connais peu d'hommes aussi réellement bons, aussi intelligents et aussi simples. Quelle curiosité à tout, quel sens de la vie et des âmes, quelle finesse et quelle ironie. J'ai pour lui une affection sans cesse plus profonde.

Quel contraste avec Francis Jammes, le paysan béarnais retors et faux, qui s'entraîne à jouer les rôles de Père de l'Église au bourgeois, en attendant homme de lettres à la vanité grotesque et très attentif à la vente. Ah ! Tartufe, quel petit saint vous étiez ! Avez-vous jamais aimé cette littérature ramollie ? Une m... à côté d'une laitue, dit Léon Daudet.

[...] ⁷² On y trouve même des vieux livres, qu'on détruit pour faire du papier. Il faut toujours que le passé finisse par s'abolir devant le présent qui veut vivre. Je suis de ceux qui pleurent sur les vieilles choses qui s'en vont. Mais qu'y faire ? ⁷³ [...]

XXXIV

Villa Jeanne Marguerite. Bagnères-de-Bigorre (H. P.)

26 mai 1918

Mon cher ami,

Je vous remercie pour votre *Et Cie*.⁷⁴ Je n'ai qu'un regret, un regret de bibliophile. C'est de n'avoir pas l'édition originale.

Je vous ai lu lentement, comme il convient. Et cette lecture m'a fait du bien, car votre livre apporte avec lui la force. Vous voilà classé à votre rang.

XXXIII. * *Sic.*

C'est beau, solide et vigoureux. Le style même, plus dépouillé que dans votre premier livre, plus simple dans *Et C^{ie}* même, à mesure que le sujet vous emporte et que vous avancez, est dense, nerveux, à l'emporte-pièce. A peine vous reprocherai-je quelques longueurs, çà et là, surtout dans la Première Partie.

Quant au milieu que vous décrivez, vous m'avez tout appris. J'avais connu l'été dernier un fabricant de tissus de Roubaix et il m'avait fait comprendre ce qu'était la fabrique, la raison sociale, les exigences du métier et ses joies. Mais le milieu industriel juif, je l'ignorais. Il m'est donc difficile de vous dire si vous êtes vrai; mais je puis vous affirmer que vous êtes très vraisemblable et sans parti pris d'aucune sorte; ni goy ni yit. Cette oeuvre était à faire, car rien encore, dans notre littérature, qui s'en rapprochât.

L'évocation minutieuse et puissante de la fabrique, de la petite ville industrielle est balzacienne. Vous ferai-je une critique? C'est que tous vos Simler se confondent un peu les uns avec les autres; qu'ils ne soient pas, individuellement, assez caractérisés, surtout, et plus encore, les femmes. Mais peut-être ai-je tort, et sans doute avez-vous tenu à nous faire connaître la tribu plus que les individus. Toujours est-il que, sauf Hippolyte et Joseph, j'ai peine à les distinguer les uns des autres.

En somme vous nous présentez trois générations successives. Celle d'Hippolyte, la force idéaliste, qui crée. Celle de Joseph, qui continue, avec effort encore, et qui fait à la raison sociale le sacrifice de la vie personnelle. Enfin la 3^e, représentée par Justin, qui n'a plus qu'à jouir, et que guettent la torpeur et la routine. Mais, avec Louis, réveil de la force idéaliste de la race, et retour à la vie personnelle.

Pourquoi dans votre peinture si vraie de la petite ville industrielle [...?] avez-vous mis des traits qui enlèvent de la force à votre thèse. Il était inutile, et peut-être nuisible à votre dessein, de donner la v.^a au jeune Lafombère. Vous le mettez par avance en état d'infériorité physique. Il suffisait de l'influence ramollissante de ses préjugés de petit bourgeois français pour le faire ce qu'il est. Le Pleynier est peut-être la figure la plus vivante de votre livre. Quant au roman d'Hélène et de Joseph, il me semble contenir quelques invraisemblances. Encore que j'en vois nettement le dessin, le caractère de la jeune fille me semble plus imaginé qu'observé...

Je vous écris toutes ces réflexions pêle-mêle, et en toute sincérité.

J'ai fait lire votre livre à mon ami Henri Brémond^b, avec qui j'ai passé l'hiver à Pau et qui est venu me rejoindre à Bagnères. *Et C^{ie}* lui a plu. "Ca est beau et bon, m'a-t-il dit. Ca n'avait pas été fait. Je ne connais d'équivalent que dans la littérature anglaise. Demandez à Bloch s'il a lu Meredith." Peut-être fera-t-il un article dans le *Correspondant*.⁷⁵

XXXIV. ^a la [vérole]. ^b Sic.

Il y a une éternité que je n'ai eu de vos nouvelles que par Renaudet. J'aimerais en avoir directement; que vous me disiez où vous en êtes, ce que vous pensez de la situation terrible où nous croupons. [...]

Je me suis débattu âprement contre la mort, jours terribles. Maintenant je voudrais recouvrer ma santé d'autrefois, la santé de mes vingt ans, espoir chimérique peut-être. En tout cas, je voudrais durer assez [...?] pour finir ce que j'ai commencé. Cet hiver m'a apporté la joie d'un travail intellectuel déjà plus facile et fécond. [...]

Jean-Richard Bloch à André Monglond

XXXV

Ce 4 Juin 1918

Groupe des Canevas de Tir
F. F. I. Secteur 88.

Mon cher ami,

Je vole un^a quart d'heure à la besogne de cheval qui ne décesse plus depuis des mois, pour vous remercier de votre lettre et vous envoyer mon plus affectueux souvenir. Vos nouvelles m'ont causé un plaisir très vif. Ma femme, qui me les fait suivre, n'en a pas eu un moindre à apprendre ce que nous voulons tous regarder comme votre convalescence définitive. Vous ne devez pas ignorer à quel point votre gravité^b, votre ardeur à vivre, votre volonté d'étendre sans cesse le champ de votre esprit, et votre douce fermeté⁷⁶ vous ont acquis à jamais notre affection. Je ne parle même pas des heures si agréables que votre amitié nous a fait passer, dans un temps meilleur. Vivez, mon très cher Monglond, vivez pour vos amis et pour ceux qui vous liront, vivez au nom de cette ardeur de connaître qui est le signe de la noblesse pour une intelligence.

Vous ne m'en voulez pas trop de mes silences? Savez-vous que j'ai été trois fois blessé, dont une fois grièvement, durablement? que j'ai dû être évacué une quatrième fois pour manquer crever de maladie^c dans un hôpital où je me suis débattu deux mois contre une mort imbécile? Je suis reparti pour la cinquième fois, l'automne dernier. Cette fois on m'a versé dans un groupe géographique de l'avant. Je fais des cartes depuis novembre. J'en ai fait en Italie, puis en Artois, puis de nouveau en Italie d'où je vous écris ceci, et où on m'a renvoyé, il y a huit jours, m'enlevant à un chef et à des camarades que j'aimais, au nom du principe du right man à la right place. C'est une besogne minutieuse, continuelle, intéressante, mais qui vous vide un homme en un

XXXV. ^a J. R. B. avait d'abord écrit: *une*, puis biffé le *e*. ^b Suit un mot raturé, indéchiffrable. ^c *de maladie* (R); dans la marge du feuillet, de la main de Monglond: *Crever de maladie*.

semestre par l'extrême tension de l'effort sur un papillotage de détails. J'ai eu jusqu'à 32 dessinateurs à conduire, et six cents kilomètres carrés de plan à grande échelle à faire établir, simultanément. J'y ai failli laisser une fois de plus mes os. La bonté de mon chef de service m'a seule permis de poursuivre ma tâche sans m'y tuer.

Vous avez lu mon livre avec une amitié qui me touche d'autant plus que la forme n'avait rien pour se concilier, à première vue, les faveurs du lecteur un peu impatient que vous auriez le droit d'être. Je vous remercie de n'être pas tombé dans le facile développement que chacun me sert sur mon style "tendu, massif, rugueux, dur à comprendre..." Vous avez vu, je l'espère, que s'il^d est loin du robinet d'orgeat auquel Daudet ou Maupassant ont habitué "la clientèle", il a le droit de revendiquer des parentés plus hautaines avec la langue qu'on parlait à l'époque de S^t Simon et^e à celle de Madame de La Fayette.

Oui, mon cher ami, moi, le barbare, le révolutionnaire, le métèque (je m'agrafe ces épithètes parmi celles dont^f m'ont gratifié^g les rares c. r. qu'il y a eu), je m'estime plus près des sources profondes de notre langue que tous les Anatole France du monde. Le public a pris ce pli de confondre *pastiche* avec classicisme. Est classique tout écrivain qui, dans le flot populaire du langage de son temps discerne ce qui vient des sources mères et ce qui est affluent précaire. Je m'estime plus classique que Moréas. Et puis, du reste, je m'en moque et ne m'attache à ce détail que pour l'amusement de la chose. Entre l'éloge d'être un écrivain classique et celui d'être un écrivain vivant, je préférerais toujours le second. Mais ce sera une question mal posée; n'est classique que ce qui est vivant.

Il me vient des envies de me disputer avec vous au sujet de ma chère Hélène Le Pleynier. Certes elle est la fille de mon imagination. Mais qu'entendez-vous en disant qu'elle est peu observée?^h Ah, vertudieu, quelles femmes avez-vous donc rencontrées sur votre route!

Vous n'êtes pas comme cet âne qui, dans l'*Oeuvre*⁷⁷, me chicane pour avoir donné à Hélène tant d'esprit à une époque où les *Annales* elles-mêmes n'existaient pas. En vérité, mon cher ami, il le dit. Ce monsieur est flatteur pour les *Annales* et pour les dames de sa génération.⁷⁸ Mais il luiⁱ a échappé ce qui assurément n'a pu vous échapper, c'est que je fais écrire Hélène dans un certain pathos, et^k que ce pathos est celui non pas d'une bas bleu nietzschéenne^l, mais d'une fille qui aurait trop exclusivement vécu dans la société des écrivains du XVII^e siècle, de Madame de Sévigné, dont elle a la syntaxe à angles raides à défaut de l'expression étincelante.^m

^d PR: qu'il est plus près du, raturé à l'exception de qu qui devient que. ^e ou (S¹). ^f que (S¹).
^g agrafé? (S²). ^h Suivent des mots raturés, illisibles. ⁱ ne (P). ^k mais (P). ^l Sic.

M. Henri Brémondⁿ est-il cet esprit charmant et ce grand savant dont j'ai eu l'honneur d'être l'élève silencieux, à l'École des Hautes Etudes, vers 1904 ? J'y ai suivi les^o cours d'un Brémond qui était l'homme qui connaissait le mieux l'Histoire anglaise du Moyen Age.⁷⁹ Si c'est lui, présentez-lui mes respects. Il ne me connaît plus. Mais il a raison quand il parle du roman anglais. L'Angleterre est le pays du roman. J'aime beaucoup Meredith⁸⁰, du moins ce qu'on en a traduit en français. Je suis un admirateur fervent de Kipling, je raffole de Dickens.

Je suis désolé que mon maladroit d'éditeur vous ait envoyé une seconde édition. J'ai fait mon service du front. Je n'ai rien pu surveiller.

Je ne vous parle pas des conjonctures. Elles sont de celles qui vous prennent à la gorge. Notre courage est une armure de silence. L'observation la plus aiguë, la plus dévorante et la plus triste, la plus baignée d'espoir aussi, est dessous, mais je n'arrive pas à parler de ce qui se passe. Cela me fait trop de mal. Je ne vis qu'en m'enfouissant dans le travail.

Tous les miens vont bien. J'ai pu faire un bond^p jusqu'à la Méricote quand je suis revenu en Italie. Je commence à ne plus connaître mes enfants. Vous rappelez-vous cette admirable figure de l'amiral Collingwood, qui est dans Servitude et grandeur militaires, ce chef-d'oeuvre de notre littérature ? Nous sommes en passe de ressembler tous à ce pauvre diable. Je ne connais plus mes enfants que par les lettres de ma femme. Je suis confondu qu'ils pensent encore à me réclamer et à m'écrire.

Bon été, cher ami, bonne santé, bon courage. Je vous serre les deux mains.

Jean R. Bloch.

XXXVI*

la Méricote, le 1^{er} février 1919

Mon cher ami,

Votre affectueuse lettre me salue au seuil de la vie civile.⁸¹ Je ne veux pas attendre pour vous en remercier. Les joies de la démobilisation sont variées et infinies. Elles mériteraient un catalogue. Je mets au premier plan les perspectives rouvertes de l'amitié et des rencontres. Quand nous reverrons-nous ? Ne passez jamais par la ligne de Bordeaux sans vous rappeler, impérieusement, qu'il y a un arrêt à Poitiers, et qu'à Poitiers vous avez des amis.

J'ai dû passer quelques semaines de fin d'été dans un hôpital français de Milan pour m'y faire opérer des suites de ma blessure de 1915. L'opération m'a infiniment soulagé. En outre, j'ai profité de ces demi-vacances pour faire un bond jusqu'à Florence et y quérir nos hardes et nos livres. Je les ai ramenés

^m *expression* rajouté au-dessus de la ligne entre l'article et *étincellante (sic)*, ce dernier recouvrant partiellement *étincellement*, J. R. B. ayant d'abord écrit : à défaut de l'*étincellement de l'ex (de l'ex raturé)*. ⁿ *Sic.* ° des (S²). ^p Depuis un bond jusqu'à Nous sommes en

en assez piteux état. Mais le temps m'a été favorable. J'ai rapporté une image brûlante et merveilleuse de cette ville sans égale. J'ai revu Alazard et la Mission. Les autres étaient à Naples. Luchaire est venu me voir à Milan; fort aimable; il ne s'était naturellement pas ouvert de ses projets de colonisation . . . à Paris. Je ne suis pas^a explicitement informé de cette mission, de ses buts avoués et de ses raisons occultes.⁸²

C'est plaisir de voir comme vous aimez vos amis. Vous me prêterez un jour les livres de l'abbé Brémond^b. Sur la foi de ce que vous dites^c de l'homme, je m'engage à goûter vivement les oeuvres. Quant au c.r. de Rachilde⁸³, il suffit de vous dire que je ne suis pas *de ses jeudis*. Il se peut qu'elle m'octroie du génie, comme à tant d'autres, quand elle me connaîtra. Simple affaire de politique littéraire, dont il ne convient pas que nous nous attardions à causer. J'ai été surpris que les terribles événements de l'année dernière aient laissé assez de loisirs à quelques critiques pour me valoir une série d'articles dont plusieurs m'ont infiniment touché. Mon ours monte doucement, et sans appui aucun de la^d grande presse, à sa cinquième édition . . . Je me suis remis au travail le jour de ma réinstallation à la Mérigote. L'outil et l'esprit sont diablement rouillés. Mais l'envie de faire, comme dit S^t Simon, est immense, et j'ai des projets de quoi remplir trois vies.

Mais j'ai à vous dire des sottises. Vous ne me parlez ni de votre santé ni de votre travail. Faut-il en induire que vous êtes content de l'un et de l'autre? Je note comme un signe heureux que vous ne passez pas cet hiver dans le Midi.⁸⁴ Et cette thèse?⁸⁵

Ma femme, toujours très sensible à votre souvenir^e, me charge de vous exprimer^f toute sa sympathie. Cordialement à vous,

Jean R. Bloch.

passé, écrit sur trois lignes dans la marge de la huitième page de la lettre, le reste, également sur trois lignes, dans celle de la septième page, sauf la signature qui déborde sur la sixième page.

XXXVI. ^a *de reste* (P). ^b *Sic.* ^c *Sic.*, voir ci-dessus, p. 47, les remarques sur l'orthographe. ^d *ladite* (*dite* biffé). ^e Depuis *souvenir*, écrit dans la marge de la même page. ^f *vous exprimer* (R).

Notes

I

Sur papier à en-tête se présentant ainsi :

Université de Grenoble

INSTITUT FRANÇAIS

de Florence

Florence, le 191

2, Piazza Manin Téléphone 12-31

Nota: Dans la suite des notes, nous transcrivons les adresses en y signalant par des barres chaque nouvelle ligne.

1) La plupart du temps J. R. B. signe Jean Richard Bloch (sans trait d'union), en mettant un point après son nom.

II

2) Lettre sans date où on peut lire, dans le haut du feuillet, de la main d'André Monglond: „Hiver 1913—1914”. Dans sa lettre du 9 déc. 1913 à R. Rolland, J. R. B. dit d'avoir “copié, retravaillé, refait” 90 pages du premier manuscrit de son roman, sur 650. Les 171 pages, dont il est question dans cette lettre, permettent de la situer au mois de décembre 1913, puisque la révision complète du manuscrit sera achevée le 7 février 1914. (Cf. ci-dessus, p. 60, note 50.)

III

3) Et pourtant il vient de mettre au net le manuscrit de son roman. Cf. ci-dessus, note 2.

IV

Carte postale envoyée de Venise, représentant la basilique Saint-Marc. [Adresse:] Monsieur André Monglond / 11 via dei Malcontenti / Firenze. Sur ce séjour à Venise, voir ci-dessus, p. 61—62.

4) On lit sur la carte, de la main de Monglond: 5 mai 1914. Le cachet postal porte en effet cette date. C'était un mardi. [Arrivée:] 6. V. 14.

5) “Quand il voulut, en mai, faire un séjour à Venise, ce fut pour moi un plaisir de le remplacer” (*Commémoration*, p. 38).

6) Monglond qui, à l’automne de 1913, s’est installé “à l’intérieur de Florence”, n’a pas tardé à lui préférer les “vastes horizons”. (Cf. *Commémoration*, p. 34).

V

Carte postale, représentant la basilique Saint-Marc et le Campanile. [Cachets postaux:] Venezia, 10. V. 1914. [Arrivée:] 11. V. 14. [Adresse:] Al ill. mo Sr prof. A. Monglond / Instituto francese / 2 piazza Manin / Firenze

A propos de cette adresse si bien libellée (mais voir encore ci-dessous, nos XV, XVI, XXI, XXII), rappelons un texte, paru en avril 1914 dans *l’Effort libre* (7^e cahier, 4^e année, p. 458—460), sous le titre de *Monsieur le Professeur*, où J. R. B. raille la manie des titres chez ceux qui tiennent à s’entendre appeler *Monsieur le Ministre*, *Monsieur le Député*, *Monsieur le Professeur*: “Il fut un temps où les Français s’abordaient du simple salut d’homme à homme: Monsieur.” Et le professeur de l’Institut français de Florence d’ajouter: “Les Italiens raffolent du titre; cela arrondit la phrase: *Signor Professore!* Je suppose qu’ils ont gardé cette habitude des Autrichiens et des papes.”

7) J. R. B. n’a pas une très haute opinion de l’Alliance française qu’il tient pour une institution conservatrice. Dans ses commentaires de l’enquête sur l’irrédentisme français, paru en décembre 1911 dans *l’Effort*, tout en concédant que c’est là “une association pleine de bonne volonté”, il lui reproche “la façon dont quelques-unes de ses sections entendent leur rôle”, en favorisant notamment la littérature officielle et les auteurs consacrés, comme Bourget, Loti et Lavedan, “le Lavedan repenti des prix de vertu”, ainsi que le théâtre boulevardier, etc. (Voir dans *Carnaval est mort*, p. 82—84.)

VI

Carte à usage personnel, avec l’adresse imprimée de J. R. B.: LA MÉRI-GOTE / Poitiers (Vienne). [Adresse:] Monsieur André Monglond / Sornac / / Corrèze. [Dans le bas de la carte, sous l’adresse:] Exp: caporal Bloch / 32^e Compagnie / 325^e d’infanterie / Poitiers. [Cachets postaux:] Poitiers, 6. 8. 14. [Arrivée:] Sornac, date effacée.

VIII

8) J. R. B. n’a donc pas reçu la lettre de Monglond qui ne pourra regagner Florence qu’au printemps de 1915. Cf. ci-dessous, n^o XII. Cette lettre a été du reste adressée à Florence, à en juger d’après la réponse de Monglond du 11 décembre.

9) Grand quotidien parisien dont le tirage dépassait en 1914 le million d'exemplaires.

10) Au-dessus du nom, de la main de Monglond: Ezio. Cette personne nous est inconnue.

11) Un historien de l'art, collègue de J. R. B. à l'Institut de Florence.

12) Cette lettre de Prezzolini ne figure pas dans la *Corr.*

13) Le nom d'Elisabeth Kliehn revient dans la réponse de Monglond (v. ci-dessous, n° IX) sans que l'on sache exactement ce qu'elle faisait à l'Institut.

IX

14) C'est le 19 août 1914 que les troupes allemandes sont entrées à Louvain où, sous prétexte de représailles contre l'action des francs-tireurs, elles ont incendié la ville. Le retentissement de la destruction des trésors d'art belges et de la célèbre bibliothèque a été immense. Romain Rolland, le 29 août, a noté dans son *Journal*: "La nouvelle de la destruction de Louvain me rend malade. Quelle folie emporte ces Allemands à leur ruine morale? Chaque pas qu'ils font creuse un abîme de haine." (Cité par René CHEVAL, *Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre*, Presses Universitaires de France, 1963, p. 262.)

15) Monglond, dans ses souvenirs, cite l'une de ces lettres, écrite le 13 sept. 1914: "Mon coeur et celui de la plupart des Italiens partagent les peines de la France et sa foi" (*Commémoration*, p. 32.)

16) On connaît l'admiration de J. R. B. pour l'auteur de *La Peine des hommes* qui sera le dédicataire de *Sur un cargo* (cf. J. ALBERTINI, *op. cit.*, p. 96—97). Monglond, dont les préférences allaient d'habitude à d'autres écrivains que celles de Bloch, se montre cette fois en parfaite concordance de goût avec son ami. (Voir encore ci-dessous, n° XVII, le post-scriptum.)

17) Ce frère devait néanmoins mourir; cf. ci-dessous, n° XXVII.

X

Carte de même type que celle du 5 août 1914 (n° VI). [Adresse:] Monsieur André Monglond | *Sornac* | *Corrèze* [Au-dessus de l'adresse imprimée:] Exp.: Sergent Bloch | 30^e Cie | 125^e | Poitiers | Les barres sont de J. R. B. A la place du timbre, de la main de Bloch: *f. m.* [= franchise militaire]. [Cachets postaux:] Poitiers, 15. 12. 14. [Arrivée:] cachet effacé.

XII

Carte postale à en-tête de l'Institut français de Florence, adressée à la Méricote, partie de Florence le 17 avril, dirigée d'abord, par erreur, à Vienne où elle arrive le 19. Elle mettra plus d'un mois à parvenir à Poitiers (v. ci-dessous, note 18).

XIII

18) Il s'agit en fait de la carte du 16 avril. Cf. la carte de Marguerite Jean-Richard Bloch adressée le 22 mai 1915 à Monglond: "J'envoie votre carte à mon mari, Monsieur, mais pour ne pas vous faire attendre, je veux vous dire tout de suite qu'il va très bien, et n'est pas au feu en ce moment, quoique parti pour y aller depuis plus d'un mois. Son régiment est dans un camp, et il pensait partir pour l'Italie, mais il n'en est plus question, et ils ignorent ce qu'on pense faire d'eux. [...]" Ce message a été conservé par Monglond avec les lettres de J. R. B.

19) Après avoir été "l'objet constant d'une surveillance de la sûreté politique", confiera-t-il à Roger Martin du Gard dans sa lettre du 9 novembre 1915. "Voilà à quoi ces idiots pensaient, tandis qu'ils se faisaient rosser à plates coutures."

20) Il s'agissait d'envoyer des renforts en Italie pour soutenir le front italien en difficulté. En Orient, depuis l'expédition des Dardanelles, commencée en février 1915, les forces alliées, dont un corps expéditionnaire français, subissaient de très lourdes pertes.

21) L'Italie venait de déclarer la guerre à l'Autriche le 24 mai.

22) Le prince Bülow (1849—1929) avait été envoyé par Guillaume II à Rome comme ambassadeur extraordinaire, avec la mission de persuader les Italiens des avantages d'une politique de neutralité. De nombreux parlementaires italiens et, notamment, Giovanni Giolitti (1844—1928), étaient favorables à la neutralité. Les termes "bulowisme", "giolittisme" sont donc synonymes de *neutralisme*. Moins évident est ici l'emploi du terme "sudekumisme", Sudekum (plus précisément Südekum) étant le nom d'un représentant de la direction du parti social-démocrate allemand, partisan de "l'union sacrée" (voir R. CHEVAL, *op. cit.*, p. 396 et Gilbert BADIA, *Documents, Europe*, mai-juin 1964, p. 56—57). J. R. B. se sert de ce terme de „sudekumisme" à partir de considérations qui nous échappent.

23) Mussolini, d'abord partisan de la neutralité absolue, a fini par rejoindre le parti des interventionnistes et, exclu pour cette raison du parti socialiste, a fondé le "quotidien socialiste", *Il Popolo d'Italia*. Le 3 décembre 1914, il a adressé une lettre à J. R. B. pour le mettre au courant de sa nouvelle situation: "Cher Camarade, lui écrivait-il, j'espère que vous puissiez (*sic*) recevoir cette lettre avant d'aller sur la ligne de combat. J'ai presque de l'envie pour

vous, qui avez combattu, qui avez versé (*sic*) votre sang pour la cause de la liberté humaine, tandis que moi je suis contraint à me battre avec la plume et contre des adversaires ignobles et méprisables. On m'a expulsé du Parti, parce que j'ai fait un journal contraire à la neutralité; on m'a expulsé pour indignité politique et «morale». C'est une énormité, j'ai eu dans ces jours beaucoup d'amertume. [...]" J. R. B., qui avait fait la connaissance de Mussolini en 1914 et qui éprouvait pour lui "une forte estime" (lettre à R. Rolland, 19 nov. 1914), a beaucoup apprécié cette attitude: "Mussolini tente le grand coup de sa vie", estimait-il dans cette même lettre à Rolland. "Il peut être le Mazzini de la nouvelle génération." Quant à l'engagement de Mussolini, il devait partir pour le front en juin 1915 précisément.

24) De tous les Italiens qu'il a connus à Florence, l'historien Gaetano Salvemini (1873—1957) est celui que J. R. B. apprécie le plus. Romain Rolland n'a pas été étranger au rapprochement des deux hommes. Dans une lettre à J. R. B. (26 avril 1911), il l'a caractérisé comme "un homme de grand courage, d'une vitalité indomptable, qui était à Messine pendant le tremblement de terre, et y a perdu sa femme, sa soeur et ses cinq enfants. Il vit pourtant, il travaille et il lutte avec une ardeur admirable". Lorsque J. R. B. lui a fait part des sentiments qui l'éloignaient de Prezzolini (cf. ci-dessus, p. 59, à la note 47), Rolland lui répondait: „Il faut connaître Salvemini. Je suis convaincu que celui-là, vous l'aimerez. Il n'a rien d'un orgueilleux intellectuel. C'est l'homme le plus simple et le plus directement mêlé à la vie" (lettre du 11 décembre 1913). Cette fois Bloch n'a pas été déçu, comme en témoigne sa lettre du 8 mars 1914 à R. Rolland: "J'ai beaucoup vu Salvemini ces temps derniers, et avec un infini plaisir." Salvemini, inscrit très jeune au parti socialiste, devenu l'un des directeurs de l'*Unità*, a combattu les méthodes de gouvernement de Giolitti avant 1914 et s'est opposé à son courant neutraliste dès le début de la guerre. Après la déclaration de guerre de l'Italie, il s'est engagé d'ailleurs comme volontaire. J. R. B., dans sa lettre du 19 nov. 1914 à R. Rolland, parle d'une "fière lettre" de Salvemini, "le plus digne avertissement d'un ami éclairé, d'un vrai socialiste et d'un patriote italien; lue et comprise, elle peut préserver plus d'un Français de conclusions fausses sur les raisons qui dictent le sentiment rationnel des Italiens". (Cette lettre de Salvemini ne figure pas dans la *Corr.*)

25) Cf. ci-dessus, p. 61.

26) Cette personne nous est inconnue.

XIV

Sur papier à en-tête de l'Institut français de Florence.

27) Organisées par les interventionnistes, des manifestations de masse se succédaient depuis le début mai 1915, après la rupture par l'Italie de la Triple-

Alliance. D'Annunzio y a joué un rôle de premier plan avec ses discours violemment antineutralistes: ainsi le 5 mai, près de Gênes, à l'occasion de l'inauguration du monument des Mille, élevé à la gloire de Garibaldi et de son expédition de Sicile; le 13 et le 14 mai à Rome.

28) Le parlement italien était dans sa majorité neutraliste, solidaire avec la politique de Giolitti qui a essayé d'imposer ses vues au roi Victor-Emmanuel III, en provoquant par une action concertée la démission du ministère Salandra, le 13 mai 1915. Mais le roi a reconduit le ministère Salandra et le 20 mai la Chambre des Députés a fini par s'incliner, en donnant sa confiance par 407 voix contre 72 à Salandra, alors que quelques jours auparavant, 300 députés soutenaient encore Giolitti.

29) J. Luchaire ne dit pas autre chose à R. R.: "l'on a grand peur que les Français, victorieux, ne manquent de mesure et de justice" (cité par R. R., lettre à sa mère, citée à la note 68, *in fine*).

30) Cf. J. Luchaire à J. R. B. (13 févr. 1915): "L'Institut s'est tendu de toutes ses forces et «rayonne» tant qu'il peut. Conférences un peu partout, visites, lettres, distribution de brochures par millions . . ."

31) Cf. ci-dessous, p. 108, note 55.

32) "Chadourne est à Draguignan", écrit B. Crémieux à J. R. B. le 26 février 1915. "Il suit les cours d'élèves-officiers. Il ne m'a pas l'air d'avoir grande envie de se rendre au front. Moi, je serais mort si j'étais resté sept mois sans me rendre compte personnellement de ce qu'était la ligne de feu. Il a sans doute plus d'imagination que moi. En réalité, je ne le blâme pas [...]" Peu après son départ au front, Louis Chadourne devait vivre l'aventure décisive de sa participation à la guerre (voir l'*Index*). Voir encore ci-dessous la note 36.

33) Même accent ironique chez B. Crémieux: "Alazard fait des tournées triomphales de conférences en Italie. Il profite tant qu'il peut de la guerre [...]" Les combattants ont de toute façon tendance à se méfier de ceux qui *parlent* de la guerre au lieu de la *vivre* dans les tranchées.

XV

Carte postale /"Maison à Pérouges"/ [Adresse:] Al Sr prof. André Monglond /Istituto francese/ [2 piazza Manin/ Firenze] /Italie. La partie de l'adresse entre crochets est rayée et remplacée en surcharge par „Villa S. Girolamo /Fiesole". [Cach ets postaux:] Meximieux, date effacée. [Arrivée:] Firenze, 17. VII. 15.

XVI

Carte postale portant imprimé: *Carte en franchise. Correspondance des Armées de la République*. [Adresse:] Al egregio signor A. Monglond | professorè (*sic*) al Istituto francese | 2 piazza Manin | Firenze | Italie. Dans la rubrique

Expéditeur: s/lieut. (sotto tenente) (*sic*) BLOCH del 401^{me} d'Infant. — Osped n° 9 — École de Santé milit. Lyon (France). Cachets successifs des postes de Lyon (26. X. 15.), de Florence (30. X. 15), de Montana—Vermala (3. XI. 15.) et, de nouveau, de Florence (? XI. 15.).

34) Et non le 26, date qui est indiquée, à la suite probablement d'une coquille, dans les notes biographiques d'*Europe* (mars-avril 1957, juin 1966), ainsi que chez J. ALBERTINI (*op. cit.*, p. 50).

35) Claude Bloch, née le 25 août.

XVII

Lettre sur papier à en-tête de l'Institut français de Florence.

36) B. Crémieux (lettre du 10 déc. 1915 à J. R. B.) évoquera encore le cas de Chadourne qui, dira-t-il, "file moralement de bien mauvais coton: «il se trouve trop intelligent pour prendre part à cette lutte de bêtes sauvages, il n'est pas patriote, à quoi bon se le dissimuler» et autres antiennes qui me chagrinent et l'ont amené à s'interner lui-même à Ville-Evrard pour assurer une réforme prochaine. Triste, n'est-ce pas?" Chadourne, Crémieux ne le comprendra que plus tard, après la guerre, ne s'est jamais remis du choc de 1915 auquel quatre ans de maison de santé qui ont précédé sa mort précoce donnaient une tout autre signification: „Il se savait marqué par la mort; toute son oeuvre témoigne de cette hantise" (Préface citée, p. 7.). Voir encore ci-dessus, note 32.

37) "La moindre chose que puisse faire le civil, est de se surmener . . ." (J. Luchaire à J. R. B., 9. sept. 1918).

38) Jean Alazard, dans une lettre du 9 janvier 1916 à J. R. B. (à en-tête du *Monde Latin*) annoncera la sortie du premier numéro pour le 1^{er} mars. "Ce doit être l'organe de la Grande Entente latine — Vie assurée pour trois ans. Capitaines — collaborateurs, tout y est . . ." Voir encore ci-dessous, n° XXI et note 44.

XVIII

Carte postale adressée à Poitiers, à la Méricote.

XIX

39) J.R.B. se trompe d'année, il s'agit, bien entendu, de 1916.

40) Allusion discrète mais claire aux divergences qui opposent J. R. B. depuis l'automne 1915 à certains de ses amis. C'est dans une lettre ultérieure (n°XXV) qu'il exposera ses griefs devant Monglond.

41) Pierre Jean Jouve, dont la santé est sérieusement ébranlée, a été envoyé en Suisse par son médecin et y séjourne depuis début novembre 1915;

Thiesson depuis octobre. Ils voient régulièrement Romain Rolland qui écrit à J. R. B. le 11 novembre 1915, de Genève: “nous avons souvent parlé de vous, Thiesson, Jouvo et moi et [...] nous vous aimons bien”.

42) Il s’agit d’une pension pour jeunes filles à Florence.

XX

Carte postale à en-tête de l’Institut français de Florence, adressée à la Mé-rigote.

43) Monglond commence par s’excuser auprès de Bloch de ne répondre que par une carte à ses “28 pages”.

XXI

Carte postale (“Vieille maison [1577] derrière l’Église” à Saint-Yrieix). [Adresse:] Al ill^{mo} Sr prof^{re} (*sic*) Monglond | Instituto francese | 2 piazza Manin | Firenze | Italie. [Cachets postaux:] St-Yrieix, 3.2.16. [Arrivée:] Firenze, 6. II. 16.

44) Cf. sa lettre citée ci-dessus, note 38, où il demande un article à J. R. B.: “Vous me direz que des «impressions du front» il y en a déjà eu beaucoup . . . Peu importe, c’est de vous que nous les voudrions. — Pouvez-vous nous faire quelque chose — 15—20 pages?” J. R. B. n’a pas dû écrire cet article, puisque Luchaire qui est avec Ferrero, l’un des directeurs de la revue (sortie finalement sous le titre de *Revue des Nations latines* | *Rivista delle Nazioni latine*) revient à la charge le 30 août 1916: “Avez-vous quelque écrit de guerre à nous envoyer (5 fr. la page à 34 lignes)? vous nous feriez plaisir.” Il faudrait cependant consulter la revue elle-même, ce que nous n’avons pu faire.

XXII

Carte postale portant le cachet: “Contrôlé par l’Autorité Militaire”. [Adresse:] Al. ill.^{mo} Sr prof. Monglond | Instituto francese | 2 piazza Manin | Florence | (Italie). [Cachets postaux:] Trésor et Postes 17, 24. 2. 6. (*sic*). [Arrivée:] 28. II. 16.

45) Le 10 février 1916, dans une lettre à sa femme: “Si notre ami E... ne nous avait donné quelque pudeur, je crois que c’est au sujet du secteur 174 que pourrait s’employer l’expression du plus mauvais secteur. Une boue affreuse, un confortable hypothétique, un bombardement incessant.”

46) Probablement une auditrice de l’Institut de Florence.

47) André Monglond a perdu son beau-frère. Cf. ci-dessous, nos XXVI, XXVII.

48) Encore un message destiné aux “anachorètes” de Montana rassemblés autour de Romain Rolland, Cf. ci-dessus, note 40.

49) Vu les véritables destinataires du message, J. R. B. préfère ne rien dire de ce qu’il observe de tension montante au milieu des troupiers et dont il ne cache la réalité ni devant sa femme (“leur rancune contre les gens bien chauffés qui *exigent*, du fond de leurs bureaux, est extrême”, lui confie-t-il deux jours plus tôt, le 20 février), ni devant Romain Rolland, dans sa lettre du 18 février: “Les discoureurs [...] ne mesurent pas le dégoût où ils vont être précipités, *quand l’armée reviendra*. (Et vous savez bien que par le mot d’armée, c’est tout le peuple que j’entends)”.

XXIII

Carte postale adressée à la Méricote.

50) Cf. A. MONGLOND, *Commémoration*, p. 40.

XXIV

Carte postale.

XXV

51) La carte de Monglond du 30 janvier 1916 (n°XX) n’est donc toujours pas parvenue à Bloch, ni celles du 22 juin et du 3 sept. (n°s XXIII, XXIV).

52) La mort de son frère. J. R. B. n’apprendra que plus tard la mort du beau-frère de Monglond. Cf. ci-dessous, n° XXVII.

53) En réalité, Crémieux est allé voir J. R. B. en décembre 1915, puisqu’il évoque son passage à la Méricote dans sa lettre du 23 déc. à Bloch. Le 11 févr. 1916, il n’avait pas encore son galon de sous-lieutenant; il annonçait à son ami que, après l’achèvement des cours, il aurait huit jours de congé: “J’en profiterai pour me marier avec Mademoiselle Marianne Stéphanopoli de Connène, dont le prénom ne vous est pas inconnu. — Après quoi je serai nommé sous-lieutenant et partirai selon toute vraisemblance au feu.” Cette dernière lettre a été du reste écrite de *Valréas* qui se trouve dans le Vaucluse.

54) Aucune trace d’une lettre de Crémieux à ce sujet dans la *Corr*. Quant aux “incidents compliqués”, voir ci-dessus, notes 32 et 36.

55) Du 30 août 1916, déjà cité (voir ci-dessus, note 44). Luchaire, toujours préoccupé de l’évolution et de l’avenir des rapports franco-italiens, y résume sa pensée en ces termes: “Ici vient de se terminer le 5^e acte de la deuxième partie du drame France—Italie [...] Première partie: du «Carthage» à la guerre européenne: la brouille. Deuxième partie: d’août 1914 à août 1916: la réconciliation sur le champ de bataille. — Troisième et dernière partie: par la victoire, vers la fédération. Car tout doit finir par le plus étroit des mariages, sans

quoi le drame sera à recommencer tout entier." Cela est à rapprocher de ce que pense Monglond des alliances qui „doivent survivre” à la guerre et Bloch de “la courte paix prochaine qui interrompra cette guerre” (voir ci-dessus, nos XIV, p. 73 et XIX, p. 76).

56) Depuis un an, J. R. B. ne cesse d'encaisser, de la part de ses meilleurs amis, des désaveux de plus en plus fermes de son attitude face à la guerre. Le plus douloureux pour lui, c'est que ces divergences se cristallisent précisément autour de la personne de Romain Rolland, lorsque certains de ses compagnons d'hier, à l'automne 1915, lancent une campagne de soutien à l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée*. (Pour l'historique et le résultat de cette campagne, voir R. CHEVAL, *op. cit.*, p. 513 sqq.) Le désaccord avec Rolland, qui devient à son tour de plus en plus net avec le temps, parallèlement du reste à l'évolution de la pensée de Rolland lui-même, se trouve de ce fait comme amplifié et aussi aggravé dans la mesure où J. R. B. aura cette fois affaire à *des jeunes comme lui* auxquels il reproche, du moins à certains d'entre eux, de parler de guerre et de paix sans avoir été “à la noce”, sans comprendre qu'en face de l'Allemagne impériale et “impérialiste”, il s'agit de la survie de la nation. (Les raisons d'ordre idéologique comme les expériences qui sous-tendent cette attitude sont excellemment résumées par J. ALBERTINI, *op. cit.*, p. 53.) A partir d'octobre 1915, J. R. B. constate avec stupeur que ses amis en sont venus à s'apitoyer sur son obstination de combattant et vont même parfois plus loin, jusqu'à la condamnation. C'est Gaston Thiesson qui ouvre le feu, si l'on peut dire, lorsque, après la visite qu'il a faite à son ami à l'hôpital militaire de Lyon, il lui assène, de Suisse où il est allé rejoindre Rolland, cet aveu : „J'aurais à te dire beaucoup de choses par lettre. Je n'ai pu te causer. Tu es un terrible homme depuis la guerre!” (carte du 14 oct. 1915). Bloch, qui a gardé “un souvenir plein de fraternelle affection” de sa visite, lui répond, d'autant plus piqué au vif qu'il a reçu entre temps “un mot affectueux” de Guilbeaux qui, dit-il, “se laisse voir scandalisé par mes *opinions* actuelles” : “Grand Dieu! Ai-je donc des opinions, en face de cette tourmente qui nous entraîne comme des bouchons sur un torrent? Toi-même tu m'écris que la guerre m'a rendu un terrible homme. Mon vieux, je ne comprends plus. La guerre a hâté de dix ans ma maturation, elle n'en a pas dévié le sens. Elle m'a donné une effroyable leçon d'humilité. Quelles théories ai-je soutenues qui vous scandalisent, Guilbeaux et toi?” (lettre du 20 oct. 1915). Thiesson, cependant, ne désarme pas : „Dans ta lettre tu te montres bien individualiste! malgré les contradictions apparentes qui sont dans tes idées. Je te comprends. Tu es l'homme du devoir en ce moment. Mais cela ne doit pas t'empêcher d'être un homme humain et d'essayer, en dehors de l'action, de voir les choses et les êtres avec justice et bonté. Tous les êtres et toutes les choses! Notre amitié, à l'épreuve, bien des fois, nous nous aimerons toujours (ajoute-t-il, avec le pressentiment peut-être d'avoir poussé trop loin les exhortations), et tant mieux si nous n'avons pas toujours les mêmes pensées” (carte

du 29 oct. 1915). On comprend dès lors mieux l'amertume qui éclate (le 18 fév. 1916) dans une lettre de Bloch à R. Rolland: "Je vous remercie de me donner des nouvelles de Thiesson, Guilbeaux, etc. Je leur fais si bien l'impression d'être devenu une superbe brute, — j'imagine dans le genre d'Ajax — que je reste sans nouvelles. Thiesson me fait dire qu'il ne m'écrit pas pour ne pas me troubler (dans mon rôle de boucher?)." Et l'épreuve n'est pas finie. Pierre Jean Jouve lui parlera de "patriotisme terrible" (carte du 28 février 1916), ce qui lui vaudra, le 7 mars, une réponse de J. R. B. avec cette mise en garde: "Si maintenant tu crois pouvoir conclure de cette lettre (car sait-on jamais?) que je suis conquis à l'admiration de la guerre, au culte de la force, dis-le-moi simplement et nous remettrons à des temps meilleurs une explication que j'estimerai prématurée" (copie de la lettre, insérée parmi les lettres de Jouve, ff. 327—330). Enfin, juste avant sa lettre du 9 sept. 1916 à Monglond, cette lettre du 1^{er} sept. à Roger Martin du Gard, en réponse à un mot plutôt amer de celui-ci (du 28 août): "Je te fais donc, à toi aussi, l'effet d'être devenu un boucher joyeux et sanglant." Et après quelques réflexions sur la guerre "devenue la forme de notre métier de citoyen" en même temps que son "aspect horrible", il ajoute, visiblement excédé: "Ce mot ne réclame pas de réponse."

57) Une lettre de J. R. B. à Mme Jouve, datée du 11 nov. 1916 et qui est une réponse à sa lettre du 8 novembre, nous apprend que Monglond a fait lire cette lettre autour de lui: "Je vous suis très reconnaissant de me parler si franchement de ma lettre à Monglond. Je vous répondrai en toute ouverture du coeur. Je ne savais pas que M. eût fait lire ma lettre, mais je me doutais, en l'écrivant, qu'il le ferait, c'est ce qui m'a déterminé à donner à ma pensée tout son développement. [...] J'estime la pureté et la loyauté de l'esprit de Monglond, il m'a paru faire un intermédiaire honorable. — J'ai parlé de *bande* en pensant à Guilbeaux et à ceux qui pouvaient l'entourer dans son action directe. Je vous ai dit que je me méfie de l'esprit hargneux de cet homme. Même s'il rencontre quelquefois juste dans ses jugements, la base de son activité est souillée par ce terrible défaut de caractère. Car le tout n'est pas les mots qu'on dit, mais l'intention dans laquelle on les dit. J'ai appris à suspecter les mobiles *intellectuels* qui animent Guilbeaux. Il se peut que je me trompe. Je serais enchanté d'avoir à le reconnaître un jour." (Copie, *Corr.*, t. XXV, ff. 348—353.) Le germaniste Henri Guilbeaux (né en 1884), auteur d'une anthologie de poésie allemande contemporaine traduite en français, avant la guerre, a été, rappelons-le, un collaborateur de *l'Effort libre*. Sur ses activités en Suisse à partir de 1915, on peut lire d'une part le témoignage direct de R. Rolland (*L'Esprit libre, Introduction*), d'autre part la monographie de R. CHEVAL (*Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre, passim*) et la note que lui a consacrée J. ALBERTINI dans son *Romain Rolland. Textes politiques, sociaux et philosophiques choisis*, Éditions Sociales, 1970, *Introduction*, p. 62—63.

58) La revue mensuelle *Demain* — *Pages et documents* (rééditée par Slat-

kiné Reprints en 1970), publiée chez l'éditeur Jeheber, à Genève, a sorti son premier numéro en janvier 1916. Romain Rolland, dans sa lettre du 8 février 1916 à J. R. B., a beaucoup apprécié ce premier numéro : "Il a de bons éléments, un éditeur excellent, un public européen et de la copie de Tolstoy inédite (grâce à Biroukof qui est installé ici)."

59) Début 1916, le *Bulletin des Écrivains* a publié une lettre de J. R. B. (dont une copie se trouve dans le t. XXV de la *Correspondance*, f. 330), dans laquelle celui-ci cite en exemple "la conduite de P. J. Jouve le poète" qui "dûment réformé", n'a su cependant "résister à l'enthousiasme unanime" et s'est engagé comme infirmier volontaire à l'Hôtel-Dieu de Poitiers où, attaché au pavillon des contagieux, il a contracté "une scarlatine, puis, plus tard, une rougeole compliquée d'une coqueluche". "Le voilà en Suisse, à Montana (Vaud), «évacué par ordre», cherchant dans l'hiver rigoureux de là-haut, cet équilibre physique et surtout cette paix morale qui est encore plus chichement mesurée au non-combattant qu'à l'autre. Notre attention est due aussi aux souffrances de ces hommes de l'arrière qui ne sont pas tous des embusqués, il s'en faut. Il n'y a pas de Croix de guerre pour des cas comme celui de P. J. Jouve. Cela est à regretter." Jouve, à qui Rolland envoie ce numéro du *Bulletin des Écrivains*, tout en appréciant la „signification amicale" de la lettre de Bloch, tient néanmoins à préciser que *le but qu'il avait devant les yeux* "n'est point votre patriotisme terrible" (carte du 28 févr. 1916). Et il trouve cette formule qui va profondément blesser son ami : "le monde est à la destruction ; ceux qui détruisent et ceux qui réparent n'ont point de récompenses communes". La riposte de J. R. B. ne se fait pas attendre :

"Je veux attirer ton attention sur un revers de sentiment qui risque de provoquer des malentendus regrettables dans l'avenir.

Je laisse d'abord de côté la peine que j'ai pu te causer en attribuant la générosité de ton acte à de l'enthousiasme, voire à du patriotisme. Je ne parlais ainsi que pour me faire comprendre par des lecteurs assez simples. Je sais trop qu'on sent désormais sa province à parler encore d'enthousiasme à propos de cette guerre. De même qu'on ne provoque plus que des sourires étonnés en invoquant le militarisme prussien, lequel (qui l'ignore ?) n'était qu'un poupon attendrissant quand on le compare au militarisme français. Sans mentir des intellectuels m'ont soutenu cette gageure à Paris. Les paysans ont conservé plus de bon sens."

Pour ce qui est d'opposer "ceux qui détruisent et ceux qui réparent", Jouve commettrait là une "étrange contre-pèterie". Si au début de la guerre, les non-combattants "ont éprouvé le besoin de s'excuser quasiment auprès des combattants [...], aujourd'hui [...] ils se sont ressaisis" : "Ils en sont venus à exiger quasiment des excuses de ceux d'entre nous qui continuent à se battre sans jérémiades."

"Si quelques-uns réparent, à l'heure qu'il est, ce sont avant tout ceux qui

tentent de protéger les débris de la Maison. Notre fusil est le frère de notre plume. Nos ennemis sont demeurés les mêmes, les forces du désordre, les puissances destructrices, le démon de la désorganisation et de la concurrence mortelle. [...] Néophytes de l'inquiétude, vous avez toutes les exagérations des néophytes. Et convertis soudain aux préoccupations qui ne nous ont pas quittés depuis quinze ans, notre tiédeur vous attriste, vous êtes à la veille de vous scandaliser de notre *conversion intellectuelle*." [...]

"Parce que nous avons devant nous la tranchée allemande, vous vous figurez que nous avons oublié toutes les tranchées de l'intérieur. [...] Nous voyons très bien, Jouve, ce qui se passe derrière notre dos. Aussi bien que vous, de votre poste d'observation. Mais à chaque tâche son heure."

Si la guerre est "une pitoyable sottise de la part des idiots qui l'ont déchainée", elle contient néanmoins "autant de germes d'avenir qu'elle détruit de forces vivantes": "Il n'y a de surprise que pour des ignorants. Tolstoï et Whitman, nos maîtres ont pris part l'un et l'autre à de grandes guerres. Ils n'en ont méconnu ni la puissance ni l'austérité. Ils n'ont pas chancelé sous l'horreur. Ils ont regardé, plaint, aidé, mais ils ont compris. Et ils ont laissé les jérémiades à qui n'avait les ressources ni du vrai sacrifice ni du vrai amour." Et Bloch d'ajouter, dans une intention d'apaisement qui ne sera d'ailleurs pas entendue, et pour cause: "Tu n'es point de ceux-là. C'est pourquoi je te répète de prendre garde à certaines complaisances de pensée; leurs suites sont assurément escomptées par le durable Ennemi avec qui on ne signe point de paix." (Lettre du 7 mars 1916 d'après copie, *Corr.*, t. XXV. ff. 327—330.)

Jouve, à son tour profondément blessé, répond de manière que tout dialogue devient désormais impossible, sinon par l'intermédiaire de Mme Jouve qui continue de correspondre avec J. R. B.

Le même 7 mars 1916 où il rédige sa longue lettre à Jouve, Bloch, moins sûr de lui-même qu'il ne paraît d'abord, écrit à sa femme: "Et voici ma réponse. Si tu l'approuves, copie-la, gardes-en la copie, que je veux envoyer à Rolland, et expédie la lettre à P.-J. Jouve." Et le lendemain 8 mars: "Pèse-la bien avant de lui donner «libre pratique». Ce garçon n'est pas vicié comme Thiesson; il est sot; c'est plus grave. Mais il a de la bonne volonté." Enfin le 11 mars, il envoie à sa femme sa lettre à Rolland (du 9 mars): "Ma chérie, Même observation que pour ma lettre à Jouve. Lis, et, si tu le juges bon, envoie à Rolland en y joignant copie de ma lettre à P.-J. Jouve."

XXVI

Carte-lettre. [Adresse:] Monsieur André Monglond | 40 avenue Horace Vernet | *Le Vésinet (Seine et Oise)*. [Cachets postaux:] Poitiers, 12. 10. 16. [Arrivée:] *Le Vésinet*, 13. 10. 16.

60) Cette carte qui n'informe que de la blessure du beau-frère (cf. ci-dessous, n° XXVII) ne figure pas dans *Corr.*, t. XXXV.

XXVII

Écrit sur une carte de faire-part de décès.

XXVIII

61) Titre du dernier volume de *Jean-Christophe*.

62) Dans le numéro de mai 1916, sous le titre de *Deux Chants* (I. *Au Soldat tué* — II. *A la Belgique*). On lit dans le premier (c'est le soldat tué qui parle):

Pourquoi ma mort? De quel droit ma mort?

*Pour quelle oeuvre des bras humains dans le monde ou pour quel
nouveau bonheur?*

*Pour défendre quoi? Aucune terre, aucun argent ne valaient que
je meure,*

Et fit-on jamais avec la mort quelque chose d'utile et de bon? [...]

Que veut dire la patrie?

Mourant, j'ai cessé de comprendre ce fétiche de douleur.

Mourant, je ne comprenais plus ce bien imaginaire qu'il faut défendre.

La patrie? Je vois ces coquins en haut et le peuple mourant en bas.

63) Il est significatif que Monglond, dans sa réponse, comme dans toute sa correspondance de cette époque avec J. R. B., garde un silence complet sur la campagne de soutien en faveur de R. R. Et pourtant il est tout à fait d'accord avec ceux qui entendent défendre l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée*.

XXIX

64) J. R. B. répond en fait à la fois à la carte du 16 et la lettre du 29 octobre.

65) Dans le *Cahier N° 5*, à la date du 30 octobre (p. 117 sqq.), J. R. B. parle longuement de cette visite de Mme Jouve à la Mérigote (le 29 oct.), plus précisément de leur discussion sur les causes de la guerre, les chances de paix, etc. Il lui expliquait notamment: "Vous me parlez d'orgueil national. Hélas, j'en tombe d'accord; dans la tranchée tous nos ennemis ne sont pas devant nous. Mais si j'ai joui de l'existence intellectuelle et matérielle que m'assurait le peuple où le hasard m'a fait naître, si je participe à son héritage de défauts et de qualités, si — écrivain — j'use du prestige et de la persuasion dont jouissent son esprit et sa langue dans le monde, il ne m'appartient plus, *quand ce peuple*

est menacé de subversion, de faire mon choix dans cet héritage, et de dire: je me bats pour ceci et non pour cela. Tant que durera la lutte, que mon cœur en saigne ou non, je reste solidaire de tout cet héritage. Je me bats pour les défauts de la France autant que pour ses qualités.”

XXX

Écrit sur une carte de faire-part de décès, sans date.

XXXI

66) J. R. B. est hospitalisé à Épernay. Cf. sa lettre du 13 mai 1917 à R. R.: “Après deux mois de front dans le service géog., j’ai contracté une infection, un empoisonnement généralisé, qui a pensé me faire crever. Me voilà depuis un mois à l’hôpital, une fois de plus, et pour des semaines encore.”

67) Fernand Desprès, un ancien cordonnier, membre de l’équipe de la *Bataille Syndicaliste*, qui a démissionné du journal à la suite de la campagne de soutien en faveur de Rolland. Monglond avait fait sa connaissance en Suisse.

68) Monglond ne dit pas ce qui a provoqué chez lui ce brusque revirement d’opinion. Le surmenage de Luchaire et l’état de santé toujours critique de Monglond, déjà susceptible par nature, expliquent probablement le malentendu qui en était l’origine et qui a dû être vite dissipé. Les souvenirs de Monglond sont formels à cet égard: le portrait qu’il esquisse de Julien Luchaire est plein d’affection (*Commémoration*, p. 36.). Même témoignage de sympathie et d’admiration même dans le roman de Marie-Anne Comnène: “Le maître, c’est un type épatant. Nous lui devons tout, les jeunes italianisants de ces dernières années; c’est lui qui nous a ouvert les portes de la vraie culture, c’est lui qui nous a vraiment donné Florence et toute l’Italie, non seulement parce que c’est un grand lettré, mais aussi parce que c’est un homme exquis et qui n’a pas honte d’aimer le bonheur” (*France*, p. 66). Quant aux sentiments de Bloch à l’égard du “maître”, ils ne devaient pas dépasser l’estime. Notons à ce propos que Rolland, lui, s’était montré plutôt prévenu contre le directeur de l’Institut de Florence, comme en témoigne sa lettre du 16 déc. 1914 à sa mère (*Europe*, mai-juin 1964, p. 103).

XXXII

Carte-lettre. [Adresse:] Monsieur André Monglond | les Cigales — Chemin des Lauriers | Pau (*Hautes-Pyrénées*). A la place du timbre, de la main de J. R. B.: *f. m.* [Cachet postal:] Trésor et Postes, 28. 11. 17.

69) C’est-à-dire en Italie. Les premières divisions de l’armée française y

sont arrivées début novembre pour secourir l'armée italienne après la défaite subie à Caporetto (24 oct.).

70) Est-ce Vicence où J. R. B. devait diriger un service de cartographie ? (Cf. A. FOURNIER, *Logements et villégiatures de J. R. B.*, *Europe*, juin 1966, p. 108.)

XXXIII

72) Les phrases qui précèdent expriment l'admiration de Monglond pour les beautés du Béarn.

73) Cet attachement de bibliophile au Livre et, en particulier, aux vieux livres, est tellement caractéristique de Monglond que Paul Viallaneix en fait non sans raison l'ouverture de son bel article sur l'auteur de *La France révolutionnaire et impériale*.

XXXIV

74) C'est en août 1917 que J. R. B. a commencé à corriger les épreuves de son roman (cf. sa lettre du 21 août 1917 à R. R.) qui devait sortir finalement en 1918, aux éditions de la N. R. F.

75) D'après la bibliographie de Thieme, l'article n'a pas été écrit.

XXXV

76) Dans ses souvenirs sur Bloch, Monglond retenait cette expression à propos de leurs discussions littéraires : "Je ne le contrariais jamais sur ses prosateurs préférés, car j'y voyais ses préférences d'écrivain, la définition même de son style. Mais quand il était question de Chateaubriand, que j'avais commencé d'aimer à douze ans, et qu'il faisait partir de lui la déliquescence de notre prose, il se heurtait à ce qu'il appelait ma «douce fermeté». "(*Commémoration*, p. 38.)

77) Il s'agit de l'article d'André Billy, *La Muse aux Bésicles*, publié le 14 avril 1918.

78) Les *Annales politiques et littéraires* d'Adolphe Brisson et de sa femme, Yvonne Sarcey, fondatrice d'une société de conférences, l'"Université des Annales". La revue, très populaire, comptait plus de cent mille lecteurs vers 1900. Un certain public féminin fréquentait assidûment les conférences des *Annales*.

79) Ce professeur s'appelait en réalité Charles Bémont et enseignait effectivement aux Hautes Études.

80) Cf. ci-dessus, p. 82, note *e* où J. R. B. écrit d'abord "le phénomène Meredith".

Écrit sur papier à en-tête de *l'Effort libre*, l'en-tête étant barré d'un trait de plume, le mot *Paris* biffé et remplacé par "*la Méridote*".

81) Cette lettre n'a pas été retrouvée.

82) Le sens exact de ces dernières phrases nous échappe. Si J. R. B. n'est pas "explicitement informé" de la mission dont il s'agit, c'est que Luchaire ne compte pas ou, plutôt, ne compte *plus* sur lui dans les activités qui sont les siennes depuis 1915 et auxquelles il a tenté de l'associer à deux reprises, d'abord en septembre-novembre 1916, ensuite en juin 1917. En effet le directeur de l'Institut de Florence, à l'automne de 1916, s'est montré tout disposé à faire venir Bloch en Italie pour l'employer comme "orateur" dans son service de propagande et il lui a demandé à cette fin de s'arranger avec les autorités militaires pour être versé dans l'auxiliaire (lettres à J. R. B. du 10 sept. et du 16 oct. 1916). Dans sa lettre du 22 nov. 1916, il a précisé que Bloch serait chargé "de faire à Milan la note décadaire sur la presse italienne, et de causer avec les gens". Le 29 juin 1917, il s'est de nouveau adressé à lui: "Je suis en train de faire un grand effort auprès des autorités militaires pour obtenir le détachement de quelques spécialistes. Voudriez-vous en être? Si oui, veuillez m'en voyer votre situation militaire exacte." Ce que Bloch a probablement fait, à en juger du moins d'après une lettre à lui adressée par Jacques Copeau, en date du 11 juillet 1917 (*Corr.*, t. XV., f. 17), dans laquelle celui-ci, qui était en train d'organiser sa tournée du Vieux-Colombier aux États-Unis, lui apprenait (après quelle démarche de Bloch, on l'ignore) qu'il n'était pas en mesure de le prendre à titre de collaborateur: "Je crois donc, lui écrivait-il, que vous devez laisser votre ancien patron de Florence poursuivre ses démarches. Je n'ai pas besoin de vous dire que je le regrette."

83) Ce compte rendu ne figure pas dans les bibliographies que nous avons pu consulter.

84) Au lendemain de la guerre, André Monglond s'installe de nouveau à Florence.

85) Elle demandera encore beaucoup de travail. La soutenance n'aura lieu qu'en 1929.

Index

ALAZARD, Jean. On ne sait pas grand-chose de lui. Son séjour à Florence en qualité de boursier commence à l'automne de 1913. Il y retourne peu après le déclenchement de la guerre. Réformé, il se rend utile auprès de Julien Luchaire en faisant des tournées de conférences en Italie et en collaborant à la *Revue des Nations latines*, lancée en 1916.

CHADOURNE, Louis (1890—1925). Boursier à Florence de 1909 à 1913, année de son agrégation d'italien. Collaborateur de *l'Effort libre*. Ami de Benjamin Crémieux dont il fait la connaissance à Florence, en novembre 1909. Mobilisé à la guerre, il est envoyé au front et hospitalisé pour de longs mois à la suite d'une commotion par obus et d'un ensevelissement prolongé. En 1921, il se retire dans une maison de santé où il reste jusqu'à sa mort. Auteur de trois romans (dont *L'Inquiète Adolescence*), d'un récit de voyage (*Le Pot-au-Noir*), de nouvelles, il publie ses oeuvres en prose entre 1917 et 1921. Son recueil de poèmes, paru en 1922, aux éditions de la N. R. F. (*Accords, suivi d'autres poèmes*) sera préfacé à sa 4^e éd. (1929) par Crémieux dont nous avons utilisé la préface pour cette notice.

CRÉMIEUX, Benjamin (1888—1944). Après des études à Narbonne, puis à Paris, au Lycée Henri IV, où il prépare (comme André Monglond, en 1906) le concours de Normale, il part en 1907 pour Florence où il suit les cours de l'Istituto di Studi Superiori et enseigne à l'Institut français, tout en préparant son agrégation d'italien. Agrégé, il enseigne pendant un an au lycée de Tournon, puis retourne à Florence où il reste comme secrétaire général de l'Institut jusqu'à la mobilisation. En 1916, ayant suivi des cours d'élèves-officiers, il est nommé sous-lieutenant. La même année, il épouse Marianne Stephanopoli de Comnène. Blessé trois fois à la guerre, envoyé en 1917 en Italie pour y plaider la cause des alliés, il sera nommé, après la guerre, chef du bureau italien du Ministère des Affaires étrangères. Auteur d'un roman autobiographique, *Le Premier de la Classe* (1921), il se fait bientôt remarquer comme critique littéraire et entre à ce titre à la N. R. F. Cf. A. EUSTIS, *Trois critiques de la Nouvelle Revue Française...*, Nouvelles Éditions Debresse, Paris, 1961 ("B. C.

ou le critique érudit", p. 71—121) et le roman biographique de Marie-Anne Comnène, *France* (Gallimard, 1945).

LUCHAIRE, Julien (1876—1962). Fils de l'historien Achille Luchaire, lui-même historien, spécialiste de l'histoire de l'Italie. Directeur de l'Institut français de Florence depuis sa création en 1908. Pendant la guerre, l'Institut devient sous sa direction un centre de propagande en faveur de l'alliance franco-italienne et de l'effort de guerre. Chargé de la coopération intellectuelle à la Société des Nations (1925—1931).

MASSON, Paul-Marie (1882—?). Reçu à l'École Normale Supérieure en 1903, agrégé des lettres en 1907. Chargé dès 1910 de conférences d'histoire de la musique à l'Université de Grenoble dont dépendait l'Institut français de Florence. Mobilisé dès le début des hostilités, il est versé dans une unité combattante comme artilleur. Finit la guerre avec le grade de lieutenant, Croix de guerre, trois citations. En 1919, il reprend son enseignement à Florence, puis dirige l'Institut français de Naples pendant dix ans. Nommé en 1931 professeur d'histoire de la musique à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. (D'après le *Dict. national des contemporains*, dir. Nath Imbert, Éditions Lajeunesse, Paris, 1936.)

MOUNEREAU, Guy. Arrivé à Florence en 1910, boursier d'histoire de l'art, chargé à l'Institut de quelques leçons au cours moyen. André Monglond, dans ses souvenirs, brosse de lui un portrait fort attachant. "Il venait de Bordeaux, et peut-être devait-il à cette origine la passion des voyages. Entré à l' *Écho de Paris* au lendemain de la guerre, il y fut le journaliste voyageur, toujours prêt au départ et passionné de voir de nouveaux pays." (Voir *Commémoration*, p. 29—30.)

RENAUDET, Augustin (1880—1958). Historien, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux (1919—1937), à la Sorbonne (1937—1946), aux Hautes Études (1942—1951), au Collège de France (1946—1951) où il est nommé titulaire de la Chaire d'Histoire de la civilisation italienne. Avant la guerre de 1914, boursier à Florence où il travaille sur sa thèse qu'il pourra publier en 1916 (*Pré-réforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie, 1494—1517*). André Monglond lui accorde une bonne place dans ses souvenirs florentins (*Commémoration*, p. 39—40). "Le premier jour, il m'était apparu comme un universitaire un peu grave. Mais la glace rompue, et elle le fut vite, il m'égayait souvent par la verdeur ou truculence de ses propos."

Table des matières

<i>Tivadar Gorilovics</i> : Avant-propos	3
<i>Jean Albertini</i> : Sur la correspondance de Roger Martin du Gard et Jean-Richard Bloch et un inédit de Roger Martin du Gard	5
<i>Franciska Skutta</i> : Métamorphose de la narration: ... <i>et Compagnie et La Nuit kurde</i>	23
Correspondance (1913—1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond (publiée et présentée par <i>Tivadar Gorilovics</i>)	43
Abréviations	44
Note sur la correspondance et l'apparat critique	45
Le séjour florentin de Jean-Richard Bloch	51
Texte de la Correspondance	63
Notes	100
Index	117

Titres parus :

Series Litteraria :

1. T. *Gorilovics*: Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard (1962)
2. P. *Lakits*: La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise (1966)
3. T. *Kardos*: Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi (1967)
4. P. *Egri*: Survie et réinterprétation de la forme proustienne: Proust—Déry—Semprun (1969)
5. A. *Szabó*: L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie (1978)
6. T. *Gorilovics*: La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue (1979)
7. K. *Halász*: Structures narratives chez Chrétien de Troyes (1980)
8. F. *Skutta*: Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras (1981)
9. Roger Martin du Gard (1983)

Series Linguistica :

1. L. *Gáldi*: Esquisse d'une histoire de la versification roumaine (1964)
2. S. *Kiss*: Les transformations de la structure syllabique en latin tardif (1972)
3. Études contrastives sur le français et le hongrois (1974)
4. S. *Kiss*: Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif (1982)